IDYLLES

DE

THEOCRITE.



IDYLLES
DE
THEOCRITE,

Traduites en français, avec des remarques,

PAR JULIEN-LOUIS GEOFFROY,

Ci-devant Professeur d'Éloquence au Collège Mazarin.

A PARIS,

Chez GEORGES, au bureau de librairie, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 42.

AN VIII.


MVSEVM
BRITAN
NICVM

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA POÉSIE PASTORALE.

Au moment où la trompette guerrière retentit dans toute l'Europe, l'humble chalumeau pourra-t-il se faire entendre? Au milieu des orages d'une grande révolution, offrir au public des chansons pastorales, n'est-ce pas les condamner d'avance au mépris et à l'oubli? Eh quoi! lorsqu'autrefois le poëte de Mantoue, au sein des proscriptions du triumvirat, et sur les ruines même de la république, essayoit la musette du berger de Syracuse, trouva-t-il les romains insensibles à ses accens? Tandis que des maîtres nouveaux se partageoient l'Univers, Rome écoutoit encore avec intérêt les chants de Tityre et de Mélibée; les généraux d'Octave, les Varus, les Pollion, les Gallus, au sortir du champ de bataille, s'amusoient des rustiques débats de Damete et

de Ménalque; et le peuple assemblé au théâtre, rendit à l'auteur des églogues les mêmes honneurs qu'au vainqueur d'Actium. Sans doute, l'œil fatigué du sang et du carnage, aime à se reposer sur la verdure des prairies; l'âme ébranlée par les secousses violentes de la terreur et de l'espérance, s'arrête avec délices sur les douces images du calme et du repos. Quels charmes ne devoit pas avoir pour nous la cabane des bergers, quand la foudre révolutionnaire écrasoit les palais? et lorsque chaque ville n'étoit plus, pour ses habitans, que la caverne du cyclope, combien de vœux s'échappoient vers la solitude d'un réduit champêtre!

Le goût de la campagne n'est qu'une réminiscence de l'état primitif des hommes; nous faisons de vains efforts pour repousser la nature; elle nous poursuit au sein de notre luxe et de nos plaisirs factices. L'art s'épuiseroit inutilement pour embellir la demeure du riche, si des fenêtres de cette prison magnifique, l'œil ne pouvoit s'égarer sur de riantes

campagnes, séjour de la liberté et du bonheur ; au milieu des statues, des colonnes, des vases précieux, il faut des fleurs, des eaux, des ombrages ; on se ruine pour rassembler, dans un espace étroit, les aspects et les sites divers qui parent la scène du monde, et cette ridicule imitation est du moins un hommage éclatant rendu aux véritables beautés de la nature.

Ce sont les despotes et les tyrans qui ont bâti les grandes villes, où les hommes entassés, s'empoisonnent de la contagion de leurs pensées et de leurs vices ; par-tout où la liberté et les mœurs ont régné, on ne rencontre point ces gouffres affreux de luxe, de misère et de crimes, ces terribles volcans où s'enflamment et fermentent toutes les passions destructives. Les hommes sagement répartis sur le sol qui les avoit vus naître, trouvoient dans la culture de la terre, tous les moyens de pourvoir à leurs besoins, et même à leurs plaisirs; leurs villes n'étoient que des rendez-vous pour l'é-

change des denrées, ou pour la discussion des affaires publiques.

Mais l'agriculture elle-même tient encore de trop près au commerce et à l'avarice ; elle est trop dépendante d'un grand nombre d'arts; elle attache trop l'homme à la glèbe ; elle donne sur lui trop de prise à l'injustice et à la violence; et si l'on veut voir le tableau de la plus parfaite liberté et du plus grand bonheur dont l'espèce humaine soit susceptible, il faut porter ses regards sur les immenses régions habitées par les peuples *scénites* et pasteurs, qui semblent avoir contracté avec les animaux, une société plus intime de soins et de services mutuels: c'est là que l'homme, aussi libre, aussi indépendant que l'air qu'il respire, ne connoît pas même cette espèce d'esclavage qui enchaîne le propriétaire à ses possessions; il trouve ses domaines dans tous les lieux où ses troupeaux trouvent des pâturages; ses richesses le suivent par-tout, et se multiplient d'elles-mêmes sous ses yeux. Toujours voyageur, il n'est jamais étranger dans

aucun pays : qu'un canton lui plaise et lui convienne, il y fixe aussi-tôt son séjour, et bientôt il l'abandonne aussi aisément qu'il s'y est établi : sans cesse environné d'un vaste horison qui semble aggrandir son être ; roi de sa famille et de ses troupeaux ; également affranchi, et de la misère de la vie sauvage, et des entraves de l'ordre social ; jamais attristé par cet appareil menaçant, qui, dans les gouvernemens policés, est la terreur du crime ; humain, généreux, hospitalier, il vit heureux, et meurt tranquille, sans avoir connu d'autre maître que l'Etre suprême, et d'autres loix que celles de la nature.

L'imagination s'enflamme à l'aspect de ces mœurs si nobles, si intéressantes, si poétiques. Le législateur des hébreux me paroît presque supérieur à Homère, lorsqu'il me montre, dans la Chaldée et dans l'Arabie, ces vénérables pères de la nation juive, au milieu de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs troupeaux ; conduisant de déserts en déserts, leurs peuplades errantes, dressant leurs pa-

villons par-tout où la fertilité du sol les invitoit à faire quelque séjour, toujours bien traités, et bien logés, puisqu'ils avoient la nature pour hôtesse. Dans cette situation paisible et fortunée, leurs sentimens devoient avoir une simplicité et une énergie touchante ; leur langage devoit être rempli d'images champêtres : lorsque dans les plaines de la Mésopotamie, le tendre Jacob charmoit l'ennui de ses travaux en chantant la belle Rachel, ses chansons étoient des pastorales. Voilà le véritable âge d'or de l'histoire, aussi riant, aussi enchanteur que celui de la mythologie : si des ruisseaux de lait et de vin n'arrosoient point les campagnes, si le miel ne couloit point du creux des chênes; avec le lait et la toison de leurs troupeaux, avec les véritables richesses de la terre, les peuples pasteurs n'avoient pas lieu d'envier cette félicité magique.

Lors même que les peuples agricoles se furent emparés d'une partie considérable du globe, la principale richesse des rois consista long-tems dans les troupeaux ; le soin de

les garder fut une occupation noble, qui ne dégradoit pas les conditions les plus relevées. Homère, peintre fidèle des mœurs antiques, nous représente les jeunes princes de l'Asie, gardant les troupeaux de leurs pères; les déesses et les nymphes profitant de l'obscurité de cet emploi, pour goûter avec eux, à l'ombre des bois, les plus doux plaisirs de l'amour. Anchise, en faisant paître ses moutons, est comblé des faveurs de Vénus; le berger Pâris juge trois déesses; et Ganimède ne quitte la houlette et les forêts du mont Ida, que pour verser aux dieux le nectar dans l'Olympe. Ce devoit être là le siècle de la pastorale. C'est alors que les peintures gracieuses de l'état et du bonheur des bergers n'auroient point contrasté avec leur condition réelle. Mais dans ces tems de simplicité et d'ignorance, les hommes ne savoient qu'être heureux, et peut-être une partie de leur bonheur consistoit-elle à n'avoir ni livres, ni auteurs. Nos misérables pâtres, qui n'offrent que le spectacle rebutant de la misère et de l'infor-

tune, ne peuvent être les personnages d'un idylle; nous en sommes réduits aux idées et aux descriptions romanesques; l'illusion a pris la place de la réalité, et au sein de ces bastilles, où nous nous sommes enprisonnés nous-mêmes, les poëtes bucoliques nous montrent encore, comme dans un tableau magique, l'ombre de ce bonheur dont nous nous sommes privés, et que nous regrettons peut-être.

La poésie pastorale a la même origine que la poésie dramatique, dont elle est une branche; elle est née, comme la tragédie et la comédie, au milieu de ces fêtes champêtres, que les laboureurs, les vignerons et les bergers célébroient, pour se délasser de leurs fatigues, et pour attirer la faveur des dieux sur leurs champs et sur leurs troupeaux. Sous le nom de poëme satyrique, elle forma une troisième espèce de drame, qui avoit son théâtre, ses décorations et ses loix particulières; et Vitruve nous apprend lui-même que la scène destinée à ces sortes de pièces, re-

présentoit des bois, des grottes et des montagnes ; *satyricæ autem ornabantur arboribus, speluncis et montibus.* Le cyclope d'Euripide est la seule pièce de ce genre, qui nous reste aujourd'hui. A mesure que la scène se perfectionnoit, on vit tomber le poëme satyrique. Bientôt on ne l'employa plus que comme un intermède, et il fut relégué dans la classe des farces et des petites pièces qui, sur notre théâtre, servent à délasser les spectateurs de la représentation des grands ouvrages dramatiques. Plusieurs conjectures bien fondées, et divers passages des anciens, nous portent à croire qu'on représentoit quelquefois, sur le théâtre, des scènes pastorales; qu'elles y étoient chantées avec tout l'appareil et tous les mouvemens de la pantomime ; que ces scènes étoient tantôt des monologues, et tantôt des dialogues, et qu'elles faisoient partie des *mimes* ou farces comiques. Sophron, poëte de Syracuse, qui vivoit du tems d'Euripide, avoit composé en prose un grand nombre de *mimes*,

dont plusieurs étoient des pastorales. Il ne nous reste plus rien de ces petites pièces, où Sophron avoit mis plus de noblesse et de philosophie qu'on n'en trouvoit ordinairement dans les farces de ce genre. Platon en faisoit le plus grand cas; c'étoit son livre favori; et il est extrêmement vraisemblable que Theocrite y a puisé plusieurs sujets d'idylles.

Les mœurs s'éloignant toujours de plus en plus de la simplicité champêtre, on se dégoûta enfin de ces pantomimes rustiques; et des débris de cette espèce de drame, se forma la poésie bucolique, où l'épique se mêle souvent au dramatique, et dont l'objet essentiel est de peindre les beautés de la nature et les agrémens de la vie pastorale. Theocrite en est regardé comme l'inventeur, quoique Diodore, et d'autres auteurs aussi amis du merveilleux, attribuent cette gloire à un certain Daphnis, dont on raconte beaucoup de fables, et qui étoit honoré comme le patriarche des bergers de la Sicile.

Cette isle fameuse, où l'on prétend que la comé-

die prit aussi naissance, fut donc dans les arts, l'émule de la Grèce, qu'elle surpassoit en fertilité; comblée de tous les dons de la nature, il ne lui a manqué, pour être la région la plus fortunée de l'Univers, que de savoir jouir de ses avantages. Tour-à-tour en proie au despotisme et à l'anarchie; plus inconstante et plus orageuse que les flots du détroit qui la sépare de l'Italie, elle ne retira jamais de sa fécondité, que l'honneur de nourrir ses maîtres : ses riches moissons furent presque toujours arrosées de sang et de larmes, jusqu'au moment où, parvenue au dernier dégré de la lâcheté et de la barbarie, elle a perdu même cette gloire de l'agriculture, qui sembloit la dédommager de la servitude. La superstition et la paresse ont couvert de ronces ses heureuses campagnes et changé ses vallons en des repaires de brigands et de bêtes féroces.

Lorsque Theocrite illustra la Sicile, par ses talens, elle jouissoit sous les loix du jeune Hieron, de ces momens de prospérité, si courts et si rares dans son histoire. Syracuse étoit

alors, l'une des plus belles et des plus opulentes villes de l'Univers; aucune n'étaloit une collection plus magnifique des chef-d'œuvres de l'art : la poésie pastorale pouvoit-elle avoir un plus riant berceau? quel pays du monde offre un climat plus doux, un ciel plus serein, des aspects plus enchanteurs, et des paysages plus séduisans? On n'y peut faire un pas sans être assiégé d'images poétiques; les noms même de ses bois, de ses fleuves, de ses montagnes, ont une harmonie qui enflamme l'imagination; ils réveillent les souvenirs des plus charmantes fables : on aime à s'égarer dans les vallons de l'Elore, toujours caressés par les zéphirs; on rêve délicieusement le long des rives de l'Anapus et de l'Acis, au bord de la fontaine d'Aréthuse; le mont Erix est plein de la puissance de Vénus; et les grottes de l'Etna inspirent une douce mélancolie.

Theocrite ne nous a pas laissé ignorer que son père s'appeloit *Praxagoras*, et sa mère *Philinna;* qu'on le surnommoit lui-même *Simichide*;

Simichide, sans doute parce qu'il étoit camus; la simplicité naïve de ces petits détails n'annonce ni vanité, ni égoïsme. Il a peur surtout qu'on ne le confonde avec un certain Theocrite de Chio, plaisant de son métier, et qui perdit la vie pour un bon mot assez méchant. On aime à lui entendre rappeler avec reconnoissance les noms de ses maîtres, Philétas de Cos, poëte élégiaque, et Asclepiade, surnommé Sicélide, auteur d'épigrammes; tous deux éclipsés par le génie de leur disciple. Theocrite tenoit le premier rang parmi les sept poëtes, qui, comme autant d'étoiles, composoient la fameuse Pleïade d'Alexandrie; car alors les arts, enfans du luxe et des plaisirs, sembloient avoir abandonné la Grèce désolée et pauvre, pour se réfugier à la cour brillante des Ptolemées.

Environ un demi-siècle après Theocrite, Bion de Smyrne, chargea ses bergères d'or et de diamans, et Moschus son disciple, trouva le secret d'ajouter encore à l'éclat de cette parure. Les fragmens qui nous restent de ces

deux poëtes charmans, ne sont que des madrigaux et des pièces anacréontiques, sous le nom d'idylles. Je crois même qu'il faut leur restituer l'*Amour piqué par une Abeille*, et le *Repentir du Sanglier qui a tué Adonis*, deux petites fables dignes d'Anacréon, qu'on a mal-à-propos attribuées à Theocrite.

Si la corruption du goût, de même que celle des mœurs, suivoit une progression non interrompue, les hommes en viendroient bientôt au point de ne pouvoir plus ni s'entendre, ni vivre ensemble : mais il survient de grandes révolutions et des calamités extraordinaires, qui donnent aux idées une autre direction; les excès du luxe et du bel esprit vont se perdre dans la barbarie, et l'espèce humaine part de ce point pour recommencer une nouvelle carrière. L'Egypte déchue de sa splendeur, tombe sous la tutèle des Romains; la Grèce devient une province de la république, et rampe sous ses proconsuls; Rome conquérante et barbare finit par enlever aux vaincus jusqu'à la gloire de la poésie et de l'éloquence. Virgile appèle

en Italie les nymphes champêtres de la Sicile; la plus grande gloire de Theocrite est d'avoir eu un tel imitateur, et d'être resté le premier : la finesse, le goût, la précision, font le mérite particulier des églogues de Virgile; tout y est délicat et poli; un art admirable s'y cache sous une élégante simplicité; mais ce n'est que chez Theocrite qu'on trouve l'abandon, la mollesse, la naïveté, les grâces négligées; ce moëlleux et cette suavité de pinceau dont le charme est inexprimable : ses idylles offrent une plus grande abondance d'images et de scènes pastorales, plus de variété, de mouvement et de dramatique. Theocrite a copié la nature; Virgile semble avoir copié Theocrite; mais le copiste a souvent corrigé l'original.

Sous les empereurs Carus et Numérien, deux poëtes imaginèrent de ressusciter le genre bucolique, plusieurs siècles après Virgile; leur génie étoit encore à une plus grande distance du sien : quoique Nemesianus et Calpurnius ne soient que des compilateurs sans

physionomie, M. de Fontenelle s'est donné le plaisir de mettre au-dessus du Silène de Virgile, une églogue de Nemesianus, dont le fond est à-peu-près le même; et il fonde cette préférence sur l'ordre et la régularité du plan. Il ne tient pas à lui qu'on ne regarde les chansons du père nourricier de Bacchus, comme les rêveries extravagantes d'un ivrogne. Malheureusement pour le critique, ce désordre né de l'enthousiasme, est précisément ce qui donne aux chants de Silène, un caractère presque divin, pour tous les lecteurs qui sont autre chose que des géomètres. A-peu-près à la même époque, Longus, sophiste grec, publia un petit conte pastoral, d'un genre absolument neuf, connu sous le nom des *Amours de Daphnis et Cloé* : le style en est précieux et maniéré, mais riche en idées gracieuses et en tableaux charmans. Longus est le premier qui ait imaginé de peindre le désordre d'un jeune cœur tourmenté par un amour qu'il ignore; situation vive et piquante, que nos auteurs dramatiques ont souvent exposée sur la scène, et toujours avec succès.

Je me hâte de traverser cette longue nuit qui couvre dix siècles d'ignorance et de barbarie, pour arriver à la première aurore de la renaissance des lettres. Sannazar et Vida essaient de composer des églogues dans le style et dans la langue de Virgile. Il ne leur manquoit que le génie de leur modèle, dont ils avoient assez bien saisi les formes : Vida se contenta de coudre ensemble des hémistiches du poëte latin ; Sannazar, par une innovation malheureuse, substitua des pêcheurs aux bergers, ce qui a fait dire ingénieusement à Fontenelle, qu'il est plus agréable d'offrir à sa maîtresse des fleurs, que des huîtres à l'écaille.

Mais dans le même siècle, par un effort plus glorieux, le Tasse redonna la vie à la pastorale dramatique ; l'Aminte, malgré quelques défauts, est un chef-d'œuvre digne de la réputation de l'immortel auteur de la Jérusalem délivrée, et je ne sais par quelle fatalité deux des plus beaux esprits d'Italie se sont donné beaucoup de peine pour défigurer cette

composition charmante; car le *Pastor Fido*, du *Guarini*, n'est qu'une corruption de *l'Aminte*, et la *Philli di Scyro*, du *Bonarelli*, n'est qu'une corruption du *Pastor Fido*. Je laisse Fontenelle s'égayer sur les sottises et les absurdités du *Mantouan*, moine grossier et barbare, qui n'a point de nom parmi les auteurs bucoliques, et dont les églogues ne sont curieuses que par leur extravagance; mais je ne conçois pas pourquoi le galant philosophe s'étend avec une si grande complaisance sur les pitoyables inepties de ce pauvre carme; car le *Mantouan* est un moderne: mais peut-être suffisoit-il, pour être digne des sarcasmes de Fontenelle, d'être moine et dévot.

Les Espagnols amoureux de l'éclat et du faste, ne vivent point à la campagne; leur goût pour le merveilleux et le gigantesque, les rend peu sensibles aux beautés simples de la nature; ils n'ont point réussi dans le genre bucolique, et quelques mauvais romans, auxquels ils donnent le nom de pastorale, tels que *la Diane* de *Montemaïor*, n'offrent qu'un tissu

d'aventures insipides, ornées du jargon de la plus fade galanterie. Les Anglais, sombres et mélancoliques, aiment beaucoup la vie champêtre et les promenades solitaires ; leur pays présente de tous côtes de riantes prairies et de gras pâturages; cependant ils ne sont pas riches en poésies pastorales : les églogues de Pope ne sont que le coup d'essai de sa jeunesse, et une imitation bien foible de Virgile : il y a plus de caractère dans quelques églogues de Milton, et la description du Paradis terrestre, les entretiens d'Adam et d'Eve, leurs transports à l'aspect des beautés du monde naissant, sont peut-être la plus intéressante et la plus sublime des idylles que l'esprit humain ait jamais conçue.

La France étoit encore infectée du mauvais goût des Espagnols, quand d'Urfé publia son Astrée, espèce de mascarade de courtisans travestis en bergers, qui eut alors une vogue extraordinaire; il est difficile d'être plus ennuyeux, et d'avoir plus d'esprit que l'auteur de ce roman célèbre, qu'il est impossible de lire

aujourd'hui. C'est un code volumineux de métaphysique galante, que les Fontenelle, les Lamotte, et autres écrivains doucereux, ont pris soin d'éclaircir par de doctes commentaires. Racan et Segrais n'ont dû les éloges du sévère Boileau qu'au naturel et à la vérité qui distingue leurs écrits de tant de sottises champêtres, alors fort à la mode; mais la postérité s'est montrée moins favorable pour eux que le satyrique. Quant au berger Normand, contre lequel Rousseau a décoché tant d'épigrammes, le style de ses églogues est absolument le meilleur, et même le seul qu'il pouvoit employer d'après sa manière de voir et son système de conduite. Les maisons où dînoit Fontenelle, étoient pour lui l'Univers; il n'avoit point d'autre poétique, que le ton de ses sociétés; il n'avoit vu la nature que dans les parcs de quelques grands seigneurs; et les femmes qui se pâmoient tous les jours sur ses petits madrigaux, étoient pour lui les oracles du goût et les arbitres de la renommée; il n'étoit pas assurément assez mal-adroit, pour aller parler à des gens aussi

délicats, de vaches, de moutons et de chèvres; et il fit très-sagement de leur présenter, au lieu d'églogues, des conversations de ruelles, sans s'embarrasser des journalistes et des gens de lettres, chez lesquels il ne dînoit point. Je ne vois rien dans ce calcul, qui ne soit très-digne d'un philosophe du dix-huitième siècle; mais ce qui me paroît le comble de l'impudence et de la folie, c'est d'avoir prétendu en faire une règle de poétique. Fontenelle devoit assurément se contenter d'avoir amusé les caillettes qui faisoient sa fortune littéraire; et je le trouve souverainement ridicule, lorsqu'il se constitue législateur de la poésie pastorale; quand il défend aux bergers de parler de leurs troupeaux, et des objets que la campagne leur présente; quand il leur interdit jusqu'au langage du véritable amour, pour les réduire à cette insipide galanterie, née dans nos cercles de la froide vanité des femmes et de la foiblesse des hommes; galanterie qui n'est pas l'amour, *mais le doux, le perpétuel mensonge de l'amour*. Lamotte, ami de Fontenelle, lui a donné la preuve d'un

dévouement bien généreux dans un auteur, et qui va jusqu'à l'héroïsme ; car il semble n'avoir composé ses églogues que pour prouver au public qu'on pouvoit être en ce genre plus fade, plus ennuyeux et plus froid que Fontenelle lui-même.

La pastorale bannie de presque toute l'Europe moderne, par l'esprit de la chevalerie et le goût romanesque, devoit trouver un asyle dans les montagnes de l'antique Helvétie. Astrée, en quittant la terre, sembloit avoir arrêté ses pas dans cette région fortunée : on y retrouvoit encore les mœurs patriarchales et les vertus de l'âge d'or. Des sites pittoresques, des paysages moins rians peut-être que ceux de la Sicile, mais plus intéressans, plus favorables aux douces rêveries ; la considération et la richesse attachée à la condition de pasteur ; des cabanes propres et commodes, dont n'approchèrent jamais les remords et les noirs soucis; par-tout l'abondance sans luxe et sans recherche ; par-tout, au sein même de la simplicité, l'image de l'aisance et du bonheur ;

d'innombrables troupeaux bondissant sur les collines; les échos des vallons occupés à répéter les chansons et les concerts rustiques; un peuple franc, généreux, sensible; des femmes chastes et fécondes; des filles belles sans le savoir, parées de la pudeur et de l'innocence; les travaux et les soins de la vie pastorale, annoblis par les grâces et par la beauté; l'Amour, sans arc et sans bandeau, se promenant d'un air modeste au milieu des bergers et des bergères; tels sont les tableaux que présentoit la Suisse au génie de Gessner. On pourroit peut-être lui reprocher de la monotonie; des descriptions prolixes et minutieuses; des monologues trop multipliés; trop peu de mouvemens dramatiques, et cette fadeur attachée à la peinture des mœurs trop parfaites; car tous ses personnages sont autant de prodiges de douceur, de fidélité et de vertus, sans aucun mélange de ces petits défauts auxquels on reconnoît la nature: mais un sentiment délicieux, un intérêt touchant couvre ces taches légères; Gessner n'en marche

pas moins à côté de Theocrite et de Virgile, laissant derrière lui les poëtes bucoliques de toutes les nations. Quelques Allemands, il est vrai, ont obtenu des succès distingués en ce genre; mais on remarque dans leurs idylles, tous les défauts de Gessner; et l'on n'y retrouve pas toujours au même dégré, les beautés supérieures qui leur servent d'excuse.

Vous qui voulez lire Theocrite avec quelque plaisir, oubliez pour un moment votre siècle, vos mœurs, vos préjugés, vos spectacles; osez vous élever au dessus de ce luxe qui vous fascine les yeux, et vous dérobe la nature;

Aude, hospes, contemnere opes,

transportez-vous dans les champs de la Sicile; mêlez-vous avec les pasteurs de cette riante contrée; vous y trouverez des hommes simples, ignorans, mais heureux, uniquement occupés de leurs troupeaux, de leurs pâturages, et, pour charmer leur loisir, unissant aux agrémens de la musique, les douceurs

de l'amour. Ils vous parleront de tout ce qui les intéresse; et les objets gracieux qui les environnent, leur fourniront des images plutôt que des idées. Leurs vices ne seront point couverts d'un vernis de politesse; ils auront le langage de la nature, par conséquent, ni galanterie rafinée, ni sensibilité exquise, ni délicatesse recherchée, ni cet étalage de vertus romanesques, dont on aime sur-tout la peinture dans les siècles où le modèle en existe le moins: la douceur de ces scènes champêtres; ces paisibles tableaux de la tranquillité, de l'innocence et du bonheur, calmeront peut-être votre imagination tourmentée par les terribles inventions de nos poëtes modernes; ce sera du moins un délassement de la cruelle fatigue que donnent vos à nerfs, vos drames allemands et vos romans anglais.

Au reste, quand je vous invite à vous dépouiller de vos opinions locales, je ne vous demande pas un effort vulgaire. Fontenelle et Lamotte, avec tout leur esprit, toute leur philosophie, furent toujours persuadés qu'il n'y

avoit jamais eu rien de beau et de bon dans le monde, que la cour de Louis XIV; et que tout le bon sens départi à l'espèce humaine, étoit rassemblé sur le petit point du globe qu'ils occupoient alors. Voltaire lui-même fut tellement esclave de l'esprit et du goût de son siècle, qu'il regardoit comme l'enfance de l'art dramatique, le tems des Sophocle et des Euripide, précisément parce que ce tems étoit voisin de l'origine de la tragédie; comme si les arts du génie suivoient la même progression que les sciences abstraites. Voltaire voyoit bien que la plupart des chef-d'œuvres de Sophocle et d'Euripide seroient sifflés à Paris; mais il ne voyoit pas que ses meilleures pièces eussent été huées sur le théâtre d'Athènes.

Je n'imiterai point la plupart des traducteurs qui dans de longues préfaces, dissertent savamment sur l'art de traduire, qui disent précisément ce qu'ils n'ont pas fait, et semblent vouloir décrier d'avance leur traduction, en étalant une belle doctrine qu'ils n'ont pas su mettre en pratique. Presque tous se flattent

d'avoir réuni l'élégance à l'exactitude, quoique cet *heureux phénix* soit encore à trouver. Peut-être aurois-je quelques droits à l'indulgence, si l'on avoit égard aux obstacles presqu'insurmontables qu'opposoit à la traduction, un poëte tel que Theocrite, si antique dans ses formes, si plein de sentiment et d'images, et dont le principal mérite est la simplicité et les grâces naïves ; mais je suis persuadé qu'un auteur qui ennuie, a toujours tort, et sur cet article, les traducteurs n'ont pas plus de privilèges que les auteurs.

Cependant la bonne foi me fait un devoir de déclarer que d'après les principes de Ciceron et d'Horace, je me suis plus attaché à rendre l'esprit de Theocrite, qu'à compter ses mots. J'ai même osé sacrifier à notre goût et à nos mœurs, quelques traits trop choquans pour des lecteurs français, convaincu que ces retranchemens témoignoient à la fois mon respect pour Theocrite et pour le public. Mais pour ne rien faire perdre aux amateurs, et pour justifier mes libertés aux yeux des gens de goût,

ce que j'enlève au texte, je le restitue dans les notes. Je sais qu'une pareille témérité eût été regardée autrefois comme un sacrilège; mais la superstition n'est plus à la mode. Si les anciens sont des dieux, le culte qui les honore le mieux, c'est un culte raisonnable; et le traducteur le plus irréligieux sera toujours celui qui, par une exactitude aveugle et servile, immole sa divinité à la risée des impies.

Ce que j'aurois à dire encore sur la poésie pastorale et sur Theocrite, se trouvera dans les remarques placées à la fin de chaque idylle.

IDYLLES

IDYLLES DE THEOCRITE.

IDYLLE PREMIERE.

LA MORT DE DAPHNIS.

THYRSIS, UN CHEVRIER.

THYRSIS.

LE pin qui borde ces fontaines, agite son feuillage avec un doux frémissement. Chevrier, le son de ta flûte est plus doux encore ; ce n'est qu'au dieu Pan que tu cèdes la palme. Si un bouc est le gage de sa victoire, une chèvre doit être le prix de tes concerts ; si la chèvre est pour lui un présent plus flatteur, un tendre chevreau sera ton partage.

LE CHEVRIER.

Ta voix, ô Thyrsis ! a pour moi plus de charmes que le doux murmure du ruisseau qui tombe du haut de ce rocher. Si nous offrons

aux muses une brebis, un agneau encore élevé dans la bergerie, sera la récompense de tes chants ; si l'agneau plaît davantage aux muses, la brebis est un don qui t'est réservé.

THYRSIS.

Viens, chevrier, je t'en conjure par les nymphes de ces lieux, viens sur le penchant de cette colline ; à l'ombre de ces bruyères, tu joueras de la flûte, tandis que je ferai paître tes chèvres.

LE CHEVRIER.

Ma flûte, ô berger ! n'oseroit à cette heure se faire entendre ; le soleil est au milieu de sa course ; c'est alors que Pan oublie, dans les bras du sommeil, les fatigues de la chasse. Je crains la colère de ce dieu sauvage, toujours prompte à s'enflammer ; mais, cher Tyrsis, toi qui sais chanter avec tant de grâces, les malheurs de Daphnis, toi qu'aucun berger n'égale dans les chansons pastorales, viens plutôt sous cet ormeau, vis-à-vis de ce priape et des nymphes de ces fontaines. Vois ces chênes unir leurs rameaux, et nous offrir leur ombre

hospitalière; asseyons-nous; et si tu veux me faire entendre ces accens vainqueurs qui triomphèrent autrefois du Libien-Chromis, je te laisserai traire trois fois cette chèvre qui vient de me donner deux chevreaux; chaque jour elle nourrit ses petits, et remplit encore trois grands vases de son lait : je te destine aussi une large et profonde coupe à deux anses, enduite de cire odoriférante; elle est fraîchement ciselée, et sort des mains de l'artiste. Le lierre en couronne les bords, le lierre embelli par l'hélycrise qui s'entrelace en serpentant, et paroît s'enorgueillir de ses fruits dorés. L'intérieur de la coupe présente une femme, chef-d'œuvre d'un art divin; un voile léger, une simple bandelette forment toute sa parure. Auprès d'elle deux amans à longue chevelure, se disputent vivement ses faveurs; tranquille témoin de leur amoureuse querelle, elle regarde l'un en souriant, tandis que sa pensée semble se tourner vers l'autre. Cependant les deux rivaux, les yeux enflammés d'amour et de jalousie, se consument en vains efforts. A côté s'élève une roche escarpée; on y voit un vieux pêcheur, soulevant avec peine un lourd filet, qu'il s'apprête à jetter dans la mer; son attitude exprime la violence de ses efforts; on s'apperçoit

qu'il met en œuvre tout ce que l'âge lui a laissé de force ; ses veines s'enflent de tous côtés sur son col, et sous des cheveux blancs, il montre encore une vigueur digne de la jeunesse. Non loin du maritime vieillard, une vigne riante étale la pourpre des raisins dont elle est chargée; un enfant la garde, assis auprès d'un buisson. Autour de lui paroissent deux renards, l'un s'élançant au travers de la vigne, en ravage le doux fruit; l'autre assiège avec ses ruses ordinaires, la poche du petit garçon, déterminé à ne point lâcher prise, qu'il ne lui ait dérobé son déjeûner. L'enfant cependant entrelace le chaume et le jonc ; il prépare un piège pour les cigales ; oubliant le soin des raisins et son propre danger , il ne paroît occupé que du tissu qu'il forme.

L'acanthe flexible embrasse les contours de la coupe , prodige de l'art éolien, qu'on ne peut voir sans l'admirer. Je l'ai reçue d'un nocher de Calidon, à qui je donnai en échange une chèvre et un fromage exquis. Elle n'a point encore touché mes lèvres; je l'ai conservée jusqu'ici neuve et pure; mais mon cœur te la cède avec joie, si tu veux satisfaire ma vive impatience. J'admire tes talens sans leur porter envie ; allons, cher Thyrsis, hâte-toi : pour

qui réserve-tu de si beaux chants ? Est-ce pour le séjour des morts et de l'oubli ?

THYRSIS.

Commencez, muses chéries, commencez des chansons pastorales. Thyrsis, pasteur de l'Etna, va chanter, la voix de Thyrsis va se faire entendre.

Où étiez-vous, quand Daphnis languissoit d'amour; où étiez-vous, nymphes ? Dans le vallon qu'arrose le Pencé, ou sur le sommet du Pinde? On ne vous vit point alors sur les rives de l'Anapus ; vous ne parûtes point sur la cime de l'Etna, ni sur les bords sacrés de l'Acis.

Commencez, etc.

Les tigres et les loups pleuroient Daphnis mourant; le lion dans sa forêt rugissoit de douleur.

Commencez, etc.

A ses pieds étendus, ses bœufs, ses taureaux, ses tendres genisses, partageoient ses cruels ennuis.

Commencez, etc.

Mercure vint le premier, du haut de la

montagne : Daphnis, lui dit-il, quel chagrin te dévore, quel est l'objet d'un si violent amour ?

Commencez, etc.

Les pasteurs se rendirent auprès de lui; les bergers, les chevriers accoururent; tous lui demandent le sujet de sa langueur; le dieu des jardins lui-même fait éclater son chagrin par les plus vifs reproches : Infortuné Daphnis, pourquoi cousumer ainsi ta jeunesse, pendant que la nymphe qui t'aime, te cherche dans tous les bois, sur les bords de toutes les fontaines?

Commencez, etc.

Trop malheureux amant qu'aucun objet ne sauroit fixer, jadis le plus modeste des pasteurs, aujourd'hui vil jouet des désirs les plus effrénés; quand tu vois les jeunes bergers folâtrer et rire, ton œil ardent s'enflamme; ton cœur brûle d'un feu coupable, à l'aspect de ces jeux innocens. Daphnis ne répondit rien ; il subissoit en silence la vengeance de l'amour, et accomplissoit sa triste destinée.

Commencez, etc.

La cruelle Vénus paroît à son tour, et s'a-

vance en souriant ; souriant dans le secret de son cœur ; mais couvrant sa joie maligne d'une feinte tristesse : Daphnis, lui dit-elle, tu te vantois de triompher de l'amour, et c'est l'invincible amour qui triomphe aujourd'hui de toi.

Commencez, etc.

Daphnis lui répondit : Odieuse Vénus, Vénus impitoyable, Vénus ennemie des mortelles ; oui, tout m'annonce que le soleil ne se levera plus pour moi. Hé bien ! Daphnis, jusques dans les enfers, sera pour l'amour un sujet de honte et de douleur.

Commencez, etc.

Va sur le mont Ida, où l'on dit qu'un berger.... retourne vers Anchise ; là, des chênes touffus offrent à tes amours de secrets asyles ; là, fleurit le cypère ; là, de nombreux essaims bourdonnent autour des ruches.

Commencez, etc.

Vole auprès du charmant Adonis ; il est dans l'âge des amours ; déja il conduit les troupeaux, perce les lièvres timides, et poursuit les hôtes des forêts.

Commencez, etc.

Reparois fièrement devant le fils de Tydée ;

dis-lui : J'ai vaincu le berger Daphnis; ose te mesurer avec moi.

Commencez, etc.

Adieu, farouches habitans de ces antres solitaires ; Daphnis abandonne vos montagnes, vos forêts, vos sombres retraites ; Aréthuse, et vous, fleuves dont les eaux argentées arrosent ces vallons, Daphnis vous dit le dernier adieu ; Daphnis, qui sur vos rives fit paître ses troupeaux ; Daphnis, qui dans vos ondes pures, désaltéra ses taureaux et ses genisses.

Commencez, etc.

Dieu des campagnes ! ô Pan ! soit que tu habites les sommets du Lycée, soit que tu t'égares dans les bois du Ménale, entends ma voix; abandonne le promontoire d'Hélicé, et le tombeau du fils de Licaon, admiré des dieux même ; mes derniers vœux t'appellent dans les champs de la Sicile. Viens, ô roi des bergers ! et reçois cette flûte dont ma main unit les tuyaux avec la cire, et dont mes lèvres tirèrent de si doux sons. Pour moi, victime de l'amour, je descends sur les sombres bords.

Finissez, muses chéries; finissez vos chansons pastorales.

Douces violettes, fleurissez désormais sur l'arbuste épineux ! triste genevrier, pare-toi de l'éclat du narcisse ! que la poire se cueille sur la cîme des pins, que les chiens aux abois deviennent la proie du cerf; et toi, tendre Philomèle, que ton doux ramage soit effacé sur nos montagnes, par les cris du hibou; que tout change dans la nature; Daphnis rend le dernier soupir.

Finissez, etc.

Il dit, et il expira. Vénus voulut en vain le rappeller à la vie; la main des parques avoit tranché le fil fatal. Daphnis passa l'onde noire, et l'avare Achéron engloutit l'élève chéri des muses, le favori des nymphes de la Sicile.

Finissez, muses, etc.

Donne-moi maintenant la coupe et la chèvre. Je veux de son lait offrir des libations aux muses. Muses, recevez mon hommage : Adieu, muses, adieu; Thyrsis vous réserve encore de plus beaux chants.

LE CHEVRIER.

Que les abeilles d'Hybla déposent sur tes

lèvres le plus doux miel, que les figues de l'Attique remplissent ta bouche harmonieuse d'une saveur exquise. Non, le rossignol n'égala jamais la douceur de tes accens; reçois cette coupe, sens-tu le doux parfum qu'elle exhale? Admire sa forme élégante; ne diroit-on pas qu'on l'a plongée dans la fontaine même des grâces? Viens, Cissèthe, viens, ma chèvre chérie, dégager ma promesse, et m'acquitter envers Thyrsis.

Remarques sur la première idylle.

Pour bien entendre cette idylle, il est nécessaire d'être instruit de l'histoire de Daphnis.

Suivant la plupart des traditions, Daphnis eut pour père Mercure; suivant quelques autres, il ne fut que son favori, et Theocrite lui-même paroît avoir été de ce sentiment. La mère de Daphnis, selon l'opinion commune, étoit une nymphe fille de roi, qui, trop sensible au mérite d'un amant d'un rang très-inférieur au sien, et dont on ignore le nom, fut contrainte, pour sauver son honneur, d'exposer le fruit de ses amours. Elle l'enferma dans un petit coffre, et le mit dans un bocage planté de lauriers, ce qui lui fit donner le nom de Daphnis du mot grec Δαφνη, qui signifie laurier. Des bergers trouvèrent le coffre où il étoit enfermé, plein de rayons de miel, que des abeilles y avoient déposé, et dont elles avoient nourri le jeune Daphnis. Le bocage où il fut exposé, étoit situé dans un vallon délicieux, entre les monts *Heræens*, derrière une petite ville du territoire de Syracuse, appellée *Hybla*, et surnommée Hera ou Heræa; c'étoit le plus beau canton de la Sicile, au rapport de Diodore.

Les monts Heræens, dit cet historien, par leur situation singulière, par les qualités admirables de leur sol, et par toutes les autres beautés que la nature y a rassemblées, forment la plus délicieuse retraite que l'on puisse choisir contre les ardeurs de l'été. Une infinité de sources qui surpassent, par la bonté et la douceur de leurs eaux,

tout ce qu'il y a de fontaines au monde, y entretiennent sans cesse une agréable fraîcheur. Les chênes qui couvrent les sommets de ces montagnes, sont fort hauts et fort épais, et portent du gland plus gros de moitié que le gland ordinaire. La terre y produit, sans le secours de l'art, des arbres fruitiers de toute espèce, beaucoup de vignes, et sur-tout une quantité prodigieuse de pommiers. Cette contrée étoit si riche et si fertile, qu'une armée entière de carthaginois, dans une extrême disette de vivres, y avoit trouvé de quoi se nourrir abondamment, sans l'épuiser.

Les nymphes prirent soin d'élever le jeune Daphnis; Pan lui apprit à chanter et à jouer de la flûte; les muses lui inspirèrent le goût de la poésie. Pour cultiver ces arts avec plus de loisir, il embrassa la vie pastorale; et c'est en gardant ses troupeaux, au milieu des champs et des prairies, qu'il inventa, dit Diodore, par l'effet d'un génie extraordinaire, le poëme et le chant bucolique, dans la forme où il s'est maintenu constamment jusqu'à ce tems-ci, dans la Sicile. Il épousa fort jeune une nymphe qui, craignant son inconstance, le lia, par des sermens, et lui déclara que s'il les violoit, il en seroit puni par la perte de la vue. Daphnis resta quelque tems fidèle; il resista même aux vives instances d'une princesse, dont la dernière ressource fut de l'enivrer, et de lui faire perdre, avec l'usage de la raison, le souvenir de ses sermens: cette faute involontaire attira cependant sur Daphnis la punition à laquelle il s'étoit soumis. Quelques traditions, il est vrai, disent que cette aventure de Daphnis fut suivie de plusieurs autres infidélités volontaires qui irritèrent à un tel point la jalousie

de son épouse, qu'elle se jetta sur lui, et lui arracha les yeux.

Il y a une autre tradition sur les amours de Daphnis, qu'il est plus important de connoître, parce qu'elle donne l'intelligence de plusieurs endroits obscurs qu'on trouve dans cette première idylle. Theocrite, qui a suivi cette tradition, suppose que Daphnis, après avoir été long-tems insensible, après avoir bravé hautement le pouvoir de Vénus, éprouva enfin la vengeance de cette déesse, qui le fit passer, dans un moment, de la plus sévère modestie aux plus vifs emportemens de l'amour. Entraîné par une force supérieure, il se livra avec fureur à tous les objets qui se présentèrent à ses yeux, et ne put se fixer à aucun. La beauté d'une nymphe dont il étoit aimé, ne put modérer ses transports, ni rappeller sa raison égarée. Enfin, consumé par le désordre et l'agitation de ses sens, il tomba dans une langueur qui termina ses jours à la fleur de son âge, dans les solitudes du mont Etna, sur les bords de l'Acis, lieux où il avoit passé la plus grande partie de sa vie.

Les diverses aventures de Daphnis devinrent le sujet le plus ordinaire des chansons des bergers et des poëtes bucoliques. Si l'on en croit Elien, Stesicore fut le premier qui chanta les malheurs de Daphnis. Theocrite, à son exemple, a pris, pour sujet de sa première idylle, la mort funeste de cet illustre berger : c'est une des plus belles pièces de notre auteur; elle est pleine de sentiment et de cette simplicité touchante qui est le principal caractère de Theocrite. Virgile l'a imitée et presque copiée en plusieurs endroits dans sa X^{e}. églogue intulée *Gallus*. Il y a plus de chaleur, plus d'éloquence et de

pathétique dans le poëte latin ; mais on trouve dans Theocrite une teinte de mélancolie, un charme et une douceur qui paroissent convenir davantage à la nature de l'idylle.

Le pin qui borde, etc.

Nam neque me tantum venientis sibilus austri.

VIRG. *égl.* 5, *v.* 82.

Virgile a rendu le ψιθύρισμα de Theocrite par *Sibilus*, dont l'expression est déja moins propre et moins riche que celle du grec. Nous avons en français, *sifflement*, *murmure;* le premier est insupportable dans une image agréable; le second n'est pas propre; il se dit du bruit de l'eau. J'ai donc préféré *frémissement*, qui me paroît exprimer le mieux l'espèce de bruit qui résulte des feuilles qui se froissent les unes contre les autres.

Tu ne cédes qu'au dieu Pan.

Pan étoit le dieu particulier des chevriers ; voilà pourquoi Tyrsis, pasteur de brebis, parle au chevrier du dieu Pan, et des animaux qui lui étoient consacrés, tels que le bouc, la chèvre et le chevreau, et par la même raison, le chevrier parlant au berger, fait mention des muses, des brebis, des agneaux.

Un tendre chevreau sera ton partage. Le texte dit littéralement : *Il te revient une chevrette, et la chair de la chevrette est excellente, jusqu'à ce qu'on commence à la traire.*

Que le doux murmure du ruisseau.

Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

Le lierre embelli par l'hélicryse :

Pline appelle cette plante héliocryse; sa fleur a la couleur de l'or; sa feuille est mince, ainsi que sa tige, qui cependant est dure. Les mages se servoient de cette plante pour faire des couronnes, et l'on croyoit qu'elles avoient la vertu de rendre heureux ceux qui les portoient, si on avoit la précaution de les arroser de parfums pris dans un vase d'or, qui n'eût point éprouvé le feu. Ce récit de Pline est copié mot à mot de Théophraste. On croit que l'hélicryse n'est autre chose que l'orpiment.

L'intérieur de la coupe, etc.

Pocula ponam
Fagina, cœlatum divini opus alcimedontes
Lenta quibus torno facile superaddita vitis
Diffusos hedera vestit pallente corymbos.

Virgile, qui perfectionne tout ce qu'il imite, se montre ici plus sage et plus sévère que le poëte grec. Des critiques ont blamé, dans Theocrite, la description de cette coupe, comme trop longue. Mais elle est si belle et si riche de poésie, qu'on seroit bien fâché de ne pas l'y trouver. Les bergers ont tant de loisir qu'ils peuvent s'égayer dans leurs descriptions. Fontenelle s'étonne qu'un si grand nombre d'objets puisse être représenté sur une coupe. Il n'en eût pas été surpris, s'il eût su que ces sortes de vases dont se servoient les berges de Sicile, étoient forts grands, et ressembloient plutôt à des urnes qu'à des coupes. Il compare malignement la coupe de Theocrite au bouclier d'Achille; mais en dépit de ses plaisanteries, il y a plus de véritable poésie dans la

la description de cette coupe, que dans toutes ses églogues.

Elle n'a point encore touché mes lèvres.

> Nec dum illis labra admovi, sed condita servo.

Tyrsis, pasteur de l'Etna. — Cet exorde est du style antique.

Les anciens se désignoient au commencement de leurs ouvrages par leur nom et celui de leur patrie. C'est ainsi qu'Hérodote commence son histoire : Ηροδοτꙋ αλικαρνασσηος αποδεξις ηδε. C'est ce que n'ont point vu ceux qui prétendoient qu'il falloit lire *και Θῦρσιδος αδεα φωνα*, la voix de Tyrsis est douce, au lieu de *α δε α φωνα*, c'est la voix de Tyrsis.

Où étiez-vous ?

> Quæ nemora aut qui vos saltus habuere puellæ
> Naiades, indigno cum Daphnis amore periret.
> Nam neque parnassi vobis juga, nam neque pindi
> Ulla moram fecere neque aonia aganippe
> . . . .

A ses pieds étendus.

> Stant et oves circum, nostri nec pænitet illas.

Les pasteurs.

> Venit et upilio tardi venere Bubulci....
> Omnes unde amor iste rogant tibi, venit apollo.
> Gallè quid insanis, inquit, tua cura lycoris
> Perque nivcs alium perque horrida castra secuta est.

Tandis que la nymphe qui t'aime.

Tous les commentateurs de Theocrite se sont entêtés

têtés à soutenir que Daphnis périssoit victime d'un amour malheureux pour une nymphe qui l'accabla de mépris, pour le punir d'une infidélité passagère, dont il s'étoit rendu coupable; mais comment concilier un pareil système avec ce vers où Priape dit formellement que la nymphe cherche Daphnis dans tous les bois, au bord de toutes les fontaines? Les commentateurs ne sont embarrassés de rien; ils ont mis à la torture le mot grec qui signifie *chercher*, et, à force de recherches savantes, les uns ont trouvé qu'il signifioit *être indigné;* les autres, *être jaloux*. Quelques uns ont dit que c'étoit une ironie de Priape; mais le plus curieux de tous ces érudits, c'est Nicolas Heinsius. Il prétend que Priape ne dit que ces mots : *Malheureux Daphnis, pourquoi consumer ainsi ta jeunesse?* et qu'alors le poëte prenant la parole, ajoute que la nymphe aimée de Daphnis, erroit çà et là, transportée de fureur, (c'est ainsi qu'il rend ζατευσα qui signifie *cherchant*, d'après une prétendue interprétation d'*Hesichius*) et qu'elle exhaloit son dépit en des termes qui assurément sont bien étranges dans la bouche d'une nymphe. J'avoue que moi-même, par égard pour la délicatesse française, j'ai singulièrement adouci et refondu tout ce passage dont voici la traduction littérale : « Trop malheureux amant, dont rien » ne peut satisfaire la passion, on t'appelloit autrefois » un pasteur; maintenant tu ressembles au chevrier. » Quand le chevrier voit le bouc s'égayer avec les » chèvres, son œil se dessèche de ce qu'il n'est pas lui-» même un bouc. Ainsi, quand tu vois rire les jeunes » filles, ton œil se dessèche de ce que tu ne peux rire » avec elles. » Ce discours, que Theocrite fait tenir à

Priape, Heinsius le met dans la bouche de la nymphe. Il jure *per Theocriti veneres*, par les grâces de Theocrite, que c'est le véritable sens de ce passage ; mais il me semble qu'on peut juger avec bien plus de raison, *par les grâces de Theocrite*, que ce poëte charmant n'eut jamais dessein de mettre dans la bouche d'une nymphe, les reproches grossiers que fait Priape à Daphnis. Peut-être a-t-il été trop fidèle au caractère de celui qu'il fait parler ; mais s'il blesse la décence et l'honnêteté, du moins ne pêche-t-il pas contre la convenance. On pourroit seulement trouver extraordinaire que Theocrite fasse prêcher la continence à Priape, le plus lascif des dieux de la fable ; la maladie même dont meurt Daphnis, est connue de nos médecins, sous le nom de priapisme.

D'une feinte tristesse. L'interprète latin traduit fort mal *animo graviter irata erat.* Il ne marque point l'opposition de Λαθρη avec ανεχοισα ; il falloit traduire *gravem vero animum præferens.*

Oui, tout m'annonce.

Les scholiastes et les commentateurs sont partagés sur le sens de ce passage. J'ai suivi l'interprétation qui m'a paru la plus naturelle et la mieux liée avec ce qui précède.

Dans l'âge des amours ωραιος, un scholiaste a bien saisi le sens de ce mot qu'il rend par αχμαιος. L'interprête latin le traduit par *formosus ;* la conjonction *enim*, qui suit, fait voir le ridicule de cette interprétation : *Adonis est beau*, CAR *il fait paître*, etc.

Farouches habitans. Il y a dans le texte : *O loups ! ô loups cerviers ! ô ours qui habitez les cavernes de ces montagnes.*

M. de Fontenelle est étonné que Theocrite introduise Daphnis disant adieu à des animaux féroces avec lesquels il ne devoit avoir aucun commerce; il n'a pas vu que le poëte vouloit faire entendre que Daphnis les avoit apprivoisés par la douceur de ses chants. On les a déja vu plus haut pleurer et s'attendrir sur son sort.

> Daphni tuum pœnos etiam ingemuisse leones.
> Interitum, etc.

Douces violettes.

> Nunc et oves ultro fugiat lupus, aurea duræ
> Mala ferant querus, narcisso floreat alnus
> Pinguia corticibus sudent electra mirycœ,
> Certent et cycnis ululœ, etc.

Et m'acquitter envers Tyrsis. Le texte ajoute : *Et vous, mes chèvres, ne bondissez pas tant, de peur que le bouc ne saute sur vous.*

SIMŒTHE,

OU

LE SACRIFICE MAGIQUE.

IDYLLE II.

Où sont les lauriers, Thestilis, où sont les philtres? Hâte-toi, couronne cette coupe de bandelettes de pourpre; je veux implorer le secours des enfers, contre l'indigne amant qui m'outrage. Douze fois le soleil a éteint son flambeau dans l'onde, depuis que je n'ai vu le perfide; ma porte n'a point retenti sous les coups redoublés de son impatience; hélas! le cruel ne daigne pas même s'informer si je vis encore. Sans doute Vénus et l'Amour entraînent vers un autre objet son âme inconstante. Demain, j'irai au gymnase de Timagète; je veux le voir; je veux lui reprocher les maux qu'il me cause; aujourd'hui, je vais déployer toute la puissance de mon art. O lune! prête-

moi ta lumière propice; astre de la nuit, je t'adresse mes vœux, dans le silence de la nature; et toi, divinité des sombres bords, toi dont les chiens tremblans redoutent les approches, lorsque tu t'avances couverte de sang au milieu des morts et des tombeaux, terrible Hécate, je te salue, ne m'abandonne pas dans ce noir sacrifice, donne à mes charmes cette force invincible qui signala jadis les enchantemens de Circé, de Médée et de la blonde Périmède.

Philtres, ramenez-moi mon infidèle époux.

L'orge sacrée se consume d'abord dans ce brâsier ardent; hâte-toi, Thestilis d'en répandre encore: malheureuse! que fais-tu donc? où s'égarent tes esprits? Suis-je donc aussi, vile esclave, le jouet de tes caprices? Répands, et dis à haute voix: Puissent se consumer ainsi les os de Daphnis! Delphis/

Philtres, etc.

L'impitoyable Delphis me brûle, et moi je brûle à mon tour, Delphis, sous l'emblême de ce laurier: de même que la flamme pétillante le dévore à l'instant, et n'en laisse pas même appercevoir la cendre: ainsi, puisse le corps

de Delphis disparoître, et s'anéantir au milieu d'un feu dévorant.

Philtres, etc.

Cette cire s'amollit et se fond sur l'autel; pendant que j'invoque les dieux infernaux; que l'amour amollisse de même, et fonde le cœur de Delphis; ce globe d'airain s'agite et tourne rapidement sous ma main : ainsi, puisse la main de Vénus agiter et précipiter vers ma porte, l'insensible Delphis!

Philtres, etc.

Maintenant je vais répandre le son. O Diane! fléchis en ma faveur le fier Rhadamante, ébranle les puissances du Styx, s'il en est qui s'opposent à mes vœux. Thestilis, n'entends-je pas, dans la ville, les hurlemens des chiens? La déesse approche; hâte-toi; que l'airain retentisse.

Philtres, etc.

Regarde; la mer se tait, les vents gardent le silence; mais l'amour ne se tait jamais au fond de mon cœur; je brûle toute entière pour Delphis, Delphis qui m'abusa par le saint nom d'épouse, et qui m'abandonne

aujourd'hui, en proie à la douleur et à l'opprobre.

Philtres, etc.

Trois fois je répands des libations, et trois fois je prononce ces paroles mystérieuses : « Quel que soit l'objet que Delphis me préfère ; qu'il l'oublie, comme autrefois Thésée oublia dans l'isle de Naxos, la triste Ariane. »

Philtres, etc.

L'hyppomanes, dans les champs d'Arcadie, inspire aux jeunes coursiers, des transports fougueux, et les précipite avec fureur à travers les montagnes. Ainsi puissé-je voir Delphis s'élancer furieux hors du gymnase, et se précipiter dans ma maison !

Philtres, etc.

Cette frange détachée de la robe de Delphis, dépouille autrefois si chère, je la déchire et la livre à la flamme. Hélas ! hélas ! impitoyable amour, pourquoi sans cesse t'acharner sur ta proie ? Pourquoi veux-tu épuiser mes veines ? non moins avide de sang que l'insecte cruel, habitant des marais ?

Philtres , etc.

Demain un fatal breuvage, composé de lézards broyés, doit servir ma vengeance; maintenant, Thestilis, prends ces poisons, exprimes-en le suc sur le seuil de sa porte, ce seuil, hélas! où mon lâche cœur reste encore enchaîné par l'amour; mais l'ingrat me dédaigne. Va, Thestilis, et dis en pressant ces plantes venimeuses : « Puisse un noir poison circuler dans les veines de Delphis !

Philtres , etc.

Me voilà seule; je puis déplorer en liberté mes malheurs; mais par où commencer? Comment retracer à mes esprits l'origine d'une passion funeste? La fille d'Eubulus Anaxo, portant les corbeilles sacrées, s'avançoit en pompe vers le bois de Diane, environnée des images d'une foule d'animaux féroces; une lionne sur-tout attiroit les regards de la foule.

Astre de la nuit, rappelle-moi l'origine de mon funeste amour.

La bonne Theucharile de Thrace, ma respectable nourrice, dont la maison touchoit à la mienne, me supplie, me conjure de l'accompagner à cette fête. Fatale complaisance! Je la suis, malheureuse, parée

d'une longue robe de lin, et couverte du voile de Cléariste.

Astre de la nuit, etc.

Nous n'étions pas éloignées du terme de notre course, et j'approchois de la maison de Lycon, lorsque j'apperçois Delphis et Eudamippe, qui venoient de quitter les exercices du gymnase; un blond duvet couvroit à peine leurs joues vermeilles; ô reine de la nuit! leur poitrine resplendissante du suc de l'olive, effaçoit l'éclat de ton disque argenté.

Astre, etc.

Je le vis, et soudain ma raison s'égare, mes sens se troublent; les forces m'abandonnent, mon teint se flétrit; mes yeux ne voyoient plus la fête, et j'ignore comment je revins à la maison; une fièvre brûlante s'alluma dans mes veines, et je restai mourante, étendue sur ma couche, pendant dix jours et dix nuits.

Astre, etc.

Déja la pâleur de la mort défiguroit mes traits; ma tête se dépouilloit chaque jour de sa parure la plus chère; une peau livide couvroit mes os desséchés. A quels enchantemens

n'eus-je point alors recours? est-il une magicienne qui n'ait épuisé en ma faveur tous les secrets de son art? Remèdes impuissans! le tems s'enfuyoit, et mes maux s'augmentoient.

Astre, etc.

Enfin j'ouvre mon cœur à mon esclave fidèle. Thestilis, j'implore ton secours; ma vie est entre tes mains; je meurs d'amour pour Delphis; va donc, dirige tes pas vers la palestre de Timagète; c'est là que Delphis se plaît; c'est là que Delphis aime à passer ses jours. Observe le moment où il sera seul, et fais-lui signe adroitement de s'approcher; dis-lui : Simèthe vous appelle, et me l'amène ici sur-le-champ. Thestilis part, et revient bientôt, accompagnée du beau Delphis.

Astre, etc.

Dès que je le vois franchir d'un pied léger, le seuil de la porte, tout mon corps transit et frissonne; une sueur aussi abondante que la rosée du matin, coule de mon front; je perds l'usage de la voix, ma langue se glace, et ne peut pas même faire entendre ces sons inarticulés d'un enfant qui appelle, en songe, sa

mère; je restai muette et immobile comme le marbre.

Le cruel, dès qu'il m'apperçut, baissa les yeux vers la terre, et s'assit au bord de mon lit : Simèthe, me dit-il, en m'appellant près de vous, vous alliez au-devant de mes vœux les plus chers; je serois venu, oui, j'en jure par le tendre amour, je serois venu la nuit prochaine, avec quelques amis, le sein rempli des pommes de Bacchus; le front ceint du feuillage chéri d'Hercule, couronné de rameaux de peupliers, entrelacés de bandelettes de pourpre.

Astre, etc.

Si votre accueil m'eût été favorable, vous n'eussiez vu dans moi que le plus tendre des amans; entre les jeunes gens de mon âge, on vante ma douceur et ma politesse : un baiser de votre belle bouche eût suffi à mon bonheur; mais si mon hommage eût été repoussé avec dédain, si un odieux verrou m'eût fermé le passage, alors, certes, alors, vous eussiez vu voler contre cette porte inexorable, les haches et les flambeaux.

Astre, etc.

Maintenant que de grâces n'ai-je pas à rendre à Vénus, et sur-tout à vous-même, belle Si-

mèthe ; c'est vous dont la tendresse compatissante n'a pas laissé mon cœur se consumer inutilement à l'ardeur de ses désirs ; oui, je le sens, les forges même de Lipare ne sont point embrâsées d'un feu plus violent que celui de l'amour ; l'honneur, la raison, tout se tait devant l'amour ; livrée à ses transports, la vierge innocente s'arrache des bras de sa mère, et l'épouse nouvelle abandonne la couche nuptiale, encore échauffée des baisers de l'hymen.

Astre, etc.

Il dit ; et moi trop crédule, je le prends par la main, et l'incline doucement sur ma couche ; bientôt nos corps étroitement unis, se communiquent une chaleur brûlante, un feu nouveau colore mon visage, nos soupirs se confondent, nos âmes enflammées s'élançent sur nos lèvres ; et pour terminer un trop long récit, astre de la nuit, nous accomplîmes le plus doux mystère de l'amour, et nos plus chers désirs furent comblés. Depuis cet heureux moment, le plus léger nuage n'a point altéré la sérénité de nos jours ; mais ce matin, lorsque le char de l'aurore aux doigts de roses, sortoit du sein de Thétis, et s'élevoit vers l'O-

lympe, la mère de Philiste et de Mélixo, est venue blesser mon cœur de la plus affreuse nouvelle. Si j'en crois son rapport, Delphis n'est qu'un parjure; l'objet auquel il me sacrifie est encore inconnu; mais tout annonce qu'il est plongé dans l'ivresse d'un nouvel amour: sa maison est ornée de festons et de guirlandes; Delphis, en un mot, est à jamais perdu pour moi : funeste récit qui n'est, hélas! que trop véritable; je le voyois autrefois à toutes les heures du jour; souvent il déposoit chez moi son flacon dorien; maintenant douze jours s'écoulent,sans qu'il se présente à mes yeux. Ah! je n'en puis plus douter, il m'oublie; l'attrait du plaisir l'appelle ailleurs; mais la force de mes enchantemens triomphera de son inconstance; ou s'il s'obstine à m'outrager, oui, j'en jure par les parques, il descendra sur les sombres bords. Les poisons que je garde dans cette corbeille, et dont un Assyrien m'a montré l'usage, me vengeront de ce perfide. Astre que je révère, tourne maintenant vers l'Océan, tes coursiers fatigués, et laisse-moi le soin d'achever ma funeste entreprise. Sœur lumineuse de Phœbus, reçois mes adieux, et vous, brillans satellites du char paisible de la nuit.

Remarques sur la seconde idylle.

On prétend que l'illustre Racine regardoit cette idylle comme une des plus belles pièces de l'antiquité. Ce grand peintre de l'amour, devoit sans doute être charmé des couleurs vives et énergiques dont Theocrite a peint cette passion, particulièrement dans la seconde partie de l'idylle.

Cette pièce s'éloigne tout-à-fait du genre pastoral. Virgile a voulu s'en rapprocher; mais il me semble que le récit d'une opération magique n'est guères convenable dans la bouche d'un berger. Les chansons bucoliques doivent respirer la joie et l'innocence; aussi Theocrite ne fait-il point parler une bergère, mais une courtisanne à qui il donne le nom de cette fameuse *Simèthe* de Megare, dont l'enlèvement causa une guerre très-vive entre les mégariens et les athéniens.

Je veux implorer le secours des enfers.

La magie, cette science imaginaire, si long-tems en vogue parmi nous dans des siècles d'ignorance et de barbarie, qui servit quelquefois de prétexte pour calomnier et perdre de grands hommes, étoit très-cultivée chez les grecs et chez les romains, et faisoit même partie de la religion. Cependant on en punissoit l'usage, comme on le voit par l'accusation intentée contre Apulée. Le philosophe Lucien, qui n'épargna aucun des ridicules de son siècle, se moque en cent endroits de l'entêtement de ses contemporains pour les secrets de

la magie. Le dialogue intitulé : φιλοψευδὴς, est une satire très-plaisante de la sotte crédulité de certains graves personnages sur cet article. Il y parle, entr'autres choses, des philtres ; car c'étoit un des points les plus importans de la magie. Des charlatans, et sur-tout de vieilles femmes, prétendoient, par le moyen de certains breuvages dont elles vendoient la recette, ou par d'autres secrets, pouvoir éteindre ou allumer des passions violentes. (1) L'effet des breuvages étoit ordinairement de troubler la raison : c'est ce qui arriva au malheureux Lucrèce.

Les femmes, et sur-tout les courtisannes, plus superstitieuses et plus foibles, avoient aussi plus de confiance dans des secrets de cette nature, et en faisoient le plus fréquent usage : quelquefois elles les mettoient elles-mêmes en pratique, comme la Simetha de Theocrite ; souvent elles avoient recours à des vieilles plus expérimentées, comme on le voit dans les dialogues des courtisannes de Lucien.

Les élégies de Tibulle et de Properce, sont pleines de longues descriptions de cérémonies magiques ; elles n'en sont pas moins agréables, moins intéressantes, moins remplies de sentimens touchans. Les foiblesses de la superstition s'accordent très-bien avec la poésie, qui vit de passions et de préjugés.

J'irai au gymnase de Timagète.

Le gymnase ou la palestre étoit le lieu où les jeunes

---

(1) Hœc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, ast aliis duras immittere curas.
VIRG., *Æneid. lib. 4.*

gens s'exerçoient à la lutte. Cet usage très-utile, sans doute, pour former et fortifier le corps, étoit très-pernicieux aux mœurs. Les jeunes gens s'y montroient dans un état très-indécent; ils y venoient presque toujours accompagnés de leurs amis, lesquels étoient de véritables amans; ils s'en retournoient avec le même cortège : là, s'allumoit une passion infâme qui a déshonoré la plupart des grands hommes de la Grèce, et dont on a même osé accuser Socrate.

Terrible Hécate. Quelques mythologistes prétendent que la Lune, Diane, Hécate, ne sont que la même déesse, dont les divers emplois au ciel, sur la terre et aux enfers, sont distingués par des noms différens : de là vient que Theocrite, dans le cours de cette idylle, appelle cette même divinité *αρτεμις* Diane.

De Circé, de Médée, magiciennes fameuses et très-connues. Circé changea en bêtes les compagnons d'Ulysse. Médée rendit Jason possesseur de la toison d'or, rajeunit son père Æson, fit périr Créon et sa fille. (V. la Médée d'Euripide, et le liv. 7 des Métamorphoses d'Ovide.)

Et de la blonde Perimède. Le scholiaste prétend que c'est la même qu'Agamède, dont Homère dit qu'elle connoissoit tous les poisons que produit la terre. *η τοσα φαρμακα ειδεν οσα τρεφει ευρεια χθων.*

Thestilis, hâte-toi d'en répandre encore.

La plupart des traducteurs et commentateurs, prétendent qu'il faut traduire, *répands le sel;* mais ils sont formellement contredits par les meilleurs manuscrits de Theocrite, où on lit : *πασσε αμα και λεγε*, et non pas *πασσ'αλα*. . . . .

Sous

Sous l'emblême de ce laurier.

Sparge molam et fragiles incende bitumine lauros
Daphnis me malus urit ; ego hanc in Daphnide laurum.
Virg. *égl. 8.*

Cette cire s'amollit.

Limus ut hic durescit, et hœc ut cera liquescit
Uno eodem que igni ; sic nostro Daphnis amore.

Ceci doit s'entendre des figures de cire, dont se servoient les magiciennes, pour représenter celui contre qui elles employoient leurs sortilèges.

O Diane ! fléchis.

Le traducteur latin rend *κινησαις*, par *tu pourrois ébranler.* Casaubon paroît être du même sentiment; il est vrai qu'il aime mieux lire *αδαμαντα* que *ραδαμαντα* ; mais Heinsius prétend que c'est ici une prière, et je suis de son avis ; ce sens me paroît bien plus naturel.

Retentir l'airain.

Les anciens faisoient un grand usage des vases d'airain, dans les cérémonies religieuses, principalement dans les expiations et les lustrations, *et in his maximè sacris in quibus delinire aliquos aut devovere aut denique exigere morbos volebant*, dit Macrobe, l. 5. c. 19.

L'hippomanes. Quelques critiques ont repris Theocrite d'avoir appellé l'hippomanes *φυτον*, persuadés sans doute que ce mot ne signifioit autre chose que *plante*, en quoi ils se sont trompés. Hesichius traduit *φυτὸν* par *φυμα*, qui signifie *tumeur, excroissance de chair.* L'hippomanes est, dit-on, une excroissance de chair noi-

râtre, un peu moins grosse qu'une figue, que les poulains apportent en naissant, et que leurs mères dévorent sur-le-champ, ce qui leur inspire un amour violent pour eux. L'hippomanes étoit regardé par cette raison comme un excellent philtre : c'est pourquoi on l'arrachoit aux poulains pour l'employer à cet usage.

> Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus
> Et matri præreptus amor.
>
> VIRG. *Ænéid. l.4.*

Le Scholiaste cite un certain *Cratevas*, qui prétend qu'il y a une plante appelée *hippomanes*, qui porte un fruit semblable aux concombres sauvages, et dont les feuilles sont noirâtres.

Cette frange détachée de la robe.

> Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit
> Pignora cara sui, quæ nunc ego limine in ipso
> Terra tibi mando.

Me voilà seule. Cette idylle renferme deux scènes ; la premiere est un dialogue de la magicienne avec Thestilis ; la seconde, un monologue plein de chaleur, et de la plus riche poésie.

La fille d'Eubulus. A Athènes, les filles qui étoient en âge d'être mariées, se rendoient en pompe au temple de Diane, portant une corbeille sacrée, comme pour s'excuser auprès de la déesse, de la perte prochaine de leur virginité. Le scholiaste cite à ce sujet un vers de Ménandre, dont le sens est : « Femmes enceintes, sup-» pliez Diane qu'elle vous pardonne d'avoir perdu votre

» virginité. » *Αι κυισκυσαι επικαλεισθε την αρτεμιν αξιυσθαι συγγνωμης οτι διεκορηθητε.*

Environnée des images. Dans cette fête on portoit des figures de bêtes féroces, parce que Diane est la déesse des forêts et de la chasse. La lionne y est spécifiée, parce qu'elle est plus rare, et qu'on la prend plus difficilement que le lion ; d'ailleurs, cette circonstance et quelques autres qui suivent, ne paroîtront point minutieuses, si l'on songe qu'elles sont parfaitement dans le caractère de la passion : un amant ne se rappelle jamais l'événement qui a fait naître sa passion, qu'avec toutes ses circonstances même les plus frivoles, aucune ne lui est indifférente.

Parée du voile de Cléariste. Le poëte, dit *Casaubon*, raille ici la sotte vanité des femmes qui se parent des habits d'autrui ; il cite à ce sujet ce vers de Juvenal :

Ut spectet ludos conducit ogulnia vestem.

Je le vis.

Ut vidi ut perii, ut me malus abstulit error !

Racine a imité ce morceau dans Phèdre.

Je le vis, je frémis, je pâlis à sa vue.

La pâleur de la mort. Le texte porte : *Ma peau avoit la couleur du thapse*, bois d'un vert pâle, d'une espèce approchante du buis, dont on se servoit pour teindre en jaune, et que les femmes athéniennes employoient pour se rendre pâles, ou pour faire disparoître les rougeurs que des caresses trop vives leur laissoient sur la peau. De là les poëtes comiques appelloient une femme pâle *Θαψιν*.

S'assied sur le bord de mon lit; l'interprête latin traduit *s'assied sur un siège*, contre toute raison.

Je serois venu. C'est ici qu'il faut absolument oublier nos mœurs, nos usages, notre ton de galanterie; il faut se transporter à Athènes, où les femmes et les filles étoient sequestrées de la société. Les amours des jeunes gens ne pouvoient avoir pour objet que des courtisannes, espèce de femmes beaucoup moins flétries par l'opinion publique chez les grecs, parce qu'elles avoient quelque rapport avec la religion, et sur-tout parce que l'Amérique n'étoit pas encore découverte. Un jeune homme amoureux commençoit par écrire le nom de sa maîtresse au Céramique, qui étoit une promenade publique. Le lendemain, à l'entrée de la nuit, il venoit à la porte de sa nouvelle amante, accompagné de quelques amis, ayant sur la tête une couronne entrelacée de rubans et de bandelettes; il demandoit d'être admis pour mettre sa couronne sur la tête de sa maîtresse, ce qui étoit comme une déclaration formelle d'amour; cette cérémonie s'appelloit *ἀνάδησις*. Si la porte ne s'ouvroit point, alors ces jeunes gens, presque toujours échauffés de vin, en venoient à une violence ouverte; ils s'efforçoient de rompre la porte à coups de hache, et même d'y mettre le feu avec les flambeaux qu'ils portoient pour s'éclairer: dans le banquet de Platon, Alcibiade se rend à la porte du bel Agathon, pour pratiquer cette cérémonie, et s'excuse de n'y être pas venu plutôt.

Le sein rempli des pommes de Bacchus. Athénée cite ce vers de Theocrite, pour prouver que les pommes n'étoient pas moins consacrées à Bacchus que les raisins;

elles étoient d'un grand usage dans la galanterie. Dans Virgile et dans Theocrite, une bergère jette des pommes à son berger, pour l'agacer. Voyez la quatrième élégie de Properce.

Vous alliez au-devant de mes plus chers désirs. Le texte porte : *Vous m'avez devancé comme j'ai devancé dernièrement à la course le beau Philinus ;* cette comparaison m'a paru froide, de mauvais goût, et absolument déplacée dans un moment aussi vif : je l'ai supprimée, pour n'être pas infidèle à force d'exactitude ; et j'aurai souvent occasion d'avouer de semblables licences, qui me paroissent non-seulement permises, mais nécessaires, si on ne veut défigurer les anciens, et les exposer à la risée des profanes. C'est mon respect même pour l'antiquité, qui m'inspire cette audace, que Dacier eût traitée de sacrilege.

Abandonné à l'ivresse de son nouvel amour. C'est ici qu'il faut se donner le spectacle de la folie des commentateurs. Quoique ce passage de Theocrite soit fort indifférent en lui-même, et ne renferme aucune beauté, cependant, puisqu'il a été jusqu'ici l'écueil de tous les savans, et que personne n'en a pu tirer un sens raisonnable, je crois que tous les littérateurs, et spécialement les amateurs de la langue grecque, me sauront gré des détails dans lesquels je vais entrer, pour expliquer ce qui n'a point encore été entendu. Voici d'abord le texte de Theocrite :

Κηπε μοι αλλα τε πολλα, και ως αρα δελφις ερᾶται ;
κητε μιν αυτε γυναικος εχει ποθος, ει τε και ανδρος,
Ουκ εφατ' ατρεκες ιδμεν, αταρ τοσον. αιεν ερωτος
Αχρατω επεχειτο, και ες τελος ωχετο φευγων ;

Χαι φατο οι ϛεφανοισι τα δωματα πινα πυκασδεν.
Ταυτα μοι α ξεινα μυθησατο ; εστι δ' αλαθης.

Il seroit inutile de citer les diverses traductions latines de ce passage, toutes plus absurdes les unes que les autres. Il me suffit de transcrire ici celle du coryphée des commentateurs de Theocrite, de Thomas Warton, professeur de poésie, dans l'université d'Oxford, membre du collège de la Trinité, un des plus savans hommes d'Angleterre, lequel a donné une magnifique édition de Theocrite.

Ab uno
Disce omnes.

Voici donc la traduction latine que Warton a donnée de ce passage dans ses notes ; car son édition ne présente point de version latine à côté du grec :

« *Interalia multa narravit eum* amare. *Sed nescire se utrum feminam an puerum deperiret. Aiebat etiam illum sæpe alicujus nominivinum suum consecrare et post hujus modi commessationes frequenter domum relinquere. Præterea addidit illa domum ejus universam floribus et corollis ex ornari in gratiam alicujus amasiæ.* »

Ce qui signifie en français, « entr'autres choses, elle m'a dit qu'il étoit amoureux, mais qu'elle ignoroit si c'étoit un garçon ou une fille qu'il aimoit ; elle disoit aussi qu'en versant du vin dans sa coupe, il prononçoit, avant de boire, le nom de quelqu'un, et qu'après ces débauches de table, il sortoit souvent de sa maison. Elle a aussi ajouté que toute sa maison étoit ornée de fleurs et de guirlandes, en l'honneur de quelque maîtresse. »

J'adjure tout homme de bon sens de dire si une pa-

reille traduction n'est pas pour lui un galimathias inintelligible, rempli d'absurdités et de contradictions. Cette femme vient de dire qu'elle ignoroit si c'étoit un garçon ou une fille que Delphis aimoit; comment peut-on lui faire dire ensuite qu'avant de boire, il prononçoit le nom de l'objet de ses amours? car, chez les grecs comme chez nous, le nom d'une fille étoit fort différent de celui d'un garçon. Si Delphis étoit amoureux, il étoit naturel qu'il fît ses parties de table avec sa maîtresse, suivant la coutume des jeunes grecs; et il n'y a rien de plus contraire à l'usage de la galanterie ancienne, que de nous représenter Delphis, buvant chez lui, à la santé de sa maîtresse, et sortant ensuite, sans doute, pour l'aller voir. Ces sorties fréquentes de Delphis, pendant qu'il boit, pourroient même donner lieu aux interprétations les plus grossières et les plus triviales. C'est cependant pour tirer un sens aussi faux et aussi extravagant, que Warton a donné la torture à ce passage, et qu'il s'est entêté à expliquer au sens propre et littéral, ερωτος ακρατω επεχειτο, expressions qui doivent s'entendre au sens figuré. ακρατον ερωτος signifie l'*intempérance de l'amour;* dans le même sens que Platon a dit ακρατος ελευθερια, une *liberté effrénée* ou l'*excès de la liberté*. επεχειτο. au sens passif, signifie *étoit répandu*, et métaphoriquement, étoit *livré*, *adonné*, dans le sens que Pindare a dit en parlant de Délos, εν α κεχυμαι, *dont je suis épris.* Ces mots ες τελος, qui signifient *enfin*, ont été pris à contre-sens, par l'interprète anglais, qui les a traduits par *post* après. Enfin, la plus simple teinture de la langue grecque, suffit pour faire sentir le ridicule de ces mots: *Il sortoit fréquemment de la maison*,

employés pour traduire ῴχετο φεύγων, expressions qui signifient littéralement, *il a pris la fuite*, et au figuré, *il est perdu*, *il n'y faut plus compter.*

Voici donc le véritable sens de tout ce passage exactement rendu d'après le texte, sans altérer ni tourmenter la signification d'aucun mot, en plaçant seulement un point en haut, après τόσον; ponctuation dont Henri Etienne a reconnu la nécessité, et qui se trouve dans plusieurs manuscrits.

« Elle m'a dit, entr'autres nouvelles, que Delphis étoit amoureux; qu'elle ignoroit, à la vérité, quel étoit l'objet de son nouvel amour; que tout ce qu'elle savoit, (ἀτὰρ τόσον) c'est qu'il paroissoit continuellement abandonné à l'ivresse d'une passion violente, et que c'étoit un amant sur lequel je ne devois plus compter; elle a même ajouté que sa maison étoit ornée de couronnes. Voilà ce que m'a dit l'étrangère, et son rapport est fidèle. »

Voltaire a dit malignement, dans sa préface d'Œdipe: Puisque les commentateurs font dire aux anciens, tout ce qu'ils veulent, que leur en coûteroit-il pour leur donner un peu de sens commun? En supposant que les anciens manquent de sens commun, il faudroit, pour leur en donner, que les commentateurs en fussent abondamment fournis; on remarque au contraire que la plupart d'entr'eux n'en ont qu'une bien légère provision; il semble que l'esprit accablé sous la multitude des mots, perde le ressort nécessaire pour bien raisonner sur les choses; ceci soit dit cependant, sans manquer aux égards dûs à l'érudition, égards d'autant plus nécessaires

que l'érudition a plus besoin aujourd'hui d'être encouragée. Au reste, je ne sais par quelle fatalité, quoique très-légers d'érudition, nous n'en sommes pas plus à l'abri des inconvéniens attachés à la science des mots ; on ne nous accusera pas assurément d'être trop chargés de grec et de latin, et cependant quelquefois il nous arrive de n'en pas mieux raisonner en français.

AMARYLLIS,

OU

LE CHEVRIER.

Monologue pantomime.

IDYLLE III.

Je vais conter mes peines à la belle Amaryllis, pendant que mes chèvres paissent sur la montagne, sous la conduite de Tytire. Mon cher Tytire, je te confie mes chèvres; Tytire, conduis-les à la fontaine, et prends garde que ce bouc africain ne te frappe de ses cornes.

Charmante Amaryllis, pourquoi, lorsque je passe devant ta grotte, n'avances-tu plus la tête, en m'appellant ton doux ami? Te suis-je donc odieux? Ma figure et ma longue barbe t'inspirent-elles quelque dégoût? Tes mépris me feront mourir. Voilà dix pommes que je t'apporte; je les ai cueillies sur l'arbre que tu

m'as désigné toi-même; demain je t'en apporterai d'autres. Vois la douleur qui me consume; ah! que ne suis-je cette abeille qui bourdonne, je pénétrerois dans ta grotte; je m'insinuerois sous les fleurs qui parent ton sein : je connois maintenant l'amour; c'est un dieu cruel, une lionne l'a sans doute allaité; sa mère l'a élevé dans un antre sauvage, ce barbare ennemi qui me déchire et me ronge les entrailles. O belle au regard si tendre, au cœur plus dur qu'un rocher! ô nymphe aux sourcils noirs, reçois dans tes bras un malheureux amant! accorde-lui un baiser; un simple baiser a souvent bien des charmes. Cette couronne tissue de roses et d'amaranthes, cette couronne que j'avois pris plaisir à former pour toi, ingrate, je vais, dans mon dépit, la mettre en pièces. Que faire? ô désespoir! tu ne m'écoutes pas; hé bien! je vais me précipiter dans les flots, du haut de ce rocher, où le pêcheur Olpis attend sa proie; et si j'évite la mort, du moins mon danger t'aura peut-être causé quelque plaisir. L'autre jour, je connus clairement mon malheur, lorsque, froissant entre mes doigts, des feuilles de pavot, pour savoir si tu m'aimes, elles se flétrirent sans rendre aucun son. Une vieille moissonneuse

qui, par le moyen d'un crible, découvre sûrement la vérité, a bien su me dire que je t'aimois passionnément; mais que j'aimois une ingrate. Cependant je te garde une chèvre blanche, mère de deux petits; la fille de Mermnon, la brune Eritachis me la demande, et je la lui donnerai, puisque tu méprises mes dons. Je sens tressaillir mon œil droit; dieux! n'est-ce point un signe que je verrai bientôt la cruelle? Je vais chanter assis au pied de ce pin; peut-être se montrera-t-elle, puisqu'enfin elle n'est pas de marbre.

Lorsqu'Hippomenes entreprit la course dont Atalante étoit le prix, il dut la victoire aux pommes d'or qu'il tenoit dans sa main. A leur aspect, quel désir, quel transport insensé troubla le cœur d'Atalante!

Le devin Mélampus conduisit d'Othrys à Pyle, les troupeaux d'Iphiclus, et l'heureux Bias reçut dans ses bras la charmante Pero, la mère de la sage Alphesibée.

Le pasteur Adonis n'inspira-t-il pas à la belle Vénus, un si violent amour, que tout mort qu'il est, elle le serre encore sur son sein?

Que j'envie le bonheur d'Endymion, dût-il

être acheté d'un éternel sommeil! ô trop heureux Jasion, tu goûtas des plaisirs que les mortels profanes ne sont pas dignes de connoître!

Mais je me fatigue en vain; l'ingrate est insensible à mes maux; terminons des chants inutiles; je vais rester ici étendu; les loups me dévoreront sous ses yeux, et ma mort sera pour elle le plus doux spectacle.

Remarque sur la troisième idylle.

Je vais conter mes peines. etc. Le grec κωμασδω exprime particulièrement ces visites tumultueuses, que les jeunes gens rendoient la nuit à leur maîtresse, au sortir d'une débauche de table, et généralement tout acte de galanterie : cette pièce, quoique dans le genre bucolique, a beaucoup de rapport à cette espèce d'élégie, appelée par les anciens παρακλαυσιθυρον, c'est-à-dire, *plaintes à la porte.* Lorsque l'amant qui se rendoit à la porte de sa maîtresse, pour la cérémonie de la couronne dont nous avons parlé dans l'idylle précédente, n'étoit point admis ; alors, ou bien il employoit la force ouverte, ou il se contentoit d'exhaler sa douleur, dans des plaintes amères : il apostrophoit la porte, le portier, et les chargeoit d'imprécations pathétiques ; il mettoit tout en usage pour attendrir sa nymphe, qui souvent rioit de ses plaintes avec son rival.

Exclusus fore cum longarenus foret intus.

Ovide et Properce nous fournissent des exemples de cette espèce d'élégie. Il y avoit donc deux parties principales dans le κωμος, l'hommage de la couronne αναδησις dont nous avons parlé dans l'idylle deuxième, et les plaintes παρακλαυσιθυρος ; il s'en faut donc bien que le sens du mot κωμος soit restreint à la seule signification de réjouissance, festin, danses lascives, comme se l'est imaginé Longepierre ; cette erreur lui a fait faire un

énorme contre-sens dans sa traduction des idylles de Bion, dont le style d'ailleurs est de la même force que celui de sa version de Theocrite; c'est à l'avant-dernier vers de la pièce, où le poëte, parlant à Vénus, lui dit:

ληγε γοων κυθερεια τοσημερον ισχεο κωμων.

Longepierre traduit *ισχεοκωμων*, par abstiens-toi de festins, tandis que le premier hémistiche du vers auroit dû l'avertir que *κωμων*, signifie ici plaintes amoureuses; selon lui, il faut que Vénus ne pleure ni ne rie. Le vers suivant auroit encore dû lui faire entendre le véritable sens de *κωμων*, car le poëte ajoute :

δει σε παλιν κλαυσαι τε και εις ετος αλλο δακρυσαι.

Belle raison, sans doute, de s'abstenir de la joie et des festins; parce qu'il faudra jeûner et pleurer l'année prochaine, c'est faire dire une grande sottise à Bion.

Cher Tityre.

> Tityre dumc redeo brevis est via pasce capellas
> Et potum pastas age Tityre et inter agendum
> Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

N'avance-tu plus la tête? Le mot grec *παρκυπτοισα* a été employé dans le même sens, par Aristophane, dans un passage très-agréable, et qui sert à éclaircir cet endroit; le poëte s'adresse à la paix, et lui dit:

μὴ πάθει γ' ἅπερ αι
μοιχευόμεναι δρωσι γυναῖκες
και γὰρ εκειναι παρακλίνασαι
τῆς ἀυλείας παρακύπτυσι
κ'ἄν τις προσέχῃ τον νῦν ἀυταῖς
αναχωρῦσι
κἄτ ἢν ἀπίῃ, παρακυπτυσι.

C'est-à-dire, « n'imitez pas les femmes galantes qui » avancent la tête à la porte de leur maison, et se pen- » chent pour se faire voir ; si quelqu'un s'arrête à les » regarder, elles se retirent promptement ; et lorsqu'il » s'en va, elles s'avancent de nouveau pour le voir passer. »

Te suis-je donc odieux ?

Dum que tibi est odio mea fistula dum que capellæ
Hirsutum que supercilium prolixa que barba.

VIRG. *ég. 8.*

Tes mépris.

Mori me denique coges. *Eg. 2.*

Voilà dix pommes.

Aurea mala decem misi eras altera mittam. *Eg. 3.*

Je connois maintenant.

Nunc scio quid sit amor duris in cotibus illum, etc.

O belle! On peut remarquer que cette idylle est pleine de hachures et de transitions brusques ; c'est le langage de la passion, c'est l'*Incondita* de Virgile ; l'art ne peut pas pousser plus loin l'imitation : ici le poëte disparoît absolument. Le décousu de cette pièce a fait croire à Heinsius que c'étoit une scène faite pour être représentée sur un théâtre ; une espèce de pantomime pastorale, qu'Hesichius appelle *ορχησις ;* en effet, mille choses dans cette pièce, comme dans un monologue théâtral, semblent désigner et annoncer une action et des gestes conformes au sujet. Les premiers vers sont une espèce d'exposition. En général, un des talens particuliers de Theocrite, est de faire des scènes de ses idylles,

et

et d'y mettre de l'action, ce qu'on peut attribuer peut-être au goût qu'il avoit pour les pièces de Sophron, dont on prétend qu'il a imité beaucoup de choses.

Froissant entre mes doigts des feuilles de pavot. Je traduis ici τηλεφιλον, d'après l'interprétation d'un Scholiaste. τηλεφιλον est mis pour δηλεφιλον de δηλος clair et φιλος ami. Les amans, pour connoître s'ils étoient aimés, mettoient dans leur main une feuille de pavot, et la frappoient de l'autre main; si elle rendoit un son éclatant, c'étoit un augure favorable pour leurs amours.

La brune Eritachis. εριθαχις signifie une femme de journée, ainsi l'explique Eustathe qui cite ce vers dans ses commentaires; le Scholiaste dit qu'on peut le prendre ici pour un nom propre, et cela m'a paru plus commode pour la traduction.

Jam pridem a me illos abducere Thestilis orat,
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.

Egl. 2.

Hippomènes. Atalante, fille de Schenée, roi de l'isle de Scyros, étoit très-légère à la course; pour se défaire de ses amans, elle déclara qu'elle ne se donneroit qu'à celui qui la vaincroit à la course, mais que la mort seroit la peine du vaincu. Hippomènes, peu effrayé du malheureux succès de ses rivaux, osa entrer en lice, muni de trois pommes d'or cueillies au jardin des Hesperides, dont Vénus lui avoit fait présent. Il les jettai l'une après l'autre, et le plus loin qu'il put. Atalante s'étant détournée pour aller les ramasser, fut vaincue.

Le devin Melampus. Nélée, roi de Pylos, avoit une fille nommée *Pero* qu'il ne vouloit marier qu'à celu

qui lui ameneroit les bœufs d'Iphiclus, roi de Phylace, en Thessalie. Melampus se chargea de cette entreprise pour servir les amours de son frère Bias, et fut assez heureux pour réussir. Au reste, le chevrier ne rappelle ici les aventures des amans heureux, que pour exciter Amaryllis à faire aussi son bonheur.

Tout mort qu'il est. Ceci fait allusion aux fêtes d'Adonis. Voyez les *Syracusaines*, et sur-tout l'élégie de Bion sur la mort d'Adonis.

Le bonheur d'Endymion, berger de la Carie, et petit-fils de Jupiter. Ayant été surpris avec Junon, il fut condamné à dormir pendant trente ans. Il fut ensuite aimé de Diane qui, toutes les nuits, quittoit le ciel pour l'aller voir.

O trop heureux Jasion, Jasion, fils de Minos, roi de Crête, fut aimé de Cérès.

Je vais rester ici étendu! κεισευμαι δε πεσων; ces mots étoient devenus une façon de parler proverbiale pour exprimer le désespoir, parce que les amans désespérés avoient coutume de se coucher à la porte de leur maîtresse, après l'avoir importunée en vain de leurs plaintes. Dans la comédie des Nuées, Strepsiade, après avoir inutilement exhorté son fils à prendre des leçons de Socrate, dit : Je ne perdrai pas courage pour cela. Αλλ'οὐδ' ἐγὼ μέντοι πεσών γε κείσομαι.

BATTUS ET CORYDON,

IDYLLE IV.

BATTUS.

DIS-MOI, Corydon, à qui sont ces genisses? à Philondas?

CORYDON.

Non, tu vois le troupeau d'Ægon; c'est Ægon lui-même qui, pendant son absence, m'a confié le soin de ses genisses chéries.

BATTUS.

Et le soir, sans témoin, tu n'oublies pas sans doute de les traire furtivement?

CORYDON.

Cela me seroit impossible; le vieux père d'Ægon approche lui-même les veaux des mamelles pendantes de leurs mères, et son œil vigilant ne me perd jamais de vue.

BATTUS.

Mais dans quel pays Ægon est-il donc allé? il a disparu subitement.

CORYDON.

Peux-tu l'ignorer; Milon l'a emmené sur les bords de l'Alphée.

BATTUS.

Ægon athlète! a-t-il seulement jamais vu l'arêne?

CORYDON.

N'importe; à les entendre, c'est aujourd'hui un Hercule pour la force et pour le courage.

BATTUS.

Bon, si j'en crois ma mère, je suis aussi plus vigoureux que Pollux.

CORYDON.

Enfin, il est parti, sans autre équipage qu'un hoyau et vingt brebis.

BATTUS.

Il faut que Milon soit sorcier pour avoir ainsi tourné la tête à ce pauvre Ægon.

CORYDON.

Ses genisses abandonnées expriment ici leurs regrets par de tristes mugissemens.

BATTUS.

Troupeaux infortunés ! vous méritiez un autre pasteur.

CORYDON.

Oui, sans doute, infortunés; dans leur douleur ils refusent de paître.

BATTUS.

Cette genisse n'a plus que les os; elle vit sans doute de rosée comme la cigale.

CORYDON.

Non, certes; car tantôt je la mène sur les rives de l'Œsarus, tantôt elle bondit sur les côteaux ombragés de Latymne : j'ai soin de lui fournir toujours de l'herbe fraîche et tendre.

BATTUS.

Vois ce taureau fauve, comme il est maigre et abattu. Puissent les misérables citoyens de

Lamprias en tirer au sort un pareil, lorsqu'ils sacrifient à Junon !

CORYDON.

Il paît cependant le long de nos marais, sur le mont Physcus et dans les prairies arrosées par le Nœthe ; là croissent en abondance le trefle, le serpolet et la melisse odoriférante.

BATTUS.

Hélas ! malheureux Ægon, pendant que tu disputes une vaine couronne, tes troupeaux languissent et vont bientôt périr ; la flûte dont tu avois toi-même uni les tuyaux, reste oubliée dans la poussière.

CORYDON.

Non, par les nymphes, non : Ægon m'en a fait présent, en partant pour l'Elide, et je me flatte de savoir en faire usage. Je joue les airs de Glaucé et de Pyrrhus ; je célèbre Crotone et la belle ville de Zacinthe ; je chante le promontoire de Lacinium, éclairé des premiers rayons du soleil, ce théâtre fameux des exploits de l'athlète Ægon ; c'est là qu'il dévora seul quatre-vingt gâteaux ; c'est là que d'un bras vigou-

reux, saisissant un taureau par la corne du pied, il descendit rapidement la montagne, et vint en faire hommage à la charmante Amaryllis. Les femmes l'applaudirent avec de grands cris, et la joie éclata sur le visage riant du pasteur.

BATTUS.

Trop aimable Amaryllis, la seule que la mort même ne puisse faire oublier; jamais bergère ne fut plus tendrement chérie; mais tu n'es plus! Cruel destin! quel est dònc ta rigueur?

CORYDON.

Console-toi, mon cher Battus, peut-être un sort plus heureux t'attend; l'espérance est pour les vivans, les morts seuls n'espèrent plus rien; aujourd'hui le ciel s'obscurcit, demain il sera pur et sans nuages.

BATTUS.

Tes conseils adoucissent mon chagrin; mais fais donc descendre tes genisses dans la plaine; vois comme elles broutent les tendres rameaux de l'olivier.

CORYDON.

Cimœthe, éloigne-toi de cette colline;

m'entends-tu; si tu n'obéis, par le dieu Pan...!
Elle revient encore; que n'ai-je ma houlette!

BATTUS.

A moi, cher Corydon, je t'en conjure par Jupiter; une de ces longues épines qui hérissent ce côteau, vient de m'entrer dans le pied. Maudite soit la genisse! c'est en courant après elle que je me suis blessé; vois-tu?

CORYDON.

Oui, je tiens l'épine; la voilà.

BATTUS.

Faut-il qu'une si légère blessure abatte l'homme le plus fort!

CORYDON.

Battus, si tu m'en crois, tu n'iras jamais pieds nuds sur ces montagnes qui sont toujours couvertes de ronces et de chardons.

BATTUS.

Dis-moi un peu, Corydon, comment vont les amours de notre vieillard avec cette belle aux yeux bleus, dont il étoit fou?

CORYDON.

Mieux que jamais; dernièrement encore, je les surpris tous deux au fond de la bergerie, et dans une situation non équivoque.

BATTUS.

Courage, vieux satyre; tu ne le cèdes point aux faunes les plus lascifs.

Remarques sur la quatrième idylle.

La simplicité rustique se montre toute entière dans cette idylle. Le dialogue en est extrêmement naturel, facile, varié, semé de quelques traits de sentiment d'une douceur touchante; mais on ne peut se dissimuler qu'une pareille naïveté est bien étrangère à nos mœurs. Deux pâtres mercenaires qui s'entretiennent d'objets conformes à leur état et à leur caractère, n'ont rien qui puisse nous intéresser. Fontenelle n'a pas manqué une si belle occasion de s'égayer aux dépens des anciens. « Il » ne s'agit, dit-il, dans cette idylle, que d'un Ægon » qui étant allé aux jeux olympiques, a laissé son trou- » peau entre les mains de Corydon. Battus reproche à » Corydon que le troupeau est bien maigre. Corydon » répond qu'il y fait de son mieux, qu'il le mène dans » les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que » la flûte d'Ægon se gâtera en son absence. Corydon » répond que non, qu'elle lui a été laissée, et qu'il » saura bien en faire usage; ensuite Battus se fait » tirer une épine du pied par Corydon, qui lui conseille » de ne point aller à la montagne qu'il ne soit chaussé; » ensuite Corydon apprend à Battus qu'il a surpris, » dans une étable, un vieillard avec sa maîtresse aux » sourcils noirs, et ce que ne croiront peut-être pas » ceux qui n'ont point d'habitude avec les anciens; » voilà toute l'idylle. » L'infidélité et la malignité d'un pareil extrait sont assez sensibles: on pourroit, de cette

manière, défigurer et mutiler les plus beaux morceaux des poëtes.

La scène de cette idylle n'est point en Sicile, mais dans cette partie de l'Italie, connue autrefois sous le nom de *la grande Grèce*, aux environs de Crotone, ville célèbre, patrie du fameux athlète Milon.

A qui sont ces genisses ? Quelle que soit la simplicité de ce début, Virgile, moins difficile que Fontenelle, n'a pas dédaigné de l'imiter.

> Dic mihi damœta, cujum pecus? an meliboei?
> Non, verum ægonis, nuper mihi tradidit Ægon
> Infelix ô semper oves pecus ipse neæram
> Dum fovet .
> Hic alienus oves custos bis mulget in horâ.

Un hoyau et vingt brebis. On demande à quoi cela pouvoit servir à Ægon allant combattre aux jeux olympiques ; les brebis devoient lui servir à se nourrir pendant les trente jours que les combattans employoient à se prépârer avant l'ouverture des jeux. Les athlètes avoient aussi coutume de disputer entr'eux à qui enleveroit et jetteroit avec plus de force, le sable de l'arêne; c'est à quoi devoit lui servir le hoyau.

Des exploits de l'athlète Ægon. Si cet athlète est le même pasteur Ægon dont on a parlé avec tant de mépris, il est singulier qu'on lui attribue un pareil trait de vigueur.

LACON, COMATAS;

IDYLLE V.

COMATAS.

Fuyez, mes chèvres, le berger d'Eumaras le sybarite, fuyez Lacon qui me déroba hier la toison dont je me couvrois.

LACON.

Brebis, éloignez-vous de cette fontaine; ne voyez-vous pas Comatas qui dernièrement me vola ma flûte?

COMATAS.

Eh! quelle flûte? vil esclave, en as-tu jamais eue? n'es-tu pas trop heureux d'écorcher, avec Corydon, de misérables airs sur un méchant chalumeau?

LACON.

C'est la flûte que Licon m'avoit donnée;

souvenez-vous-en, illustre Comatas; mais je voudrois savoir quelle peau Lacon peut vous avoir dérobée? Votre maître Eumoras n'en eut jamais, même pour se coucher.

COMATAS.

Une peau bigarrée dont Crocyle me fit présent lorsqu'il immola aux muses une chèvre; ton esprit envieux et méchant en fut dès-lors jaloux, et tu as fini par m'en dépouiller.

LACON.

Non, j'en jure par le dieu Pan, protecteur de ces rivages; non, le fils de Calathis Lacon, n'est point coupable de ce vol. Si je mens, puissai-je, dans un transport de fureur, me précipiter du haut de ce rocher, dans le fleuve Cratis!

COMATAS.

Et moi, j'en atteste les nymphes de ces fontaines; ainsi puissent-elles m'être propices, comme il est faux que Comatas ait dérobé ta flûte!

LACON.

Si je te crois, que j'éprouve les malheurs de

Daphnis ; mais finissons ce débat inutile ; je te défie au combat du chant ; veux-tu risquer un chevreau ? c'est peu de chose : nous chanterons tour-à-tour, jusqu'à ce que tu avoues ta défaite.

COMATAS.

Le sanglier, dit-on, voulut un jour disputer avec Minerve. Allons, voilà le chevreau ; dépose à ton tour un agneau.

LACON.

Qu'oses-tu proposer, impudent ? y a-t-il la moindre égalité entre ces deux gages ? Quel est l'insensé qui n'en voit pas la différence ?

COMATAS.

Celui qui, comme toi, se flatte de vaincre ses rivaux, qui, semblable à l'orgueilleux frelon, croit, par son bourdonnement, surpasser le chant de la cigale ; mais si un chevreau n'est pas suffisant, je gage un bouc ; commençons.

LACON.

Modère ton empressement ; viens t'asseoir à l'entrée de ce bois, à l'ombre de cet olivier ;

tu chanteras plus à ton aise; une onde fraîche y serpente; le gazon nous offre un lit de verdure, et le chant des cigales nous excite au combat.

COMATAS.

Je ne suis point pressé, mais plutôt indigné que tu oses me regarder en face, toi qui fus mon disciple; voilà donc la reconnoissance que j'avois lieu d'attendre; réchauffez des serpens, pour qu'ils vous piquent le sein.

LACON.

Toi mon maître! moi ton élève! et dans quel tems, je te prie, fourbe aussi envieux que lâche?........ mais laissons ces vains discours; viens près de moi, et commençons à chanter.

COMATAS.

Je ne quitterai point ces lieux; ici les chênes me défendent du soleil, ici fleurit le cypère; les abeilles bourdonnent autour des ruches; les arbres retentissent du gazouillement des oiseaux; deux fontaines argentines entretiennent ici la fraîcheur: je ne trouverois point auprès de toi des ombrages si agréables.

LACON.

Mais tu y trouveras de douces toisons qui invitent au sommeil, bien préférables à tes peaux de bouc : je remplirai deux coupes en l'honneur des muses; l'une de lait, l'autre de la douce liqueur de l'olive.

COMATAS.

Viens plutôt ici, la tendre fougère t'offre un siège commode; je la couvrirai pour toi de peaux de chèvre, plus douces mille fois que celles de tes agneaux; j'offrirai au dieu Pan huit coupes remplies de lait, et autant de vases pleins de rayons de miel.

LACON.

Restons donc chacun dans le lieu que nous avons choisi; garde tes chênes et tes ombrages; mais qui sera le juge de notre combat ? que n'avons-nous ici le pasteur Lycopas ?

COMATAS.

Il n'en est pas besoin; appellons, si tu veux, ce bûcheron que j'apperçois là-bas, occupé à émonder des arbres; ah ! c'est Morson.

LACON.

LACON.

Soit.

COMATAS.

Appelles-le donc toi-même.

LACON.

Approche, bûcheron, quitte un moment ton ouvrage : Nous nous disputons le prix du chant ; Morson sois notre juge ; mais point de faveur, que la seule équité décide.

COMATAS.

Oui, sans doute, Morson ; tu ne dois pas avoir plus d'égard pour Comatas que pour Lacon ; ces brebis que tu vois, appartiennent à Thurius le sybarite ; et ces chèvres, que conduit Lacon, sont à Eumaras.

LACON.

Maudit babillard ! qui te demande si ces chèvres sont à Eumaras ou à moi ?

COMATAS.

Je suis sincère et vrai ; je hais un sot orgueil ;

mais de toi, que puis-je attendre, que des querelles et des injures ?

LACON.

Allons, commence donc enfin à chanter, si tu veux renvoyer vivant notre juge ; quel parleur impitoyable que ce Comatas !

COMATAS.

Je suis plus cher aux muses, que le chanteur Daphnis ; le sang de deux jeunes chèvres a rougi leurs autels.

LACON.

Apollon me chérit ; pour lui j'élève un beau bélier : le jour de sa fête arrive bientôt.

COMATAS.

Toutes mes chèvres sont mères, à l'exception de deux ; seul, je prends soin de les traire moi-même : ma bergère me vit un jour, et s'écria : Malheureux chevrier ! que je te plains !

LACON.

Lacon, l'heureux Lacon remplit vingt éclisses de ses fromages ; et sur un lit de fleurs, reçoit les caresses d'un jeune et beau berger.

COMATAS.

Cleariste me jette des pommes, quand je passe avec mon troupeau devant sa grotte, et le doux murmure de ses lèvres m'invite à punir sa malice.

LACON.

Quand l'aimable Cratidas s'offre à mes yeux avec ses beaux cheveux flottans sur son col, mon cœur se livre aux plus doux transports.

COMATAS.

Qui peut comparer à la rose l'églantier et l'anémone, dont les fleurs parent les buissons épineux ?

LACON.

Le gland égala-t-il jamais les pommes des montagnes ? Une écorce triste et verdâtre couvre les glands : les pommes sont jaunes et douces comme le miel.

COMATAS.

Je dois offrir à ma bergère une colombe; je

la trouverai sur un genevrier, où je sais qu'elle fait son nid.

LACON.

Quand je tondrai mes brebis, je ferai présent à mon berger, d'une belle toison qui sera sa parure.

COMATAS.

Ecartez-vous, mes chèvres, loin de ces oliviers; paissez sur le penchant de cette colline ombragée de bruyères.

LACON.

Brebis, éloignez-vous de ces chênes; allez paître vers l'orient; suivez le bélier qui vous guide.

COMATAS.

J'ai une coupe de cyprès et un vase, ouvrage de Praxitèle : je les garde pour ma bergère.

LACON.

J'ai un chien fidèle et vigoureux, qui étrangle les loups; je le donnerai à mon berger, pour l'accompagner à la chasse.

COMATAS.

Sauterelles qui franchissez la haie de mon humble enclos, épargnez ma vigne; elle est encore jeune et tendre.

LACON.

Cigales, voyez comme j'irrite le chevrier, mon rival; ainsi votre chant irrite les moissonneurs.

COMATAS.

Périssent les renards qui ravagent vers le soir, les vignes de Mycon!

LACON.

Périssent les escarbots qui rongent les figues de Philondas, et s'élèvent ensuite dans les airs!

COMATAS.

Te souviens-tu du jour où tu fuyois honteusement devant moi, ou tu vins tout tremblant chercher un asyle derrière ce chêne que tu tenois embrassé ?

LACON.

Je ne m'en souviens pas; mais je me rap-

pelle parfaitement le jour où ton maître Eumaras, après t'avoir dépouillé, te fustigea cruellement.

COMATAS.

Vois, Morson, jusqu'où mon rival s'emporte. Pauvre Lacon! le dépit égare ta raison; vas, si tu m'en crois, cueillir dans les tombeaux, la squille pour guérir ta folie.

LACON.

Morson, tu n'en peux plus douter; Comatas perd l'esprit; je lui conseille d'aller sur les bords de l'Alente où croît la cyclamine.

COMATAS.

Que les eaux d'Himera se changent en lait! et toi, Cratis, roule des flots de vin; que tes joncs et tes roseaux se couvrent de fruits!

LACON.

Que la fontaine de Sibaris fasse couler pour moi le miel! que ma bergère en remplisse son urne, quand elle vient le matin puiser de l'eau!

COMATAS.

Mes chèvres broutent le citise fleuri ; elles bondissent sur le gazon, et se couchent sur le tendre feuillage de l'arboisier.

LACON.

Mes brebis paissent la melisse ; et le lierre, pour elles, croît abondamment dans ces lieux.

COMATAS.

Je n'aime plus Alcippe ; l'autre jour, elle m'embrassa froidement, quand je lui présentai une colombe.

LACON.

Pour moi, j'aime éperduement le charmant Eumède ; l'autre jour, quand je lui offris une flûte, il me donna le plus tendre baiser.

COMATAS.

Lacon, jamais la pie osa-t-elle entrer en lice avec le rossignol ? le hibou voulut-il jamais s'égaler au cigne ? mais ton orgueil jaloux ne sait point céder.

MORSON.

Que le berger Lacon se taise; et toi, Comatas, reçois l'agneau gage de ta victoire; quand tu l'immoleras aux nymphes, songe à m'envoyer ma part de la victime.

COMATAS.

Tu peux y compter, j'en jure par le dieu Pan; et vous, troupeaux chéris, célébrez mon triomphe; soyez témoins de ma gloire et de la hontede mon rival. Je suis vainqueur du berger Lacon; dans mes transports, je m'élancerois jusqu'au ciel; bondissez, mes chèvres, livrez-vous à la joie; demain, je vous baignerai toutes dans la fontaine de Sibaris.

Remarques sur la cinquième idylle.

Voici une des idylles qui a le plus révolté contre Theocrite, les ennemis des anciens; c'est le triomphe de Fontenelle; et moi-même, quoiqu'en ma qualité de traducteur, je sois obligé d'admirer le poëte grec, j'avoue que certains endroits de cette pièce ne me paroissent faits pour plaire à aucun siècle. Ils sont d'une telle nature que la traduction n'a pu même en donner l'équivalent. Il a fallu les sacrifier entièrement aux mœurs et à la décence. On a vivement blâmé dans Homère, les injures grossières que se disent Agamemnon et Achille, quoique la fureur qui les anime puisse, en quelque sorte, les excuser. Ici, deux bergers de sang-froid se font les reproches les plus atroces; ce langage, il est vrai, paroît plus convenable à leur condition; mais il n'en est pas moins contraire à la nature du poëme pastoral, qui ne doit offrir que des images riantes, et ne respirer que la paix. En vain les scholiastes et les commentateurs nous disent que les anciens distinguoient dans la poésie bucolique, trois sortes d'acteurs; les pasteurs Βȣκολοι, qui gardoient les bœufs, et qui, dans un état plus noble, avoient aussi plus de politesse; les bergers ποιμενες qui faisoient paître les brebis, et qui étoient d'un rang inférieur aux pasteurs; enfin, les chevriers αιπολοι qui étoient les derniers dans l'ordre bucolique, et dont les mœurs et le langage avoient plus de grossièreté; en vain prétendent-ils excuser Theocrite, en disant qu'il n'a

mis les discours qui nous choquent, que dans la bouche des bergers et des chevriers, et qu'il s'est conformé en cela à leurs mœurs connues. L'homme de goût répondra que l'art de la poésie ne consiste pas à imiter la nature, mais la belle nature; qu'il est un milieu entre le simple et le bas, le naïf et le grossier, et que l'idylle doit nous présenter l'image touchante du bonheur et des plaisirs des bergers, et non le tableau dégoûtant de leurs vices, de leurs querelles et de leur grossièreté; aussi n'aurois-je point entrepris la traduction de Theocrite, si ses ouvrages ne m'avoient offert que des traits pareils à ceux qui déparent cette idylle; j'ai même hésité quelque tems si je la traduirois; mais après un mûr examen, j'ai pensé que le ton même de cette pièce, si étranger à nos mœurs, offroit une singularité piquante, et pouvoit être, pour les littérateurs, un objet de curiosité. Les grands écrivains ont ordinairement les défauts les plus voisins de leur génie. Le sublime Corneille est souvent ampoulé et déclamateur; le sage et correct Boileau est quelquefois dur et sans grâce; l'élégant, le tendre Racine est foible et languissant dans quelques scènes; l'enjoué, l'aimable Lafontaine est diffus et négligé en certains endroits; ainsi, le simple, le naïf Theocrite est quelquefois trop près de la nature; il doit alors paroître bas et trivial, sur-tout à des lecteurs depuis long-tems gâtés par tous les excès du luxe littéraire; mais ces taches légères et rares ne peuvent éclipser les beautés touchantes répandues en foule dans des écrits que les grâces semblent avoir dictés.

Le plus respectable suffrage qu'on puisse opposer à la sévérité dédaigneuse des critiques modernes, c'est celui

de Virgile. Il faut sans doute qu'il ait trouvé un grand mérite dans cette pièce, puisqu'il l'a choisie pour modèle. Je regarde même comme un problême, en matière de goût, que Virgile ait imité les endroits qui sont les plus choquans, et qu'il se soit contenté de les adoucir, tandis qu'il lui étoit si aisé de les supprimer tout-à-fait. Peut-être a-t-il pensé que des reproches et des querelles convenoient aux mœurs des bergers, peut-être a-t-il regardé comme essentiellement contraire à la nature du poëme bucolique, de donner à ses acteurs une perfection romanesque. On a condamné, dans Virgile lui-même, l'insipidité du caractère d'Enée qui, dans toutes ses actions, se montre constamment un modèle accompli de raison et de vertu.

Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt.

Si les héros de l'épopée et de la tragédie peuvent étaler leurs passions et leurs vices sur un si noble théâtre, pourquoi voudroit-on nous peindre comme autant d'êtres parfaits, des pâtres et des chevriers? L'imitation poétique ne rejette ce qui est bas et dégoûtant; mais ce qui est bas pour nous, qui sommes parvenus au dernier rafinement du luxe, n'étoit que simple pour les Grecs et pour les Romains. Il s'agiroit donc de savoir, en dernière analyse, si nos mœurs valent mieux que celles des Grecs et des Romains; nous voilà jettés dans la grande question du rapport des mœurs avec les lettres, question qu'aucun littérateur n'a encore osé traiter, et que je n'ai garde d'entamer ici. Je me borne à observer que les Grecs qui dans leurs ouvrages de sculpture, nous ont donné des modèles du beau idéal, ne se sont point

élevés au dessus de la nature ordinaire dans leurs poésies dramatiques. Les personnages de leurs tragédies n'ont ni la pompe, ni la dignité, ni cette noblesse de sentimens romanesques dont nous aimons à couvrir les vices et les passions de nos héros de théâtre. L'humanité se montre à nud avec toutes ses misères et ses foiblesses, dans Sophocle et dans Euripide. Hercule même qui, dans ses statues, offre au spectateur des proportions et des formes gigantesques, n'est sur la scène qu'un homme fort commun; sans doute les artistes dont le ciseau devoit créer des dieux, ont cru devoir chercher dans leur imagination des beautés surnaturelles, tandis que les poëtes dramatiques, chargés de nous présenter le tableau de la vie humaine, ont pensé qu'ils devoient peindre les hommes tels qu'ils sont, et non tels qu'ils devroient, ou tels qu'ils pourroient être.

Il nous paroîtra sans doute assez étrange que le goût exquis de Virgile n'ait pas même voulu perdre la plus grossière des injures que s'adressent les deux rivaux dans cette idylle, et qu'il l'ait embellie d'un trait charmant, qui répand de la grâce sur le plus cynique tableau.

Novimus et qui te.... transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles nymphæ risere, sacello.

C'est ce qui auroit dû en imposer à certains critiques, tels que Fontenelle, qui dictoient dans les ruelles, les arrêts du goût, et ne regardoient, comme digne de la pastorale, que ce qui pouvoit plaire aux précieuses de leur coterie. Remarquons en même tems que le même Virgile a supprimé entièrement la longue et fastidieuse dispute des

deux rivaux, sur le lieu où ils doivent chanter, et en général tout ce qu'il y a d'ennuyeux et d'assommant dans les préparatifs d'un combat.

N'es-tu pas trop heureux, etc.

Unquam tibi fistula cera
Juncta fuit? non tu in triviis indocte solebas,
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen.

Ton esprit envieux, etc.

Quæ tu perverse menalca
Et, cum vidisti puero donata, dolebas,
Et si non aliquà nocuisses, mortuus esses.

Dans quel tems, je te prie, etc.

La réponse à cette question, telle qu'elle est dans le texte, ne peut pas se confier à notre langue, parce que

Le lecteur français veut être respecté.

Mais, puisque le latin a moins de pudeur, et

Dans ses mots brave l'honnêteté,

C'est l'interprète dont je me servirai.

Cum te pæd'cabam, tuque dolebas, hæ' autem capellæ balabant, et hircus eas perforabat.

A quoi Lacon répond avec la même énergie :

Ne profundius ista pædicatione, o gibbose, sepeliaris.

Je ne trouverois point auprès de toi, etc. Le texte ajoute : *D'ailleurs, les fruits du pin qui est de ton côté me tomberoient sur la tête.*

Y a-t-il quelque égalité entre ces deux gages? On lit ensuite dans le texte : *Qui tondroit du crin pour de la laine? qui voudra traire une misérable lice, quand il a sous la main une chèvre mère pour la première fois?*

Bien préférables à tes peaux de bouc, etc. Le texte ajoute : *Qui sentent encore plus mauvais que ta personne.*

Apollon me chérit.

> Et me phœbus amat, phœbo sua semper apud me
> Munera, etc.

Clearíste me jette des pommes.

> Malo me galatea petit lasciva puella.

Virgile doit donc à Theocrite l'idée du plus joli trait peut-être dont il ait orné ses églogues ; mais Virgile imitoit Theocrite, comme depuis Racine imita Euripide, en l'embellissant ; c'est dans de pareilles imitations qu'on peut observer le progrès naturel de l'esprit et du goût. Theocrite nous présente une bergère coquette qui jette des pommes à un berger qui passe ; mais il affoiblit et gâte ce trait, en ajoutant que la bergère, par un bruit des lèvres, qui n'a point de nom dans notre langue, appelle le berger. Le mot ποππυλιασδει, dont se sert Theocrite, répond à ce petit sifflement que nos phrynés de la dernière classe font entendre quelquefois de leurs fenêtres, pour inviter les passans. Virgile, infiniment plus délicat, plus ingénieux et plus fin, suppose que sa bergère se cache, après avoir jetté la pomme, et se cache mal-adroitement ; voilà la perfection de l'art.

Avec ses beaux cheveux flottans sur son col.

Heinsius prétend que ces mots λιπαρα δε κατ αυχενα σειετ' εθειρα doivent s'appliquer à Lacon, qui vante ici sa chevelure, comme une marque qu'il est de condition libre, et par conséquent d'un rang bien supérieur à Comatas ; ce savant homme fait une longue note chargée de citations, pour prouver son sentiment ; mais il ne prouve que son érudition ; car, supposé que Lacon eût été libre par sa naissance, il étoit alors esclave par état, et par conséquent ne devoit point porter de longue chevelure. Il est dit positivement que Lacon étoit berger d'Eumaras, et par conséquent son esclave. Lorsque Comatas l'appelle esclave, il ne s'en défend que par une ironie, en l'appellant *homme libre*, pour lui faire entendre qu'ils n'avoient rien à se reprocher sur cet article. Heinsius, dans la même note, tombe aussi dans une autre erreur, en ce qu'il confond les pasteurs βουκολοι avec les bergers ποιμενες. Lacon étoit berger ; et quand même les pasteurs eussent été libres par état, ce qu'il avance sans autorité, il ne s'en suivroit pas que les bergers le fussent.

Je vais offrir.

Parta meæ veneri sunt munera nam que notavi
Ipse locum, aeriæ quò congessere palumbes.

Périssent les renards!

M. de Fontenelle condamne ce couplet et le suivant, comme étant d'une simplicité trop rustique. Je crois qu'il n'en a point assez pénétré le sens ; il me semble qu'ils renferment des sentimens d'humanité qu'on aime à

trouver dans les bergers comme dans les autres hommes; il leur sied bien de s'attendrir sur les malheurs réels du laboureur, eux qui s'attendrissent si souvent sur les disgraces frivoles des amans. On sait que les ravages des animaux et des insectes sont pour l'agriculteur des calamités bien sensibles.

J'ai singulierement adouci le couplet suivant, où Comatas dit à Lacon: *Meministi ne cum te subagit abam tu que crebris motibus succutiebaris, et huic quercui affixus hæ:ebas.*

La fontaine de Sibaris.

Cette idylle finit ainsi dans le texte : *Ah! méchant petit bouc, si tu ne laisses en repos cette chèvre, je te ferai sentir ma houlette avant que je fasse mon sacrifice. Encore! oh! si je ne t'assomme, je veux être traité comme Mélanthius.* Ce Mélanthius étoit un chevrier d'Ulysse, qui favorisoit les profusions des amans de Pénélope, et déshonoroit, par ses débauches, la maison de son maître. Homère décrit sa punition et son supplice, au 23e. livre de l'Odyssée, vers 474.

DAMŒTAS.

DAMŒTAS ET DAPHNIS,

IDYLLE VI.

DAMŒTAS et DAPNIS avoient un jour réuni leurs troupeaux dans les mêmes pâturages. Un poil blond couvroit déja les joues de Damète; mais le plus léger duvet ombrageoit à peine le visage de Daphnis.

Assis tous les deux au bord d'une fontaine, un jour d'été, lorsque le soleil étoit au milieu de sa course, ils répétèrent ces chansons. Daphnis qui avoit proposé le défi, chanta le premier.

DAPHNIS.

Polyphême, ne vois-tu pas Galatée jetter des pommes au milieu de ton troupeau, n'entends-tu pas les reproches piquans qu'elle t'adresse? Insensé! uniquement occupé de la douce harmonie de ta flûte, tu parois insensible à ses aga-

ceries; regarde, voilà encore une nouvelle attaque; un de ses coups vient d'atteindre le gardien fidèle de tes brebis; ton chien frappé court en aboyant sur le rivage, les yeux tournés vers la mer, et les flots qui s'y brisent réfléchissent son image. Prends garde qu'il ne s'élance sur la nymphe, lorsqu'elle sort du sein des eaux, et qu'il ne déchire son corps tendre et délicat. Hélas! l'aimable Galatée se consume et languit ici pour toi, comme les feuilles de l'Acanthe exposées à l'ardeur d'un soleil brûlant. Elle te fuyoit lorsque tu l'aimois; aujourd'hui que tu la dédaignes, elle te poursuit avec ardeur, elle met tout en usage pour t'attirer; et l'amour, cet habile enchanteur, te prête à ses yeux une beauté que t'a refusé la nature.

Damète chanta ensuite la réponse de Polyphême.

Je l'ai vue, par le dieu Pan, je l'ai vue jetter des pommes sur mon troupeau. Ses démarches ne m'ont point échappé, j'en jure par l'œil unique qui m'éclaire; ainsi puisse-t-il m'éclairer toujours, et que les prédictions funestes du devin Télémus retombent sur sa tête et sur celle de ses enfans! Mais, pour irriter son dépit, j'affecte de ne la point regarder, je dis tout haut qu'une autre a mon cœur. Dieux! à

quel point ce mot enflamme sa colère et sa jalousie! Furieuse, elle s'élance sur le rivage, promenant ses yeux égarés sur ma grotte et sur mon troupeau. J'ai ordonné à mon chien d'aboyer à sa présence; je l'irritois moi-même. Hélas! autrefois quand je cherchois à lui plaire, il venoit flatter la cruelle, et lui témoigner sa joie par les plus vives caresses: peut-être voyant mon obstination m'enverra-t-elle un message; mais je fermerai ma porte. Je ne veux rien entendre, jusqu'à ce qu'elle se soit engagée, par serment, à préparer pour moi, de ses propres mains, la couche nuptiale dans cette île: et pourquoi non? ma figure, quoiqu'on en dise, n'a rien qui puisse déplaire. L'autre jour, lorsque la mer étoit calme, je me considérai dans le miroir des eaux: ma barbe me parut noble et majestueuse; cet œil unique produisoit à mon avis un effet admirable; mes dents égaloient la blancheur du marbre de Paros; et de peur qu'un charme trompeur ne fascinât mes yeux, je mis en usage le secret que je tiens d'une vieille magicienne qui jouoit dernièrement de la flûte chez Hippocoon, pour réjouir les moissonneurs.

Damète, en finissant sa chanson, embrassa Daphnis, et lui fit présent d'une musette; il en

reçut à son tour une flûte : Damète essaya, sur-le-champ la flûte, et Daphnis la musette; les génisses charmées bondissoient sur l'herbe tendre; ainsi la victoire demeura indécise entre ces deux bergers qui jamais ne connurent la honte d'être vaincus.

Remarques sur la sixième idylle.

Cette idylle est adressée au poëte Aratus, auteur des *Phénomènes*, contemporain et ami de Theocrite, qui en fait mention dans les Thalysiennes. Les amours de Polyphême et de Galatée en font le sujet; mais la scène est ici bien différente de celle que nous présentent les autres poëtes qui ont traité ce sujet, et Theocrite lui-même dans la IIe. idylle. Ce n'est plus Polyphême qui soupire en vain pour l'insensible Galatée; on suppose qu'enfin, rebuté des rigueurs de la nymphe, il a pris le parti de la dédaigner, et que, par un caprice qui n'est pas rare, Galatée, piquée de son indifférence, met tout en usage pour lui inspirer de l'amour.

On prétend que telle fut l'origine de la fable des amours de Polyphême : ce cyclope voyant que ses troupeaux lui fournissoient une prodigieuse quantité de lait, éleva, par reconnoissance, un temple avec cette inscription : γαλαθειας du grec γαλα, qui signifie *lait*. Dans la suite, Philoxène de Cythère ayant fait un voyage en Sicile, vit ce temple et son inscription, et n'en comprenant point la cause, il s'imagina que Galatée étoit une nymphe dont Polyphême étoit amoureux, et en l'honneur de laquelle il avoit élevé ce monument. Cette fable devint très-célèbre dans la Sicile, et fit le sujet le plus ordinaire des chansons des bergers. Ce même Philoxène composa un drame allégorique sur les

amours de Galatée et de Polyphême, où il désignoit le tyran Denis et sa maîtresse.

Les reproches piquans. Le texte porte : *T'appellant un chevrier malheureux en amour.* Les chevriers étoient les derniers dans l'ordre des pasteurs; c'est pourquoi Galatée, pour piquer Polyphême, l'appelle chevrier.

Réfléchissent son image. J'ignore quelle raison peut avoir eu le scholiaste pour rapporter ce vers à Galatée, et non pas au chien, contre l'ordre de la construction et le sens naturel de la phrase.

Languit et se consume. L'interprète latin traduit διαθρύπτεται par *deliciatur*, ce qui est absolument contraire au sens de la phrase. Je remarque ces fautes pour faire voir à ceux qui apprennent le grec, qu'il ne faut pas se fier aux traductions latines, ordinairement très-infideles. Les traducteurs français ont aussi défiguré ce passage.

Dans son désespoir, elle met tout en usage; en grec τον απο γραμμης κινει λιθον, sous entendu ιερας; elle remue le pion de la ligne sacrée. Eustache, dans son commentaire sur le premier livre de l'Odyssée, dit que les amans de Pénélope s'amusoient à un jeu dans lequel ils traçoient une ligne au milieu de la table. Cette ligne s'appelloit sacrée, et le joueur qui y étoit arrivé perdoit; de là vint le proverbe : *Remuer le pion de la ligne sacrée*, qui s'appliquoit aux gens désespérés, et réduits aux dernières extrêmités.

Les prédictions du devin Télémus.

Le devin Télémus alla trouver le cyclope Polyphême, alors amoureux de Galatée, et lui annonça qu'Ulysse

lui raviroit l'œil qu'il avoit au milieu du front. Ovide à ce sujet lui prête une réponse ingénieuse et galante :

> Risit et, ovatum Stolidissime falleris inquit
> Altera jam rapuit.

L'autre jour, lorsque la mer.

> Nuper me in littore vidi
> Cum placidum ventis staret mare.

Le secret que je tiens. Le texte porte : *J'ai craché trois fois dans mon sein.* Cette cérémonie étoit très-fréquente chez les anciens, qui la croyoient propre à détourner l'effet des charmes, et sur-tout de celui qui s'opéroit par le regard malin des envieux, et qu'ils appelloient *fascinum.*

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos. *Egl. 3.*

Plutarque prétend qu'on employoit exprès, contre cette espèce de charme, des choses sales et honteuses, afin que le regard de l'envieux fût attiré par cet étrange spectacle, et detourné de dessus l'objet auquel il vouloit nuire. C'est dans cette idée que les artistes grecs plaçoient ordinairement devant leur boutique, quelqu'objet ridicule et bizarre qui attirât d'abord les yeux des passans, et que les romains suspendoient des priapes au col de leurs enfans. (Varron, lib. de ling. lat.)

Une vieille magicienne, en grec *κοτυτταρὶς.* Le scholiaste dit que ce mot peut être pris pour un nom propre ; Heinsius, qu'il signifie une femme initiée aux

mystères de Cotytto, divinité infâme, principalement honorée chez les Corynthiens, et dont le culte consistoit en des enchantemens et des sortilèges.

Inultus ut tu riseris Cotyttia,

dit la *Canidie* d'Horace.

LES FÊTES DE CÉRÈS,

IDYLLE VII.

Je m'éloignois de Syracuse, accompagné d'Eucrite et d'Amintas; et je m'avançois vers le fleuve Halente, avide de voir la fête que célébroient en l'honneur de Cérès, les deux fils de Lycopée, Phrasidame et Antigènes, illustres et vertueux descendans de l'ancienne race de Clitie et du célèbre Chalcon, Chalcon qui par ses heureux travaux, fit jaillir du sein d'un rocher, la fontaine de Buris; qui l'environna de tilleuls et de peupliers, dont l'épais feuillage formoit à l'entour un berceau délicieux. Nous avions à peine franchi la moitié du chemin, le tombeau de Brasile ne s'offroit point encore à nos yeux, lorsque nous rencontrâmes le Crétois Lycidas, berger chéri des muses; une peau de chèvre couvroit ses épaules; son manteau, rattaché devant sa poitrine, par un large baudrier, portoit déja

l'empreinte de l'injure des ans; il avoit en main une massue de bois d'olivier. Dès qu'il nous apperçoit, il s'avance d'un air aimable et doux; la joie brilloit dans ses yeux, et le sourire habitoit sur ses lèvres; Simichide, me dit-il, où portez-vous vos pas, pendant la chaleur du jour? Le lézard, à cette heure, dort à l'ombre des buissons, et l'alouette même, n'ose se confier à l'ardeur du soleil. Des convives impatiens vous attendent peut-être en ce moment; peut-être êtes-vous empressé d'aller partager les plaisirs et les danses des vendangeurs; dans votre course rapide, les cailloux froissés retentissent sous vos pieds. Cher Lycidas, lui répondis-je, heureux l'instant qui vous offre à ma vue! On dit qu'entre les bergers et les moissonneurs, il n'en est point qui vous égale dans l'art de jouer de la flûte; je me flatte cependant de pouvoir vous disputer le prix. Je vais à une fête que mes amis célèbrent en l'honneur de Cérès. Cette déesse bienfaisante a rempli leurs greniers des plus riches moissons; leur reconnoissance lui en offre aujourd'hui les prémices. Notre chemin est le même; le jour luit également pour nous deux; profitons-en pour essayer tour-à-tour des chansons pastorales: ce sera tout-à-la-fois

et un amusement pour la route, et un aiguillon pour notre verve. Je suis aussi l'élève des muses, et l'on estime mes chansons; mais des éloges trop flatteurs ne m'abusent point. Je sens, oui, je sens trop combien je suis loin encore du chantre de Samos et de l'illustre Philétas; auprès de ces grands hommes, je ressemble à la rauque grenouille, qui le dispute à la cigale. A ce discours sincère, le chevrier répondit avec un doux sourire. Je vous destine cette houlette, ô vous dont Jupiter a orné le cœur de la modestie simple et vraie! Je hais l'artiste téméraire qui veut élever le faîte de sa maison jusqu'à la hauteur du mont Oromédon, et ces poëtes orgueilleux, qui par leurs cris jaloux s'efforcent de l'emporter sur le chantre de Chio; mais hâtons-nous de commencer nos chansons pastorales. En voici une que je fis dernièrement sur la montagne. Vous en jugerez.

« Ageanax viendra sans péril aborder au port de Mitilène, dans la saison même où le vent du midi soulève les flots, où l'étoile orageuse d'Orion excite des tempêtes, si, touché des tourmens de Lycidas, il veut enfin soulager l'ardeur qui le consume : l'oiseau chéri des néréïdes, le paisible Alcyon applanira devant lui

les vagues irritées, le calme règnera sur les eaux, et l'Eurus, qui, jusqu'au fond des mers, agite l'algue et les roseaux, respectera le vaisseau d'Ageanax : tout secondera ses désirs, et ses yeux reverront sa chère patrie. Pour moi, dans cet heureux jour, couronné de roses et de violettes, je puiserai dans une urne profonde la liqueur de Ptélea; mollement étendu sur un lit de feuillages, je m'enivrerai de ce jus délicieux, et ma bouche, en prononçant le doux nom d'Ageanax, se plongera dans la coupe écumante. Auprès de moi deux bergers joueront de la flûte, pendant que Tityre nous dira dans ses tendres chansons, comment l'infortuné Daphnis fut épris des charmes de la nymphe Xénée ; comment dans sa douleur, il erra sur les montagnes, et sut attendrir les chênes qui bordent les rives de l'Himère, lorsque son cœur consumé par l'amour, se fondoit comme la neige sur les sommets glacés de l'Hœmus, de l'Athos et du Caucase. Il chantera aussi comment un maître injuste et barbare, fit enfermer vivant, dans un coffre de bois de cèdre, un chevrier favorisé des muses ; comment les abeilles le nourrirent dans sa prison, et vinrent de la prairie, déposer le suc des fleurs, sur cette même bouche, où les muses avoient

répandu leur plus doux nectar. O fortuné Comatas! c'est à toi qu'étoient réservées ces précieuses faveurs; c'est toi qui fus cet heureux captif; c'est toi que les abeilles, pendant tout un printems, nourrirent de leur miel! Ah! pourquoi les destins n'ont-ils pas placé ta naissance dans le siècle où nous vivons? Avide d'entendre ta douce voix, j'aurois pris soin moi-même de faire paître tes chèvres, pendant qu'assis tranquillement à l'ombre, au pied d'un chêne, tu m'aurois charmé par tes accens. »

Ainsi chanta le chevrier. Je lui dis alors: Cher Lycidas, pendant que je gardois les troupeaux sur les montagnes, les muses m'ont aussi appris quelques chansons que la renommée a portées jusqu'au trône de Jupiter. Voici celle qui me plaît davantage; écoutez-la, vous que les muses inspirent et favorisent.

Aratus, mon ami le plus cher, brûle d'un feu secret pour le beau Philinus, et Aristis est le confident de ses amours; l'illustre Aristis dont les accens sont dignes de la lyre d'Apollon. O Pan! toi qui règnes sur les rians côteaux d'Omola, fais que l'objet de sa flamme vienne de lui-même se jetter dans ses bras: si tu exauces mes vœux, puissent les jeunes arcadiens honorer ta divinité par des fêtes tou-

jours nouvelles; mais si j'implore en vain ton secours, que tes adorateurs même, t'insultent par les plus cruels outrages; puisse-tu, pendant la rigueur de l'hiver, voisin de l'ourse glacée, habiter les monts de Thrace, et côtoyer les rivages de l'Hèbre; puisse-tu, dans l'ardente canicule, errer dans les sables de l'Ethiopie et sur les rochers Blemyens, d'où l'œil ne découvre plus le Nil. Et vous, aimables habitans de Cythère, vous dont les joues fleuries conservent le coloris de la rose nouvelle, vous qui abandonnant les rives d'Hyétide et de Biblis, avez fixé votre séjour sur le mont Erix, tendres amours, percez de vos flèches l'aimable Philinus; percez ce cœur insensible, que n'ont pu émouvoir les tourmens de mon ami. Jeune imprudent, ta beauté aura bientôt le sort des fruits parvenus à leur maturité. Ecoute les femmes qui te répètent : Hélas! Philinus, l'éclat de ta jeunesse va se flétrir comme une fleur. Cessons, mon cher Aratus, cessons d'assiéger en vain la demeure de cet ingrat; abandonnons une poursuite inutile. Que le chant du coq annonce désormais, à d'autres qu'à nous, le retour de leurs peines; laissons nos rivaux se consumer en efforts superflus, que le

calme renaisse enfin dans notre âme agitée, et cherchons dans la vertu des enchantemens, un remède à ce funeste amour.

Je dis ; et le chevrier me présenta la houlette, comme un gage de sa tendre amitié; il accompagna ce présent de ce doux sourire qui, sur ses lèvres, avoit tant de grâce; puis, tournant à gauche, il prit la route de Pyxa. Pour moi, toujours accompagné d'Eucrite et d'Amyntas, j'arrivai dans les champs de Phrasidame. Là, pleins de joie, nous nous reposâmes couchés sur des lits de jonc et sur des feuilles de pampre, nouvellement coupées ; les ormes et les peupliers agitoient leurs rameaux sur nos têtes; auprès de nous, une eau vive jaillissant du sein d'une grotte sacrée, nous invitoit au sommeil, par son doux murmure, à l'ombre d'un épais feuillage, l'ardente cigale fatiguoit, par ses chants redoublés, son foible gosier. Plus loin, dans des halliers touffus, la plaintive Philomèle soupiroit ses tristes amours; le chardonneret et l'alouette chantoient; la tourterelle gémissoit; les abeilles dorées voltigeoient autour des fontaines; tout respiroit la richesse de l'été et l'abondance de l'automne. A nos pieds, autour de nous, rouloient avec profusion,

les plus beaux présens de Pomone; les arbres succombant sous un si doux fardeau, jonchoient la terre de leurs rameaux trop chargés. Pour nous, un vin délicieux sortit de la profonde enceinte où depuis quatre ans, il étoit retenu. O! nymphes qui présidez à la fontaine de Castalie, dites-moi si dans l'antre de Pholus, le centaure Chiron versa jadis à Hercule, un plus doux nectar? La liqueur enchanteresse qui fit autrefois danser au milieu de ses brebis, le berger de l'Anapus, le géant Polyphême, dont la main robuste détachoit les rochers du sommet des montagnes; cette liqueur valoit-elle le jus divin dont les nymphes remplirent nos coupes auprès de l'autel de la féconde Cérès? Déesse des moissons, toi dont les mains sont chargées de gerbes et de pavots, puisse mon van s'enfoncer encore dans des monceaux de bled, et puisse-tu, du haut des cieux, sourire à ma prospérité!

Remarques sur la septième idylle.

C'est Theocrite lui-même, sous le nom de *Simichide*, qui parle dans cette pièce. Le chevrier Lycidas n'est point un personnage imaginaire, mais un poëte bucolique, natif de Cydon, dans l'isle de Crête, dont Moschus fait mention dans son élégie, sur la mort de Bion : Asclepiade de Samos, et Philetas de Cos, furent les maîtres de Theocrite ; la manière dont il en parle prouve, et sa reconnoissance et sa modestie. *Aratus*, l'ami de Theocrite, est probablement le célèbre auteur des *Phénomènes*, poëme que Cicéron ne dédaigna pas de traduire en vers latins. Les deux chansons qui embellissent cette idylle, roulent sur un amour que la nature et nos mœurs réprouvent ; nous pouvons à cet égard, sans partialité et sans injustice, préférer notre goût à celui des grecs ; à ce défaut près, on trouvera dans ces couplets, de la chaleur, de l'élan et de la poésie.

Je m'éloignois de Syracuse. εκπολιος le poëte ne nomme point la ville ; mais par le mot πολις, les Siciliens entendoient Syracuse, comme par celui d'αστυ les Athéniens entendoient Athènes.

Je m'avançai vers Halente. Selon le scholiaste, Halente se prend ici pour un bourg de l'isle de Cos ; suivant Heinsius, c'est un fleuve de Sicile qui se trouvoit sur la route de Syracuse à l'isle de Cos.

Reste précieux. Le grec dit : *S'il reste encore quelques hommes vertueux de l'ancienne et illustre race de Clitie et de Chalcon, c'est Phrasidame et Antigènes.*

Le mot χαων étoit particulier aux Lacédémoniens, pour signifier *nobles et anciens*, ευγενεῖς και αρχαιυς, dit le scholiaste. Dans la Lisistra d'Aristophanes, Lampitte, Lacédémonienne, s'en sert en parlant d'une femme de Corynthe.

χαια μεν, ναι τω σιω,
κοριν3ια δε αν.

Heinsius, sans aucune autorité, veut qu'on lise χαων au lieu de χαων.

De Clitie et du célèbre Chalcon. Clitie, fille de Mérops, épousa Euripile, roi de l'isle de Cos, et en eut un fils nommé Chalcon, qui succéda au trône de son père. On raconte que Clitie et Euripile habitoient la ville de Cos, dans le tems qu'elle fut assiégée par Hercule, et qu'ils y donnèrent un asyle à Cérès, pendant qu'elle erroit de tous côtés en cherchant sa fille.

Fit jaillir du sein d'un rocher, la fontaine de Buris; en grec :

Βυρειαν ος εκ ποδος αννε κρανην.

Les scholiastes sont partagés sur le sens de ces mots εκ ποδος ; les uns disent que Chalcon se fit élever à l'endroit même où étoit la fontaine, une statue d'airain disposée de manière que l'eau couloit de son pied. Les autres veulent que ces mots signifient *promptement* ou bien *hors du chemin public.* εξω της πεπατημενης οδυ. Ceux-ci les expliquent tout simplement, *avec le secours de ses pieds* δια των οικειων ποδων; ceux-là entendent par εκ ποδος du fond, du sein du rocher εκ βαθυς, fondés sur ce qu'Homère appelle la partie la plus basse d'une montagne νειατον ποδα. On dit que la fontaine de

Buris fut ainsi nommée, parce que son ouverture ressembloit aux naseaux d'un bœuf de βους et ρις. Ce qui mérite mieux d'être observé que ces minuties grammaticales, c'est que ce Chalcon est signalé ici par le service qu'il a rendu à l'humanité ; creuser un puits, faire jaillir une fontaine, étoient, dans l'antiquité, des titres de noblesse ; c'est à cette opinion respectable qu'on doit le grand nombre de fontaines que l'on trouve sur les routes en voyageant dans les contrées brûlantes de l'orient.

Nous étions à peine à la moitié.

> Hinc adeo media est nobis via, namque sepulchrum
> Incipit apparere bianoris. *Egl. 9.*

Le lézard à cette heure.

> Nunc virides etiam occultant spineta lacertos.

Et les oiseaux même ; en grec : *Et les alouettes huppées ne voltigent point çà et là.* Le poëte donne aux alouettes l'épithète d'ἐπιτυμβίδιοι, parce que, suivant le scholiaste, les alouettes volent souvent sur les tombeaux, ou parce que l'aigrette qu'elles portent sur la tête, a la forme d'un tombeau; il rapporte à ce sujet, fort sérieusement, une petite fable qu'on trouve dans la comédie des oiseaux d'Aristophanes, et qui n'est qu'une plaisanterie absurde, dont on ne daigneroit pas parler, si elle n'appartenoit à la vénérable antiquité.

L'alouette, dit-on, fut le premier être qui fut créé avant même que la terre existât. Son père étant mort de maladie, resta pendant cinq jours sans sépulture,

faute de terre pour l'inhumer ; enfin l'alouette imagina de l'enterrer dans sa tête, et c'est son tombeau qui forme l'aigrette qu'elle porte.

Retentissent sous vos pieds. Le grec dit sous vos souliers ferrés *ποτ' αρβυλιδεσσι.* Hesichius prétend que Theocrite entend ici ces chaussures béotiennes appellées *κρυπεζαι* et *κρυπεζια*, dont on se servoit pour fouler les olives et les raisins; en conséquence il traduit, *allez-vous fouler le pressoir de quelques citoyens, comme on le peut juger à votre chaussure ?*

Je suis aussi l'elève des muses.

> Et me fecere poëtam
> Pierides, sunt et mihi carmina, me quoque dicunt
> Vatem pastores, sed non ego credulus illis ;
> Nam neque adhuc varo videor neque dicere cinnâ
> Digna, sed argutos inter strepere anser olores.
>
> VIRO. *Eg. 9.*

Sed non ego credulus illis est traduit exactement et mot pour mot *εγω δε τις ου ταχυπειθης.* On a fait un conte ridicule sur Philetas. On prétend qu'il étoit si fluet et si léger, qu'il étoit obligé de se mettre du plomb aux jambes, de peur d'être emporté par le vent.

A ce discours sincère, je traduis ainsi *επιταδες*, que tous les interprètes rendent par *de industriâ, deditâ opera, exprès, à dessein,* ce qui ne fait aucun sens. Il me semble que Simichide veut dire qu'il ne parle pas ainsi pour faire le modeste, mais d'après une façon de penser constante.

De la modestie simple et vraie. Le grec dit, *parce que vous êtes une plante toute formée par Jupiter sur la*

vérité. L'interprète latin a mal entendu *εν αληθεια*; qu'il traduit par *revera*; la suite du discours fait voir qu'il s'agit ici de cette vérité qui fait que nous nous rendons justice à nous-mêmes.

Le chantre de Chio, c'est Homère; Chio est une des sept villes qui se disputoient l'honneur d'avoir donné naissance à ce grand poëte.

Que je fis dernièrement sur la montagne. Heinsius, au lieu de *εν ορει*, lit ici *πραν ωρα*, et traduit *le printems dernier*, parce qu'il prétend que la navigation d'Ageanax se fit au printems. Par-là il rend raison d'un ancien titre qu'avoit autrefois cette idylle. *λυκιδας η εαρινη οδοιπορια*, *Licidas* ou *le Voyage du Printems*.

L'oiseau chéri des Nereides. Le grec dit: *Les alcyons, qui sont les plus chéris des Nereides entre tous les oiseaux qui tirent leur subsistance de la mer.* Cela m'a paru traînant dans un endroit qui demande du mouvement et de la vivacité. On connoît la fable d'Alcyone et de Ceix: les anciens avoient remarqué que la mer étoit calme pendant que les alcyons faisoient leurs petits, l'espace de quatorze jours, ce qui arrivoit vers le solstice d'hiver.

La liqueur de Ptelea. Ptelea est le nom d'un vignoble fameux.

Couché près du feu. Cette circonstance pourroit faire douter qu'Ageanax fût parti au printems; car comment auroit-on besoin de feu au printems, sous un climat tel que celui de la Sicile? Le texte ajoute: *Quelqu'un fera griller des fèves dans le feu.* Je crois que personne ne me reprochera de lui avoir dérobé ce trait et plusieurs autres de cette espèce, qu'on ne pourroit rendre litté-

ralement sans se rendre coupable d'une véritable infidélité. Je ne veux pas qu'un jour quelque bel esprit ignorant et malin, se serve de ma traduction pour immoler Theocrite à la risée des gens du monde.

Sur un lit de feuillages. Le grec nomme plusieurs plantes peu poétiques, la conyse, l'asphodèle et le persil frisé ; il ajoute : *Où j'enfoncerai jusqu'au coude.* J'ai omis ces petits détails qui m'ont paru déparer, en français, un si bel endroit, toujours dans le même principe qu'en traduisant les anciens poëtes, on est infidèle quand on est trop exact.

Un maître injuste et barbare. Un chevrier nommé Comatas, qui faisoit paître ses troupeaux sur la montagne de Thurium en Sicile, sacrifioit souvent aux muses ; sa piété irrita son maître, qui le fit enfermer dans un coffre, pour voir si les muses lui donneroient du secours dans cette occasion ; deux mois après il fit ouvrir la prison du chevrier, qu'il trouva pleine de rayons de miel. Cette dévotion du chevrier pour les muses, contredit un peu ce que disent la plupart des commentateurs, que Pan est la divinité des chevriers, et les muses celles des pasteurs.

Pendant un printems ετος ωρισν. L'interprète latin traduit fort mal *totum annum.* Il ne s'agit ici que d'une saison d'année ; l'année étant partagée en quatre saisons, chaque saison forme comme une année partielle. C'est dans ce sens que Virgile a dit : *Nunc formosissimus annus, maintenant la saison est très-belle.* Je ne vois pas sur quel fondement Heinsius prend *ετος ωριον* pour un espace de six mois.

Aratus, mon ami le plus cher, etc.

C'est ici le même à qui l'idylle précédente est adressée. La chanson commence, dans l'original, par un hors-d'œuvre que j'ai cru devoir supprimer. On jugera de mes raisons par cette version littérale du passage : *Les amours ont éternué sur Simichide ; le malheureux aime autant Myrto, que les chèvres aiment le printems.* Que fait ici l'amour de Simichide pour Myrto, puisque dans toute la chanson, il n'est question que de l'amour d'Aratus pour Philinus ? Quant à cette manière de parler, *les amours ont éternué sur Simichide*, le scholiaste remarque que l'éternuement, chez les anciens, se prenoit en bonne ou en mauvaise part, et qu'ici il se prend en mauvaise part.

Sur les rians côteaux d'Omola. Omola, montagne de Thessalie, sur laquelle le dieu Pan étoit particulièrement honoré.

Puissent les jeunes Arcadiens! Le texte porte : *Que les jeunes Arcadiens ne te fustigent point les flancs et les épaules avec des épines, lorsqu'ils n'ont pas fait bonne chasse.* C'étoit un usage chez les Arcadiens de fustiger le dieu Pan, lorsque la chasse n'avoit pas été heureuse; parce que, le regardant comme le dieu de la chasse, ils attribuoient leur peu de succès à sa mauvaise volonté.

Que tes adorateurs même. Le grec dit : *Puisses-tu avoir la chair déchirée à coups d'ongles, et dormir sur les orties!* Le lecteur voit pourquoi j'ai déguisé ces détails.

Sur les rochers Blemyens. Les Blemyens, peuple barbare de la Lybie, furent ainsi nommés, au rapport de Stephanus de Bysance, d'un certain Blemys, l'un des

trois généraux qui firent la guerre avec *Dercade* contre Denis. Ces trois généraux étoient Blemys, Oronte et Orobandas ou Orovandes, selon le grand étymologiste. Des auteurs graves ont prétendu que les Blemyens n'avoient point de tête, et avoient la bouche et les yeux à la poitrine. On lit ce conte absurde dans Solin, c. 44; dans Pline, lib. 5, c. 8; et dans Pomponius-Mela, lib. 1, c. 8. Le scholiaste observe que les Blemyens sont les mêmes que les Troglodytes; et qu'ils habitoient l'extrêmité de l'Ethiopie.

D'Hyetide et de Biblis, fontaines dans le territoire de Milet. (Voyez les Métamorphoses d'Ovide, au sujet de *Biblis.*) Le scholiaste ne s'accorde pas avec Ovide sur le nom du frère de Biblis, qu'il appelle *Daunus;* il dit aussi que ce fut ce Daunus qui devint amoureux de sa sœur, au lieu qu'Ovide prétend que ce fut Biblis qui conçut une passion criminelle pour son frère.

Avez fixé votre séjour sur le mont Erix. Entre les pays où Vénus étoit spécialement honorée, on distinguoit la Syrie, où elle étoit célèbre sous le nom de *Déesse de Syrie;* et la Sicile ou sur le mont Erix, elle étoit adorée sous le nom de *Vénus Ericine.* Theocrite donne donc ici une louange très-flatteuse à sa patrie, en disant que Vénus et les amours ont abandonné la Syrie pour venir s'établir sur le mont Erix.

Des fruits parvenus à leur maturité. Le grec dit seulement : *και δη μαν απιοις πεπαίτερος*, ce qui est susceptible de deux sens; 1°. on peut l'expliquer avec l'interprête latin : *Quoiqu'il soit plus tendre, plus mol qu'une poire mûre;* c'est-à-dire, *qu'avec un visage si délicat et si doux, il est étonnant qu'il ait tant de cruauté;* 2°. on

peut traduire : *Quoiqu'il soit plus mûr qu'une poire ;* le premier sens ne s'accorde point avec ce qui suit ; le second s'y lie parfaitement bien ; c'est pourquoi je l'ai préféré. Heinsius paroît aussi l'entendre de cette manière.

Que le chant du coq. Je n'ai pu rendre, dans ma traduction, la force de ces mots : *ναρκαισιν ανιηρησι.* Le chant du coq réveille les hommes, pour qu'ils reprennent leurs occupations ordinaires ; mais celui que l'amour domine ne se réveille que pour rester plongé dans un engourdissement funeste, qui ne lui permet de s'appliquer à rien.

Semiputata tibi frondosa vitis in ulmo est.

Dans la vertu des enchantemens. Le grec dit : *Appellons une vieille qui, en crachant, écarte de nous les maux.* L'usage de cracher étoit fréquent dans les sortilèges.

Ter cane, ter dictis despue carminibus.

TIBUL.

DAPHNIS, MENALQUE, UN CHEVRIER.

IDYLLE VIII.

MENALQUE conduisant ses brebis sur les montagnes, rencontra, dit-on, le beau Daphnis, qui faisoit paître ses genisses. Tous deux étoient blonds et dans la première fleur de l'âge, tous deux habiles à jouer de la flûte, tous deux savans dans l'art de chanter. Menalque le premier regarda Daphnis, et lui dit :

MENALQUE.

Pasteur de ces genisses mugissantes, Daphnis, veux-tu chanter avec moi ? Je me promets dans ce combat, une victoire aisée. Daphnis lui répondit ainsi :

DAHHNIS.

Gardien de ces tendres brebis, Menalque qui sais tirer de la flûte de si doux sons, tu ferois de vains efforts pour me vaincre dans le combat du chant.

MENALQUE.

Eh bien ! veux-tu l'essayer, veux-tu déposer le gage du combat ?

DAPHNIS.

Oui, je veux l'essayer, je veux déposer le gage du combat.

MENALQUE.

Mais quel sera le prix digne d'exciter notre ardeur ?

DAPHNIS.

Je déposerai un veau ; dépose à ton tour un agneau.

MENALQUE.

Je n'oserai jamais risquer un tel gage ; j'ai des parens sévères qui comptent tous les soirs mon troupeau.

DAPHNIS.

Que veux-tu donc risquer, et quel sera le prix du vainqueur ?

MENALQUE.

Une belle flûte à neuf tuyaux que j'ai unis moi-même avec de la cire. Je puis en disposer ; mais je respecte le bien de mon père.

DAPHNIS.

Je possède une flûte toute semblable, dont j'ai moi-même disposé les tuyaux ces jours passés, et ce doigt se ressent encore de la blessure que m'a faite un brin de chaume qui s'est fendu dans mes mains ; mais qui nous jugera, quel sera l'arbitre de nos chants ?

MENALQUE.

Appellons ce chevrier dont le chien blanc rassemble, en aboyant, le troupeau.

Les jeunes rivaux l'appellèrent, et le chevrier s'approcha pour les entendre. Les jeunes rivaux chantèrent, et le chevrier consentit à les juger. Le sort décida que Menalque chanteroit le premier, et que Daphnis lui répondroit à son tour. Menalque commença donc ainsi:

MENALQUE.

Fraîches vallées, et vous, fleuves sacrés, si

jamais Menalque vous fit entendre des airs agréables, procurez à ses agneaux les meilleurs pâturages, et si Daphnis conduit en ces lieux ses genisses, accordez-lui la même faveur.

DAPHNIS.

Claires fontaines, et vous, prairies délicieuses, si les chants de Daphnis ne le cèdent point à ceux du rossignol, engraissez ses genisses; et si Ménalque amène ici ses brebis, qu'il y trouve la même abondance.

MENALQUE.

Par-tout où ma bergère porte ses pas, le printems règne, les prés fleurissent, les brebis remplissent de lait leurs mamelles; on voit croître et bondir les agneaux; mais dès qu'elle disparoît, le berger languit et les prés se flétrissent.

DAPHNIS.

Que le beau Milon vienne dans ces lieux, les troupeaux sont plus féconds, les chênes plus touffus, les abeilles plus ardentes à pomper le suc des fleurs; qu'il disparoisse, le pasteur se dessèche et les troupeaux dépérissent.

MENALQUE.

O conducteur de mes chèvres! enfonce-toi dans la sombre épaisseur de ce bois. Venez, mes chevreaux, au bord de cette fontaine, vous y trouverez celle qui m'est chère. Pars, jeune bélier, va dire à ma bergère, que Protée fut un dieu, et qu'il garda les troupeaux.

DAPHNIS.

Mon cœur n'envie point le trône de Pelops; je ne veux ni posséder des trésors, ni devancer les vents à la course; mais je chanterai près de toi dans cette fraîche grotte, et te serrant dans mes bras, je verrai nos troupeaux réunis errer sur les rivages de la mer de Sicile.

MENALQUE.

L'hiver dépouille les arbres, l'été tarit les fontaines; la flèche aîlée perce l'habitant des airs; l'hôte des bois trouve sa perte dans les filets; l'homme est tourmenté par l'amour. O Jupiter! je ne suis pas le seul qui ait aimé! Père des dieux, tu fus toi-même sensible à la beauté.

Ainsi chantèrent tour-à-tour les deux ri-

vaux; alors Ménalque commença ainsi sa dernière chanson.

MENALQUE.

Epargne mes chevreaux, loup cruel, épargne mes chèvres prêtes à devenir mères; n'attaque point un jeune berger, foible gardien d'un nombreux troupeau! et toi, ô Lampure mon chien! pourquoi te livrer à un sommeil si profond, dois-tu dormir avec un si jeune berger ? Ne craignez point, mes brebis, de vous rassasier de cette herbe tendre, ne l'épargnez pas; bientôt elle renaîtra plus épaisse et plus belle : paissez, brebis, paissez, remplissez vos mamelles; que votre lait puisse suffire à vos agneaux et à leur pasteur.

Daphnis fit entendre à son tour sa voix harmonieuse.

DAPHNIS.

Hier, du fond de sa grotte, une jeune et belle bergère m'apperçut conduisant mes génisses, et s'écria deux fois : Qu'il est beau, qu'il est beau! Non certes, non, mon cœur ne fut point insensible à ses paroles flatteuses; je baissai les yeux, et continuai ma route. Douce est la voix de la génisse, et douce est son haleine : quel plaisir d'entendre dans la prairie les mugissemens d'un

jeune veau, et, dans les jours brûlans de l'été, de s'étendre sur un lit de gazon au bord d'une onde pure; les glands parent le chêne, les pommes décorent le pommier, le veau est l'honneur de sa mère, et les troupeaux sont l'ornement du pasteur.

Ainsi chantèrent les bergers. Alors le chevrier prenant la parole.

LE CHEVRIER.

Que tes accens sont mélodieux, ô Daphnis! que ta voix me paroît touchante; le miel le plus exquis est moins doux que le plaisir de t'entendre. Reçois cette flûte, gage de ta victoire. Si tu veux, en faisant paître nos troupeaux, me donner quelques leçons, tu recevras, pour prix de tes soins, une chèvre qui fera couler dans tes urnes des ruisseaux de lait.

Tel qu'un jeune faon saute et bondit auprès de sa mère, ainsi le jeune vainqueur sauta d'aise, et frappa des mains dans un transport de joie, tandis que son rival, semblable à la vierge timide qui va subir le joug de l'hymen, abandonnoit son cœur à la honte et à la tristesse. Depuis ce jour Daphnis tint le premier rang parmi les pasteurs, et mérita, quoique très-jeune encore, d'épouser la nymphe Naïs.

Remarque

Remarques sur la huitième idylle.

Dans la première fleur de l'âge. αναβοι, c'est l'âge de douze ans et au dessous. Le scholiaste observe avec raison qu'αναβος est l'opposé d'εφηβος, qui signifie jeune homme parvenu à la puberté, de l'âge de quinze ans et au dessus. Si Heinsius avoit fait attention à l'idée que présente αναβοι, il n'eût pas dénaturé le sens de l'épithète χαριεντι, qui ne signifie ici rien autre chose qu'*aimable*; on sait qu'il a souvent la même signification qu'εφηβος; mais elle ne peut avoir lieu ici. Heinsius, pour appuyer son sentiment, cite un passage d'Ælien qui le renverse absolument, ce qui arrive souvent à ceux qui veulent à toute force citer. Ælien dit qu'une nymphe épousa Daphnis beau et jeune, et dont le visage commençoit à se couvrir d'un léger duvet, ωμιλησε καλω οντι και νεω και πρωτα υπηνητη. Or, il est dit positivement dans les derniers vers de cette idylle, que ce ne fut que quelque tems après cette dispute pastorale que Daphnis, devenu célèbre, épousa la nymphe Naïs, ακρηβος εων ετι, c'est-à-dire, ne faisant encore que commencer à entrer dans l'âge de puberté ; il n'y étoit donc pas encore parvenu, lorsque Theocrite l'introduit dans cette idylle.

Cette discussion sur l'âge de Daphnis et de son rival ne paroîtra point indifférente, si l'on observe qu'elle jette du jour sur plusieurs endroits de la pièce et sur le ton général qui y règne. Theocrite qui garde toujours admirablement les caractères, fait ici parler des enfans d'une

manière convenable à leur âge. De là, cette naïveté innocente, ces traits de pudeur et de simplicité enfantine, et cette suavité dont le charme est inexprimable.

Compulerantque gregem Corydon et Thirsis in unum
Thirsis oves, Corydon distentas lacte capellas
Ambo florentes ætatibus, arcades ambo
Et cantare pares et respondere parati.

Je n'oserai jamais.

De grege non ausim quicquam contendere tecum
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca
Bisque die numerant ambo pecus.

Fraîches vallées.

Il y a dans ces chansons une douceur, une mollesse, une grâce que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. Theocrite les a mises en vers élégiaques, pour leur donner un plus grand air de négligence. Virgile ne l'a point imité en cela.

Par-tout où ma bergère. Ce couplet et le suivant ont été imités par Virgile, et répétés ensuite, sans fin, par tous les faiseurs d'églogues.

Omnia nunc rident at si formosus Alexis
Montibus his abeat videas et flumina siecca...
. . . .
Phillidis adventu nostræ nemus omne virebit.

Enfonce-toi dans la sombre épaisseur. ὦ βαθος υλης μυριον; presque tous les scholiastes et commentateurs s'accordent à regarder cet ὦ non comme une exclamation, mais comme un pronom qui a ici la force d'un

adverbe de lieu, et qui répond à l'*ubi* des latins. Cependant, M. Batteux, d'après l'interprète latin, a traduit : *Et vous, forêts immenses.*

Pars, jeune chevreau. Le grec dit : *Bouc qui n'as point de cornes.* ωλολε, Hugues Grotius vouloit qu'on lût ici ὤπολε, *ô chevrier !* Heinsius approuve beaucoup cette correction, qui cependant ne paroît pas fort nécessaire.

Protée, dieu marin qui gardoit les troupeaux de Neptune. (Voyez la fable d'Aristée, au 4e. livre des Georgiques.)

Devancer les vents à la course. Chez les anciens, après la royauté et les trésors, les biens les plus précieux étoient les qualités du corps. Delà les honneurs excessifs rendus aux vainqueurs dans les jeux publics.

Un jeune berger μικκος εων. Ces mots sont une nouvelle preuve que c'est un enfant qui parle.

Mon cœur ne fut point insensible. Le texte porte : *Je ne lui répondis point avec aigreur ;* voilà bien encore un trait enfantin. Heinsius veut qu'on lise μικρον, au lieu de πικρον, et qu'on traduise : *Je ne lui répondis rien*, ce qui fait aussi un sens assez naturel.

Fera couler dans tes urnes. Nous n'avons point de terme propre pour désigner le vase dont on se sert pour traire le lait, que les Grecs appelloient πελλα, αμολγευς, et les Latins *mulctra.* Le grec dit : *Qui remplira toujours ton urne jusques sur les bords.*

D'épouser la nymphe Naïs. (Voyez les remarques sur la première idylle.)

UN PASTEUR, DAPHNIS, MENALQUE,

IDYLLE IX.

LE PASTEUR.

Daphnis et vous, Menalque, approchez les jeunes veaux des mamelles de leur mère, conduisez les taureaux amoureux vers les tendres genisses; qu'ils paissent ensemble, et qu'ils errent dans la prairie, sans trop s'éloigner du reste du troupeau; pour vous, je vous invite à essayer tour-à-tour des chansons pastorales: que Daphnis chante le premier, et que Menalque lui réponde.

DAPHNIS.

Il est doux d'entendre le mugissement des veaux et des genisses, le son de la flûte et les chansons des bergers ont des charmes; ma voix aussi n'est pas sans agrémens. Au bord d'une onde fraîche je me suis fait un lit de verdure, couvert des plus belles peaux; hélas! ce sont les peaux de mes genisses blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'une montagne,

où elles broutoient les feuilles de l'arboisier; l'astre du jour darde en vain ses rayons; je m'en inquiète aussi peu qu'un jeune amant des leçons de son père.

Ainsi chanta Daphnis. Menalque lui répondit aussi-tôt :

MENALQUE.

L'Etna est ma mère : j'habite, dans le creux d'un rocher, une grotte charmante ; je possède tous les biens qu'une image trompeuse nous offre quelquefois en songe, de nombreux troupeaux de chevres et de brebis : leurs peaux étendues me procurent un lit commode, et leur chair me fournit des mêts délicieux. Pendant l'hiver, j'enflamme les rameaux desséchés du hêtre, et je crains aussi peu les rigueurs de l'aquilon, que le loup les attaques des brebis.

J'applaudis à ces chansons, et aussi-tôt je donnai à Daphnis une houlette que j'avois coupée sur un arbre sauvage, dans les champs de mon père; ouvrage de la nature, où le plus habile artiste n'auroit pu reprendre aucun défaut. Je présentai à Menalque une belle conque, que j'avois prise sur les rochers de la mer

Icarienne, et dont je partageai la chair avec mes compagnons ; nous étions cinq , je m'en souviens ; j'en fis cinq parts égales. Ménalque, joyeux, fit aussi-tôt retentir sa conque.

Muses pastorales, je vous salue ; rappellez-moi la chanson que je chantai alors en présence de ces bergers. La cigale est chere à la cigale, la fourmi s'unit à la fourmi, l'épervier suit l'épervier ; pour moi, j'aime les chansons et les muses ; le sommeil est moins doux, les premières faveurs du printems ont moins de prix, le parfum des fleurs n'a pas tant de charmes pour l'abeille, que les muses n'ont d'attraits pour moi. Puisse ma cabane retentir sans cesse de leur voix divine ! le mortel qu'elles ont favorisé d'un sourire, n'a rien à redouter du funeste breuvage de Circé.

Remarques sur la neuvième idylle.

Cette idylle est encore une de celles dont l'extrême simplicité est la plus éloignée de nos mœurs. Les chansons des deux bergers ne sont que l'expression douce et naïve de leur bonheur. On ne trouve que dans Theocrite cette aimable négligence, qui donne aux chansons pastorales un si grand air de vérité. On sent que de pareilles idées ont dû se présenter naturellement à des bergers dans l'effusion d'un cœur satisfait de son sort.

J'enflamme les rameaux.

> Hic focus et tædæ pingues, hic plurimus ignis
> semper.

Que le loup, les attaques des brebis.

> Hic tantum boreæ curamus frigora, quantum
> Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

Ce n'est point ici Virgile qui a imité Theocrite, c'est le traducteur de Theocrite qui a imité Virgile. Le texte porte : *Et je me soucie moins de l'hiver, qu'un homme qui n'a point de dents ne se soucie de noix, quand il a de la bouillie.* C'étoit un ancien proverbe qui sans doute avoit de la grâce pour ceux qui y étoient accoutumés, mais qui n'en auroient point pour nous. Il ne pouvoit être précieux que pour Fontenelle qui s'en est servi, comme d'un excellent argument, pour prouver la grossièreté des anciens. Pour moi, qui n'avois nulle envie de jetter

du ridicule sur Theocrite, je ne pouvois mieux faire que d'adopter l'équivalent que Virgile a cru devoir y substituer lui-même. En général, les proverbes sont absolument propres à la langue et à la nation dans laquelle ils ont été inventés, et perdent tout leur agrément en passant dans un autre idiôme ; ainsi nous voyons que les proverbes espagnols et italiens ne peuvent être traduits littéralement en français ; il faut y substituer un autre proverbe équivalent dans notre langue. Theocrite est plein de façons de parler proverbiales, parce qu'elles contribuent beaucoup à la naïveté et au naturel qui sont ses qualités principales ; c'est surtout dans ses idylles comiques, dont nous parlerons, qu'il a multiplié et répandu, à pleines mains, les proverbes ; on sait que Lafontaine en a rempli ses fables et ses contes. On peut juger par l'agrément que nous trouvons dans ces façons de parler, de celui que pouvoient avoir, pour les anciens, les proverbes de Theocrite.

En présence de ces bergers. A la suite de ces mots, j'ai supprimé un vers du texte, qu'on regarde comme interpolé, et qui a peu de liaison avec ce qui précède et ce qui suit. Il signifie littéralement : *Ne produisez jamais de pustule sur le bout de ma langue.* C'étoit une opinion superstitieuse des anciens, qu'il venoit une pustule sur la langue ou sur le nez de ceux qui avoient menti, nié un dépôt, ou commis quelque fraude de ce genre. C'est aussi, d'après cette opinion, que Theocrite dit, dans sa XIIe. idylle :

εγω δε σε τον καλον αινῶν
ψευδεα ρινος υπερθεν αραιης ουκ αναφυσω.

Le scholiaste remarque que le berger, après avoir invoqué les muses toutes ensemble, s'adresse ici à une en particulier. Il ajoute qu'il vaut mieux rapporter à Daphnis le verbe φυσῃς, ce qui semble insoutenable; car, à quel propos ce berger s'interromproit-il pour adresser la parole à Daphnis, et pour lui souhaiter de ne jamais mentir ?

Les premières faveurs du printems. Heinsius veut qu'on lise ici dans le texte εργατιναις, au lieu d'εξαπινας; mais sa correction n'est pas nécessaire, et est dépourvue d'autorité.

Du funeste breuvage de Circé, c'est-à-dire de la volupté. Ce sens est très-beau et très-vrai; il n'y a point en effet de plus sûr préservatif contre les plaisirs grossiers des sens, que le goût des plaisirs purs de l'esprit.

LES MOISSONNEURS,

IDYLLE X.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX moissonneur ! quelle est donc aujourd'hui ta négligence ? Quoi ! tu n'as pas la force de suivre ton sillon ; tu laisses ton compagnon te devancer, et tu restes en arrière, tel qu'une brebis qui, blessée par une épine, ne peut plus suivre le troupeau ; que feras-tu au milieu ou à la fin du jour, si dès le matin tu ne dévores pas ton sillon ?

BATTUS.

Infatigable Milon, Milon plus dur que les rochers, ne t'est-il jamais arrivé de soupirer pour un objet absent ?

MILON.

Jamais ; et qu'a besoin de penser aux ab-

sens un malheureux assez occupé de son travail?

BATTUS.

L'amour n'a-t-il jamais troublé ton sommeil?

MILON.

Les dieux m'en préservent! l'amour n'est pas fait pour nous.

BATTUS.

Eh bien! mon cher Milon, je suis amoureux, moi, depuis près de douze jours.

MILON.

Tu vis sans doute dans l'abondance; pour moi, à peine ai-je du pain.

BATTUS.

Tout occupé de mon amour, je laisse, à ma porte même, mon champ inculte et couvert de ronces.

MILON.

Quel est donc le digne objet qui cause ton tourment?

BATTUS.

C'est la fille de Polybote qui jouoit dernièrement de la flûte chez Hyppocoon, pour réjouir les moissonneurs.

MILON.

Tu l'as bien mérité, mon ami ; voilà ce que tu cherchois depuis long-tems. Heureux, sans doute, de tenir, la nuit, dans tes bras, une si rare beauté !

BATTUS.

Tu me railles, Milon ; mais Plutus n'est pas le seul dieu qui soit aveugle ; l'impitoyable amour ne voit pas plus clair que lui. Cesse donc de m'insulter.

MILON.

Je ne t'insulte point ; mais continue ton ouvrage, et régale-nous de quelque chanson amoureuse, en l'honneur de ta belle : le chant te rendra le travail plus doux ; d'ailleurs je t'ai toujours connu pour un chanteur célèbre.

BATTUS.

Muses, chantez avec moi l'objet que j'aime ;

tout ce que vous avez touché, ô déesses, reçoit une grâce nouvelle. Aimable Bombycé, ton teint brûlé par le soleil paroît noir et hâlé à des yeux indifférens; mais pour moi, tu es une brune piquante; ton visage m'offre la couleur de la violette et de l'hyacinthe; ce sont les fleurs qu'on préfère à toutes les autres pour former des couronnes. La lionne farouche poursuit avec ardeur le loup, le loup cherche la chèvre avec transport, la chèvre est attirée par le citise; un invincible attrait m'entraîne aussi vers toi. Que n'ai-je les trésors que posséda autrefois Crésus, ta statue et la mienne brilleroient de l'or le plus pur dans le temple de Vénus. On te verroit tenant d'une main ta flûte, de l'autre une pomme ou une rose, et moi je paroîtrois à tes côtés, dans tout l'éclat d'une magnifique parure. Aimable Bombycé, tes pieds égalent la blancheur de l'ivoire, ta voix est douce et tendre; mais qui pourroit chanter dignement les qualités de ton cœur!

MILON.

Qui l'eût cru que Battus sût faire de si belles chansons? Quelle grâce! quelle harmonie dans sa voix! Insensé! comment, avec

cette barbe au menton, peux-tu t'amuser à ces fades bagatelles? tiens, écoute ces couplets du divin Lytierse :

Déesse de l'abondance, Cérès que les épis couronnent, seconde nos travaux, fais que la moisson réponde à notre espérance !

Moissonneurs, liez fortement ces gerbes, et que les passans ne disent point en vous voyant : Hommes foibles et lâches, vous ne méritez pas le salaire qu'on vous donne. Voulez-vous voir renfler vos épis? ayez soin d'exposer au souffle de l'aquilon et du zéphir, les tuyaux de vos gerbes amoncelées.

Vous qui battez le bled, ne dormez jamais à midi, c'est alors que le grain se separe plus aisément de la tunique qui l'enveloppe.

Que le moissonneur commence ses travaux dès que l'alouette s'éveille, qu'il ne quitte son ouvrage que lorsqu'elle est endormie, et qu'il se repose pendant la chaleur du jour.

Souhaitons, mes amis, le sort de la grenouille; jamais elle ne s'inquiette où elle pourra trouver à boire, elle a toujours en abondance de quoi appaiser sa soif.

Ne vaudroit-il pas mieux, ô intendant

avare, nous donner une nourriture suffisante, que de risquer à te blesser la main, en voulant partager un pois ?

Voilà les chansons convenables au moissonneur hâlé qui travaille à l'ardeur du soleil ; mais pour ton amoureux jargon, il n'est bon qu'à te faire mourir de faim, ou peut servir tout au plus pour endormir ta mère.

Remarques sur la dixième idylle.

L'EXPOSITION de cette idylle est charmante ; les deux acteurs y paroissent en action, et de cette action même sort naturellement le sujet de leur entretien ; leurs caractères sont bien marqués et admirablement contrastés. Tout le dialogue, jusqu'à la chanson de Battus, est de la plus grande vérité ; c'est une excellente scène ; aussi a-t-elle trouvé grâce aux yeux de M. de Fontenelle, très-peu disposé, comme on sait, à juger favorablement de Theocrite. Mais il semble n'approuver la première partie de cette idylle qu'aux dépens de la seconde, qu'il condamne comme trop rustique. L'esprit, dit-il, n'aime pas qu'on le fasse passer d'un objet agréable à un autre qui l'est moins. On peut répondre que dans une scène, il faut que chaque acteur parle selon son caractère annoncé ; c'est delà que dépend la vérité et la bonté de la scène : ainsi à la chanson doucereuse et efféminée du foible et amoureux Battus, doivent succéder les couplets simples et même rustiques du laborieux et infatigable Milon ; cette rusticité, qui déplaît à M. de Fontenelle, fait ressortir ici le caractère de Milon ; c'est une charge comique qui le rend plus saillant par le contraste. Ainsi, la chanson de Lytierse, isolée, n'auroit sans doute nul agrément dans une idylle ; mais dans l'endroit où elle est placée, il me semble qu'elle produit beaucoup d'effet.

Tantum series juncturaque pollet
Tantum de medio sumptis accedit honoris.

L'amour

L'amour n'est pas fait pour nous. Le grec dit : χαλεπον χοριων κυνα γευσαι. Il ne faut pas que les chiens goûtent aux entrailles des animaux ou à des pâtes de lait et de miel ; car χοριων peut avoir ici ces deux significations ; c'est un proverbe grec, dont le sens est qu'il faut éviter les plaisirs dont notre état ne nous permet point la jouissance habituelle, de peur d'y prendre trop de goût, et de n'en pouvoir ensuite supporter la privation.

Tu vis sans doute. Le texte porte : *Tu puises sans doute dans un tonneau plein; pour moi, je n'ai pas même assez de vinaigre.* Autre proverbe. Peut-être que du tems de Theocrite, les moissonneurs avoient aussi l'usage de tremper leur pain dans du vinaigre, comme on le voit dans le livre de Ruth.

Tu l'as bien mérité. Mot à mot : *Dieu a trouvé le coupable.* C'est encore une façon de parler proverbiale.

Heureux sans doute. En grec : *La cigale qui habite dans le chaume s'unira avec toi pendant la nuit.*

μαντις τοι ταν νυκτα χροιξεται α καλαμαια

μαντις, est un surnom que les anciens donnoient à la sauterelle, dont le nom propre est ακρις, parce que la sauterelle servoit aux présages comme la corneille ; καλαμαια, ou plus communément αρουραια est une épithète prise du lieu où elle fait son séjour ordinaire. La maîtresse de Battus est ici désignée sous le nom de *sauterelle,* parce qu'elle étoit maigre et hâlée, suivant le scholiaste ; et selon Heinsius, parce qu'elle étoit vieille. Ce dernier s'appuie sur un passage de Suidas, qui dit que la sauterelle étoit appellée γραῦς σεριφος, et que cette même dénomination étoit appliquée proverbialement aux filles qui

avoient vieilli dans le célibat σεριφος γραυς. η εν παρθενια γεγηρακυια απο μεταφορας της αρυραιας ακριδος ην καλουσι γραυν σεριφον και μαντιν.

L'impitoyable amour ὠ φροντιστος ερως. Le scholiaste veut qu'ὠφροντιστος signifie ici, *qui cause beaucoup d'inquiétude*, prenant l'αλφα comme augmentatif; en quoi il a été suivi par le traducteur latin. Je ne puis être de son sentiment, qui paroît même contraire à l'analogie ordinaire de la langue; αφροντιστος avec l'αλφα privatif signifie *qui ne soucie de rien, qui n'a d'égard pour personne.*

Ton teint brûlé par le soleil. Le texte porte: *Tous t'appellent syrienne, maigre, brûlée du soleil.*

Nam faciunt homines plerumque cupidine cæci
Et tribuunt ea quæ non sunt his commoda vere
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis summoque in honore vigere
Atque alios alii irrident veneremque suadent
Ut placent, quoniam fædo afflictantur amore
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe :
Nigra μελίχροος est, etc.

Lucret. de Nat. Rer., lib. 4.

La violette est brune.

Et nigræ violæ sunt et vaccinia nigra.

Egl. X.

La lionne farouche. Le grec dit : *La grue suit la charrue*, parce que les grues paroissent lorsqu'on commence à labourer. J'ai préféré à cette idée, qui a besoin d'un commentaire, celle de Virgile; j'ai aussi changé l'ordre de ces deux vers, et Virgile m'en a donné l'exemple.

Torva leæna, lupum sequitur, lupus ipse capellam,
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, ô Alexi!

Egl. II.

Revêtu d'habits magnifiques σχημα τ' εχων. Quelques uns veulent que σχημα signifie ici un habit de théatre, *Syrma;* mais rien ne l'indique. Le texte ajoute : *Ayant aux pieds une chaussure neuve d'Amycles.* και καινας επ αμφοτεροισιν αμυκλας. Amycles étoit une des cent villes de la Laconie; elle fut fondée par Amycles, fils de Lacédémon. Il s'y faisoit une sorte de chaussure très-estimée qu'on appelloit αμυκλαιδες. (Voyez Eustat. sur le 2e. li. v. 585.)

Du divin Lytierse. Lytierse, fils naturel de Midas, habitoit la ville de Celénes en Phrygie, et s'appliquoit à l'agriculture. Pendant la moisson, s'il arrivoit à quelqu'étranger de passer près de son champ, il le régaloit d'abord fort bien, puis le forçoit à moissonner avec lui jusqu'au soir; alors il lui coupoit la tête, et enveloppoit le tronc dans une gerbe. Dans la suite, il fut tué par Hercule, et précipité dans le fleuve Méandre. Ce Lytierse fut long-tems célèbre parmi les moissonneurs de Phrygie, qui en faisoient le sujet de leurs chansons, jusques-là que toutes les chansons des moissonneurs furent appelées *Lytierse.*

Casaubon rapporte, dans son commentaire, un fragment de Sosibius, ancien poëte comique, où l'aventure de Lytierse est élégamment décrite.

Nous donner une nourriture suffisante. Le grec dit : τως φακος εψειν de faire cuire des lentilles. Un scholiaste prétend que φακος est mis ici au lieu de κρεας chair παρ

υποτοιαν. Un autre dit qu'il faut sous-entendre ολοκληρυς des lentilles toutes entières.

Partager un pois en deux. C'est un proverbe usité chez les Grecs, pour désigner l'avarice : les avares étoient appellés κυμινοπρισαι, coupeurs de poids.

LE CYCLOPE,

IDYLLE XI.

Non, mon cher Nicias, il n'est point dans la nature de remède plus sûr contre l'amour, que le commerce des muses; il n'en est point aussi de plus agréable, ni de plus doux; mais il n'est pas donné à tous les mortels de pouvoir en faire usage. Tu le connois sans doute, ô Nicias, cet heureux secret, toi, le favori d'Esculape et l'élève chéri des neuf sœurs! L'antique habitant de nos contrées, le cyclope Polyphême, sut aussi employer ce remède avec succès, lorsque dès sa plus tendre jeunesse, il aima la nymphe Galatée. Son amour n'étoit pas ce sentiment doux et léger qui se joue parmi les fleurs; c'étoit un délire funeste, une noire fureur qui égaroit ses sens. Souvent ses brebis abandonnées quittèrent les gras pâturages, et revinrent seules à la bergerie, tandis qu'uniquement oc-

cupé des attraits de Galatée, il languissoit étendu sur le rivage de la mer, depuis le lever de l'aurore, soupirant du trait cruel que la redoutable Vénus avoit enfoncé dans son cœur. Enfin, il trouva un soulagement à sa peine; assis sur la cime d'un rocher, les yeux tournés vers la mer, il exhaloit son amour dans des chansons plaintives.

O Galatée! plus blanche que le lait, plus douce qu'un agneau, plus vive et plus folâtre qu'un jeune daim, mais plus âpre que le raisin verd, pourquoi ton cœur est-il sans pitié pour l'amant qui t'adore? Tu viens sur le rivage quand le sommeil ferme ma paupière, et dès que je m'éveille, tu fuis épouvantée, comme la brebis à la vue du loup ravisseur. Sans cesse je me rappelle le jour où tu vins avec ma mère cueillir, sur la montagne, des feuilles d'hyacinthe; c'étoit moi qui vous conduisois: je te vis alors pour la première fois; je te vis, et je t'aimai. Depuis ce moment, je languis, et je me consume, sans que tu sois touchée de mes maux. Je sais, belle nymphe, je sais pourquoi tu me fuis: la nature, avec un cœur tendre, m'a donné un air farouche qui allarme la beauté timide; mais si mes traits n'ont pas de

quoi plaire, mes immenses troupeaux couvrent ces montagnes ; le lait le plus exquis abonde toujours dans mes urnes ; mes clayons sont toujours chargés des meilleurs fromages ; aucun cyclope ne joue mieux que moi de la flûte, surtout lorsque je chante mon amour et tes charmes, souvent jusqu'au milieu de la nuit. Viens habiter ma grotte, viens, tout ce que je possède est à toi : laisse les flots se briser contre le rivage, tu passeras près de moi des nuits plus agréables. Ici, croissent les lauriers et les myrthes ; ici, serpente le lierre obscur et la vigne aux fruits dorés. Les neiges fondues sur le sommet de l'Etna font couler ici une eau pure et fraîche, digne de désaltérer les dieux même ; qui pourroit à ces avantages préférer le séjour des eaux? Si mon visage hérissé te déplaît ; j'ai du bois dans ma grotte ; un feu qui ne s'éteint jamais vit chez moi sous la cendre ; tu brûleras cet épais sourcil qui ombrage mon front ; tu brûleras cet œil unique qui m'est plus cher que la vie ; tu brûleras, si tu veux, jusqu'à mon âme ; je puis tout souffrir de ta main. Que n'ai-je reçu de la nature le pouvoir de fendre les eaux ! je pénétrerois jusqu'aux lieux qui te dérobent à ma vue ; j'irois baiser ta belle main, si la bouche m'étoit refusée. Je te porterois en

été, des lys dont tu effaces la blancheur; en hiver, des pavots dont les feuilles pourprées sont l'oracle des amans. Mais si quelqu'étranger aborde sur ces rives, je suis bien résolu d'apprendre à nager, pour juger par moi-même, quel charme on trouve sous les eaux. Sors du sein de la mer, ô Galatée ! viens t'asseoir sur ce rivage, et puisses-tu oublier, comme moi, de retourner dans ta grotte ! Trop heureux ton amant, si tu veux partager avec lui les soins de son troupeau; si ta main délicate ne dédaigne pas de traire ses brebis, et de presser ses laitages.

O cyclope ! malheureux cyclope, où s'égarent tes esprits; ne serois-tu pas plus sage de t'occuper à tresser le jonc pour former des paniers et des corbeilles? songe à tes tendres agneaux, vas dépouiller, pour eux, les prés de l'herbe nouvelle, et l'arboisier de son jeune feuillage ! Jouis des avantages qui se présentent; pourquoi t'obstiner à poursuivre un bien qui te fuit ? ne peux-tu pas trouver une autre Galatée plus belle encore ? Combien de jeunes bergères ne m'invitent-elles pas à folâtrer avec elles pendant la nuit ? Quelle joie éclate dans leurs yeux, lorsque je parois me rendre à leurs désirs ! Ce sont là sans doute

des preuves que je ne suis pas né pour éprouver des mépris.

Ainsi Polyphême charmoit par ses chansons ses cruels ennuis, et tous les trésors de l'univers n'auroient pu lui procurer une plus douce consolation.

Remarque sur la onzième idylle.

Mon cher Nicias. Ce Nicias étoit un célèbre médecin de Milet, ami de Theocrite.

Le cyclope Polyphême. La fable des amours de Polyphême, inventée par Philoxène de Cythère, devint très-célèbre dans la Sicile, comme je l'ai déja remarqué dans les notes sur la VI[e] idylle. Les poëtes s'en emparèrent, et sur-tout les poëtes bucoliques, parce que le cyclope étoit berger. Le scholiaste nous apprend que Philoxène introduisoit dans ses poésies le cyclope, se consolant lui-même, et envoyant des dauphins annoncer à Galatée qu'il soulageoit ses peines par le commerce des muses : il cite deux vers de Callimaque, dont le sens est que Polyphême trouva l'art de charmer et d'adoucir son amour par des chansons.

Dès sa plus tendre jeunesse. Le texte porte : *Lorsque ses joues et ses lèvres commençoient à se couvrir d'un léger duvet.* Phrase poétique, peut-être trop souvent répétée dans Theocrite ; cette circonstance de l'extrême jeunesse de Polyphême, doit être bien remarquée ; elle justifie quelques naïvetés que le poëte met dans sa bouche, et qui pourroient paroître ridicules à ceux qui se représentent toujours Polyphême comme un énorme géant, qui dévore les hommes, comme un monstre de barbarie et de férocité; il est vrai que telle est l'idée que nous en donnent Euripide, Virgile et même Ovide, quoiqu'un tel caractère s'accorde assez mal avec les propos ingénieux et galans que ce dernier lui prête. Theocrite plus ha-

bile à garder la vraisemblance, ne fait point de Polyphême un géant cruel et impie, qui mêle aux douceurs qu'il dit à sa maîtresse, des blasphêmes contre Jupiter; c'est un jeune homme qui conserve encore la simplicité de l'enfance; sa figure, il est vrai, est hideuse, et il en convient; mais on peut aimer tendrement et peut-être même être aimé avec une laide figure, plutôt qu'avec des mœurs barbares et féroces.

Son amour. Le texte dit : *Il n'aimoit pas avec des roses, des pommes et des couronnes de persil.* J'ai déja remarqué que les pommes étoient d'un grand usage dans la galanterie. Dans le Toxaris de Lucien, on lit que Chariclée envoyoit à Dinias des couronnes à demi-flétries, et des pommes qu'elle avoit mordues, gages d'un amour naissant. De là il étoit passé en proverbe pour exprimer un amour léger, de l'appeller *un amour de roses et de pommes*. Je lis dans le texte, avec Heinsius, *σελινοις*, au lieu de *κικινοις*; on sait que le persil étoit une des plantes les plus ordinaires, dont les anciens se servoient pour les couronnes. La plupart des éditions, il est vrai, portent *Κικινοις* au lieu de *σελινοις*; mais cela ne change rien au sens : ce passage signifie toujours que Polyphême ne s'amusoit pas à observer les usages d'une galanterie ordinaire; qu'il n'envoyoit pas des pommes à sa maîtresse; que sa tête n'étoit pas couronnée de roses et ornées de *cheveux bouclés; κικινοις*. Ce n'étoit point un petit maître galant, mais un amant livré à la plus violente passion. L'anglais *Warton* qui jouit cependant de la réputation du meilleur commentateur de Theocrite, a défiguré ce passage; il entend par *Κικινοις*, des boucles de cheveux que les amans, selon lui, envoyoient à leurs

maîtresses, mais cet usage n'existoit point dans la galanterie ; les boucles de cheveux étoient réservées pour les tombeaux. Ces mots ολοαις μανιαις qui signifient un égarement funeste, il les traduit par *ferocité*, *barbarie* : il prétend, contre le sens général de toute l'idylle, que Theocrite a voulu peindre dans Polyphême, un amant qui a les mœurs d'une bête féroce.

O blanche Galatée! Ovide a imité ce morceau ; mais il le gâte par la malheureuse abondance d'une imagination déréglée qui prodigue tout sans savoir rien choisir. Il a chargé seize vers entiers de ces comparaisons accumulées avec une profusion qui rassasie et dégoûte. En général, la chanson de Polyphême est ingénieuse et galante dans Ovide ; tendre et passionnée dans Theocrite : là, c'est un poëte qui étale son esprit ; ici, c'est un amant qui touche et qui intéresse.

Le jour où tu vins avec ma mère. Fontenelle n'a pu s'empêcher de convenir que cette églogue étoit belle ; mais un suffrage plus flatteur encore pour Theocrite, c'est celui de Virgile, qui en a imité et presque copié un très-grand nombre d'endroits, dans plusieurs de ses églogues.

Sepibus in nostris parvam te roscida mala,
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem :
. . . .
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

M'a donné un air farouche. Il y a ici dans le texte un portrait de Polyphême, qui n'a rien de gracieux. Le cyclope dit en parlant de sa figure : *J'ai d'épais sourcils qui me couvrent tout le front, et s'étendent d'une oreille*

à l'autre ; je n'ai qu'un œil, et un large nez se prolonge sur mes lèvres.

Mes immenses troupeaux, etc.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris Alexi
Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans !
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ,
Lac mihi non æstate novum, non frigore defit ;
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat
Amphion dircæus, in actæo Aracyntho.

Immédiatement après cette phrase, on lit ces mots dans le texte : *Je te destine onze biches qui toutes sont pleines*, (ou bien, suivant une autre leçon), *qui toutes ont des colliers ; et je nourris pour toi quatre petits ours.* Fontenelle trouve ce dernier présent très-conforme au caractère de l'amant ; cela est vrai ; mais pour Galatée, c'est un présent bien peu convenable.

Corydon, chez Virgile, destine à son cher Alexis deux petits chevreuils.

Præterea duo nec tutâ mihi valle reperti
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo ;
Bina die siccant ovis ubera, quos tibi servo.

Viens habiter ma grotte, etc.

Huc ades o Galatea quis est nam ludus in undis ?
Hic ver purpureum, varios hic flumina circum
Fundit humus flores, hic candida populus antro
Imminet, et lentæ texunt umbracula vites :
Huc ades, insani feriant sine littora fluctus.

J'ai du bois dans ma grotte. Il s'est élevé, sur le sens de ce passage, une plaisante dispute entre deux commentateurs. Warton critique l'interprétation de Paulmier, à-peu-près comme le chevalier dans *les*

Précieuses ridicules, reprend le marquis d'avoir dit qu'il avoit emporté une demi-lune. (*Qu'appelles-tu une demi-lune! c'étoit bien une lune toute entière.*) Paulmier prétend que le cyclope dit à Galatée, *qu'il a du bois dont il se servira pour brûler le poil dont son visage est hérissé*. On voit que ce commentateur, plus poli que Polyphême, ne veut pas que ce soit Galatée qui prenne la peine de le raser. Warton, sans égard pour cette honnêteté de Paulmier, le traite avec un souverain mépris. Son interprétation lui paroît ridicule; il ne lui pardonne pas d'avoir méconnu le sens le plus beau et le plus naturel que présente ce passage. Selon lui, Polyphême dit à Galatée : *Quoique je sois velu et hérissé, j'ai une grande quantité de bois de chêne dans ma grotte; je suis en état de faire très-bon feu* (ce qui ne paroît pas très-nécessaire en Sicile), *vous pourrez, en sortant de l'eau, vous chauffer et vous sécher à merveille; cet avantage doit couvrir les défauts de ma figure*. Il me semble que cela vaut *la lune toute entière* de Mascarille.

Je te porterois en été des lys, etc. Le texte dit littéralement. *Je te porterois ou des lys blancs, ou de tendres pavots dont la feuille couleur de pourpre, retentit sous les doigts; car les uns fleurissent en été, les autres croissent en hiver, de manière que je ne pourrois pas t'offrir les uns et les autres tout à-la-fois.*

L'oracle des amans. Les amans, dans leur superstition puérile, s'amusoient à faire éclater sous leurs doigts des feuilles de pavot, et du son qu'elles rendoient, ils tiroient des présages pour le succès de leurs amours.

Trop heureux, ton amant.

O tantum libeat mecum tibi sordida rura,
Atque humiles habitare casas, etc.

Le texte ajoute : *J'en veux à ma mère ; c'est elle seule qui me fait tort. Quoiqu'elle me vît maigrir tous les jours, elle ne t'a jamais dit un mot agréable en ma faveur ; je vais dire que j'ai mal à la tête, et que j'ai les deux pieds enflés, afin qu'elle se chagrine aussi, puisque je me chagrine bien, moi.* Fontenelle se moque avec quelque raison de ces naïvetés enfantines, et de ces petites mignardises, sur-tout de la part d'un mignon tel que Polyphême.

O cyclope ! malheureux cyclope !

O Corydon ! Corydon quæ te dementia cepit
. . . .
Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco ?
Invenies alium, si te hic fastidit Alexis.

L'AMOUR FIDÈLE,

IDYLLE XII.

LA troisième aurore te ramène donc près de moi, unique objet de mes plus tendres vœux ! tu es donc enfin rendu à mon impatience ! Hélas ! l'amant qui désire vieillit en un jour. Mon âme se ranime à ta présence; je m'élance dans tes bras, avec plus d'empressement que le voyageur brûlé du soleil, ne vole vers le hêtre touffu qui lui tend son ombrage. Puisse notre amour conserver toujours la même ardeur ! puisse notre mutuelle constance, être l'éternel entretien de la postérité ! Que nos derniers neveux s'écrient : Il fut d'heureux amans, il fut un couple fidèle ; tous deux s'aimoient avec une égale tendresse ; le siècle où ils vécurent étoit le siècle d'or ; l'amour alors étoit payé par l'amour. O Jupiter ! ô dieux immortels ! exaucez mes vœux ! Lorsqu'une longue suite de siècles aura roulé sur ma tombe, puissai-je recevoir, dans le séjour des morts, l'heureuse

reuse nouvelle que notre amour est encore sur la terre l'admiration des vivans et le modèle de la jeunesse; mais quelque soit le sort que les dieux nous réservent dans l'avenir, du moins pendant ma vie, ma bouche ne cessera de répéter tes louanges sans craindre de se souiller par un vil mensonge; car s'il t'arrive quelquefois d'affliger mon cœur, l'auteur même de la blessure la guérit aussi-tôt; tu sais me rendre plus de plaisir que tu ne m'as causé de peine, et me faire trouver des charmes dans ta rigueur même.

Puisse la fortune vous combler de ses dons, ô vous, navigateurs célèbres, respectables citoyens de Mégare; vous, qui avez consacré par des honneurs solemnels le tendre amour de l'Athénien Dioclès! chaque année votre jeunesse se rassemble au printems autour de son tombeau, pour y disputer la gloire de donner le plus doux baiser; celui dont les lèvres amoureuses savent presser avec plus de tendresse des lèvres entr'ouvertes, retourne vers sa mère, courbé sous les palmes de la victoire. O trop heureux le juge de ces ardens baisers! sans doute il doit prier le beau Ganimède de donner à sa bouche la vertu de la pierre lydienne qui distingue et fait connoître l'or pur!

Remarques sur la douzième idylle.

Sicelides musæ, paulo majora canamus,
Non omnes arbusta juvant, humiles que miricæ.

C'EST ici que se terminent à-peu-près les pastorales de Theocrite ; il va maintenant prendre un ton plus haut, et sa voix va s'élever au-dessus des *humbles bruyères*. Tour-à-tour, tendre, gracieux, badin, sublime, tantôt il soupire dans l'élégie, et laisse derrière lui *Philetas* et *Mimnerne ;* tantôt rival de *Stesichore*, il chante les ris et les amours ; quelquefois heureux imitateur de *Sophron*, il s'égaie dans des scènes comiques ; souvent il embouche la trompette, célèbre les dieux et les héros, et dans ce genre le plus noble et le plus difficile de tous, on le voit surpasser *Callimaque*, et balancer *Homère*. Son génie l'élève au-dessus de cette foule de versificateurs sans physionomie et sans caractère, qui se sont traînés servilement sur les traces du père de la poésie. Theocrite a toujours son style particulier, lors même qu'il se monte sur le ton d'Homère ; on retrouve dans ses descriptions épiques, l'esprit du chantre d'Achille, et non pas ses hémistiches ; il est l'imitateur et l'émule du prince des poëtes, sans cesser d'être original.

Cependant, quelques beautés qu'il ait su répandre dans ces divers morceaux, c'est à ses bucoliques qu'il est redevable du nom et de la gloire dont il jouit dans la postérité. Un des plus habiles critiques de l'antiquité, le sage Quintilien, dans le dénombrement des poëtes dont

la lecture peut-être utile aux orateurs, dit au sujet de Theocrite : « Il est admirable, il est vrai, dans son genre ; mais sa muse villageoise et rustique semble fuir le barreau, et même redouter le séjour de la ville. *Admirabilis in suo genere Theocritus, sed musa illa rustica et pastoralis non solum forum, sed urbem etiam reformidat.* Quintilien ne pouvoit cependant pas ignorer que dans les œuvres de Theocrite, plusieurs pièces dignes de l'Epopée, offroient aux lecteurs un style extrêmement riche, une manière très-large, et une éloquence vraiment sublime ; mais il n'a voulu considérer dans le poëte de Syracuse, que le genre pastoral où il étoit le premier, et qui le caractérisoit essentiellement.

C'est sans doute cette variété de sujets qui a déterminé les grammairiens à donner aux ouvrages de Theocrite, le nom vague d'*idylles*, diminutif du mot grec *εἶδος* forme, et qui désigne un petit poëme, une petite pièce de vers, quels qu'en soient le ton et le genre. Le mot de notre langue qui correspond le mieux à celui d'*idylle*, est celui de *pièce fugitive* ; il en est de même du mot *églogue*, qui signifie en grec un choix, et qui peut s'appliquer à toutes les pièces de prose ou de vers qu'on choisit pour en former un recueil précieux ; mais l'usage semble avoir spécialement affecté cette dénomination aux pièces de vers où l'on introduit des bergers.

L'Amour fidèle ; le titre grec est : Αἴτης, mot thessalien qui signifie *bien aimé*. C'est une espèce d'élégie, pleine de douceur et de sentiment : quelques savans ne veulent pas la reconnoitre pour un ouvrage de Theocrite, uniquement parce qu'elle est écrite en dialecte ionien.

M 2

On regrette qu'une si belle poésie et des sentimens si tendres, soient employés à peindre un amour désavoué par la nature, né, chez les grecs, de l'indécence de leur gymnastique et de la clôture des femmes. Ce goût dépravé, dont on rougit chez tous les peuples modernes, et que les loix proscrivent, étoit en honneur dans la Grèce savante et polie. Lucien a eu l'impudence de composer un dialogue cynique, où cette erreur des sens est exaltée comme la passion des philosophes et des sages, et placée fort au-dessus de ce sentiment vrai que la nature avoue. Il faut cependant être en garde contre l'exagération, et ne pas s'imaginer que chez les anciens, l'amitié fut toujours souillée et corrompue. Il est vrai que l'attachement des grands hommes et des sages pour les jeunes gens dont ils vouloient former l'esprit et le cœur, s'exprimoit souvent avec une chaleur et une vivacité qui semblent ne pouvoir être inspirées que par l'amour; mais j'ai toujours de la peine à croire que de si nobles sentimens pussent s'allier avec la plus honteuse débauche : je ne puis me persuader que ce bataillon sacré des Thébains, cette légion de héros où chaque guerrier se dévouoit pour son ami, ne fût composée que de gitons et de vils libertins ; mon esprit ne peut admettre une pareille infamie dans Socrate, dans Agésilas, et dans une foule d'autres personnages célèbres par leurs vertus ; je crois que souvent notre propre corruption, prête un sens criminel à des expressions innocentes, et calomnie le langage d'une ardente amitié.

Vieillit en un jour. Immédiatement après ces mots, j'ai retranché quelques vers de l'original : la traduction

littérale que j'en donne ici, indique suffisamment la cause de ce retranchement.

Autant que le printems l'emporte sur l'hiver, et la pomme sur les prunes sauvages; autant la toison des brebis est plus velue que celle des agneaux; autant qu'une jeune fille est préférable à une femme veuve de trois maris; autant que le faon surpasse le taureau par sa légèreté, et le rossignol, tous les oiseaux, par sa mélodie, autant ton retour m'a causé de plaisir. N'est-il pas bien étrange et bien humiliant pour l'esprit humain, que les anciens qui sont les maîtres et les modèles du goût, fassent quelquefois au goût de pareils outrages? c'est un tribut qu'ils paient à la nature. Ces fautes sont rares, chez eux; ce sont quelques endroits qu'on détache aisément, et non la masse entière du style, qui se trouvent infectés de ce galimatias; ce qu'il faut sur-tout bien remarquer, c'est que leurs défauts ridicules et grossiers sont moins contagieux que les nôtres, qui ressemblent à des beautés, et auxquels on peut se méprendre.

Il fut un couple fidèle. Le texte ajoute : *L'un s'appelloit l'*Amant, *dans la langue des Amycléens, l'autre dans le dialecte Thessalien, s'appelloit l'*Aimé.

L'Athénien Dioclès, etc. Ce Dioclès, banni d'Athènes, se réfugia chez les Mégariens, et s'y distingua par son attachement pour les jeunes garçons. Il fut tué dans une bataille, en combattant près de son ami, et en s'efforçant de parer les coups qu'on lui portoit : La fête très-singulière que le peuple de

Mégare établit en son honneur, a prodigieusement échauffé l'imagination du Guarini, et lui a fourni une scène charmante au second acte du Pastor fido ; on y trouvera une paraphrase très-ingénieuse et très-galante des cinq ou six derniers vers de cette idylle.

HYLAS,

IDYLLE XIII.

Ce n'est pas sur les seuls mortels que l'amour exerce son empire; ces êtres foibles et bornés, ne sont pas les seuls dont le cœur soit sensible au pouvoir de la beauté. L'illustre fils d'Alcmène, le vainqueur du lion de Nemée; Hercule au cœur d'airain, aima le jeune Hylas, dont la tête charmante étoit ornée de longs cheveux bouclés; il prit soin lui-même de l'instruire avec la tendresse d'un père, dans tous les arts qui pouvoient le rendre un jour vertueux et célèbre. Jamais il ne s'en éloignoit un instant; soit que l'aurore avec ses doigts de rose ouvrît les portes de l'orient; soit que le soleil triomphant déployât toute sa gloire au sommet de l'olympe; soit que la poule, sur une perche enfumée, rassemblât ses petits sous ses aîles tremblantes, pour leur faire goûter le repos de la nuit; Hercule accompagnoit toujours son élève chéri; il vouloit former à son gré sa tendre jeunesse, il vouloit faire d'Hylas un héros digne de son ami.

Lorsque l'intrépide Jason entraîna sur

ses pas l'élite des guerriers de la Grèce, à la conquête de la toison d'or, le fils d'Alcmène, voulut aussi partager la gloire de ses illustres travaux ; mais il ne s'embarqua point sans son cher Hylas. Au lever des Pleïades, vers la fin du printems, lorsque le jeune agneau commence à bondir dans les prairies, le fils d'Æson, accompagné de la fleur des héros Grecs, s'éloigne du port à pleines voiles; le vaisseau chéri des dieux fend les flots avec la rapidité d'un aigle; il vole sans péril à travers les écueils des isles Cyanées; et dans trois jours, un vent de midi le porte sur les rivages de l'Hélespont. Le soleil étoit sur le point de terminer sa carrière, lorsque les Argonautes abordèrent à ces riches et fécondes campagnes de la Propontide, où le bœuf Cianois trace de pénibles sillons.

Ils descendent sur le rivage, et s'empressent de préparer leur repas; une vaste prairie leur offre des lits de fleurs et de verdure. Cependant Hylas portant une urne d'airain, cherche de tous côtés une fontaine; Hylas, aimable échanson d'Hercule et du fier Télamon, amis fidèles que la même table réunissoit toujours. Bientôt il découvre dans le creux d'un vallon, une source d'eau vive; on voyoit fleurir à l'entour, le chelidoine azuré, le verd-capillaire et le persil odoriférant. Les nymphes de la fontaine

Eunique, Malis, et Nychée, au regard plus gai que le printems, divinités redoutables aux habitans de ces lieux, formoient alors sous les eaux une danse légère. Hylas avance le bras, et se hâte de plonger son urne dans l'onde; mais à sa vue, une flamme soudaine s'allume dans le cœur des nymphes; toutes ensemble se jettent sur sa main, et s'efforcent de l'attirer au fond de leur demeure. Un instant voit tomber et disparoître le jeune Argien; tel qu'un astre lumineux, qui semble se détacher de la voûte azurée, et se précipiter dans la mer, le matelot qui l'apperçoit, s'écrie: Amis, déployons les voiles, un vent favorable va s'élever. Le jeune Hilas fond en larmes; les nymphes empressées le prennent sur leurs genoux, et s'efforcent de le consoler par les plus tendres caresses. C'est ainsi que l'élève chéri d'Alcide dut aux grâces de sa jeunesse un rang parmi les immortels: cependant le héros Thébain inquiet de sa longue absence, cède au désir impatient qui le dévore; il prend son arc, il arme sa main de la terrible massue, et s'élance en frémissant dans la campagne. Trois fois sa voix foudroyante fit retentir du nom d'Hylas les collines et les vallées: trois fois Hylas l'entendit, un foible cri sorti du sein de la fontaine, vint frapper les oreilles d'Hercule, et lui fit chercher bien loin

ce qui étoit si près de lui. Tel qu'un lion farouche qui pressé d'une faim dévorante entend de loin les cris d'un jeune faon, et s'élance hors de son antre pour voler vers une proie assurée, tel Hercule, animé par l'amour, se fraie une route nouvelle à travers les ronces et les buissons, et dans sa course impétueuse franchit un espace immense. Amour! cruel amour! à quels tourmens ne livres-tu pas un cœur que tu possèdes! Combien de maux et de fatigues n'éprouva point le trop sensible Hercule, errant dans son désespoir, à travers les forêts et les montagnes, sans se souvenir de Jason et de ses glorieux projets; cependant le char de la nuit étoit au milieu de sa carrière; les Argonautes, impatiens de continuer leur route, attendoient le retour d'Hercule; déja les matelots déployoient les voiles; tout étoit prêt pour le départ, tandis que ce héros transporté de fureur, tournoit çà et là ses pas incertains, portant dans son cœur un dieu cruel qui le déchiroit; enfin les guerriers, dont Alcide avoit retardé la course, partirent en accusant son infidélité, et l'infatigable fils d'Alcmène se rendit, par une autre route, dans la Colchide et sur les bords inhospitaliers du Phase.

Remarques sur la treizième idylle.

Ce sujet, du tems de Virgile, étoit déja usé et rebattu.

Cui non dictus Hylas puer.

Mais dans le siècle de Theocrite, il n'avoit point encore perdu les grâces de la nouveauté; Apollonius de Rhodes, l'un des poëtes de la Pleïade, le traita presqu'en concurrence avec le poëte de Syracuse, qu'il regardoit avec raison comme un rival dangereux. En effet, les idylles de Theocrite ont aujourd'hui beaucoup plus de réputation que le poëme d'Apollonius sur l'expédition des Argonautes, qui n'est connu que d'un très-petit nombre de savans. Son style n'a ni le naturel, ni la chaleur, ni la richesse de celui de Theocrite. On estime cependant les amours de Jason et de Médée, dont il semble que Virgile ait emprunté quelques traits.

La défaveur que Virgile avoit jettée sur le sujet d'Hylas, n'empêcha pas que Properce, peu de tems après, n'en fit la matière d'une de ses élégies.

Dans la suite, Valérius Flaccus, poëte qui mourut sous Domitien, et dont Quintilien fait une mention assez honorable, composa un poëme sur l'expédition des Argonautes, où il n'oublia pas l'aventure d'Hylas. Theocrite est celui de tous les poëtes que nous connoissons, qui a traité le plus heureusement

ce sujet beaucoup moins favorable pour la poésie, qu'il ne le paroît au premier coup-d'œil.

Le vaisseau chéri des dieux, etc.

J'ai pris la liberté de changer ici l'ordre du texte; car il m'a paru désagréable que Theocrite, après avoir dit que le vaisseau étoit parti et arrivé, revînt sur ses pas pour nous dire dans quelle saison il étoit parti.

Voici tout le passage littéralement traduit :

Hylas monta avec Hercule sur Argo bien construit, lequel vaisseau ne toucha point aux rochers Cyanées qui se heurtent les uns contre les autres; mais traversa comme un aigle, la vaste mer, et s'élança dans le fleuve profond du Phase; depuis ce moment, ces rochers furent immobiles. Lorsque les Pléïades s'élèvent, et que des prairies choisies, séparées du reste des pâturages, nourrissent le jeune agneau, le printems étant déja tourné (vers sa fin) alors la fleur divine des héros songe à la navigation.

En rétablissant l'ordre naturel de ce passage, j'ai aussi supprimé comme froide et inutile, la circonstance géographique des rochers Symplégades, qui étoient, dit-on, errans sur la mer, avant l'expédition des Argonautes, et qui depuis furent fixés.

Un traducteur de Theocrite a rendu *εσχατιαι* qui signifie *des endroits de la campagne, écartés des habitations*, par des *brebis tardives*, contre toute espèce d'autorité ou d'analogie.

L'INFIDÉLITÉ DE CYNISQUE,

IDYLLE XIV.

ÆSCHINE, THYONIQUE.

ÆSCHINE.

BONJOUR, mon cher Thyonique.

THYONIQUE.

Bonjour, Æschine.

ÆSCHINE.

Il y a un siècle qu'on ne t'a vu.

THYONIQUE.

Il est vrai. Mais qu'as-tu donc? tu me parois rêveur.

ÆSCHINE.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher Thyonique.

THYONIQUE.

Je ne m'étonne plus de te voir si maigre;

avec cette barbe épaisse et ces cheveux en désordre, tu ne ressembles pas mal à un certain philosophe pythagoricien, qui passa dernièrement dans ces lieux, et qui se disoit d'Athènes; il étoit pâle, et avoit les pieds nuds; comme toi, sans doute, il étoit amoureux; mais on jugeoit à sa mine que c'étoit d'un bon dîner.

ÆSCHINE.

Tu plaisantes, mon cher; mais apprends que la belle Cynisque m'outrage; peu s'en faut que je n'en perde la raison.

THYONIQUE.

Te voilà bien, mon cher Æschine; toujours le même, toujours prompt à te désespérer, ne pouvant supporter le moindre contre-tems. Mais voyons, qu'y a-t-il donc de nouveau?

ÆSCHINE.

J'avois réuni à ma table quatre amis de bonne humeur; Apis, Cleonique, un cavalier thessalien et un habitant d'Argos. Le festin répondoit à l'appétit des convives, et ce qui en faisoit sur-tout les honneurs, c'étoit un vin de quatre ans, d'un parfum exquis, et si doux qu'on auroit juré qu'il sortoit de la cuve; nous

voilà en train de boire et de rire; déja un peu échauffés des fumées de Bacchus, nous nous avisons de vuider chacun une coupe à la santé de nos amours; on devoit nommer l'objet aimé, avant de boire, c'étoit la règle; déja tous les convives, à la ronde, avoient rempli la condition; le tour de Cynisque arrive; elle ne nomme personne; personne! moi présent! juge de mon dépit; parleras-tu? quel est ce silence? Un de mes amis lui dit malignement: Est-ce Lycus que vous n'osez nommer? A ce nom, son visage s'enflamme; elle rougit, elle se trouble. C'est Lycus, je n'en doute plus; oui, c'est Lycus, fils de notre voisin Labés, ce grand fluet, qui passe pour beau garçon, c'est lui à qui la traîtresse me sacrifie; j'en avois bien eu quelqu'avis; mais, comme un sot, je n'y ai fait aucune attention; à mon âge, j'ai été sa dupe! Nos convives avoient déja bu plus que de raison, lorsque le maudit Thessalien imagina d'entonner une chanson à la louange de Lycus; aussi-tôt voilà Cynisque qui fond en larmes, comme une petite fille de six ans, qui veut que sa mère la prenne sur ses genoux. C'en étoit trop; tu me connois; je vous lui détache un vigoureux soufflet, suivi sur-le-champ d'un second de même force. Ah! perfide, je ne vous plais pas; un autre amant vous tient au cœur;

allez chercher cet Adonis qui fait si bien couler vos larmes. Plus prompte que l'hirondelle qui, après avoir porté de la nourriture à ses petits, retourne dans les champs chercher un nouveau butin, Cynisque se lève, retrousse sa robe, enfile la porte, et disparoît comme un éclair. Le taureau, dit le proverbe, s'est enfui dans la forêt. Voilà déja deux mois que nous ne nous voyons plus; je vis dans le deuil, et j'ai la barbe plus longue qu'un Thrace. Cependant, l'ingrate est toute entière à Lycus; sa porte s'ouvre la nuit pour Lycus, et moi je suis oublié, méprisé; à peine sait-on si j'existe; jamais les pauvres Mégariens ne furent plus baffoués dans l'Attique. Si je pouvois l'oublier à mon tour, je me moquerois de son infidélité; mais j'en suis plus fou que jamais; je cherche en vain quelque remède à cette passion extravagante : cependant, Simus, mon ancien camarade, qui étoit amoureux de la fille d'Epichalque, a fait un voyage sur mer, dont il est revenu parfaitement guéri. Il faut que je m'embarque aussi pour quelque expédition; sans être un brave du premier ordre, je me flatte d'en valoir bien un autre.

ÆSCHINE.

Je voudrois de tout mon cœur te voir plus heureux

heureux dans tes amours; mais si ton parti est pris, de quitter ta patrie, tu ne saurois mieux faire que d'offrir tes services au roi Ptolémée.

THYONIQUE.

Fais-moi connoître son caractère.

ÆSCHINE.

C'est le prince le plus digne d'être servi par un homme libre; protecteur éclairé des arts, humain, généreux, aimable, sensible à l'amitié; connoissant ses amis, ses ennemis encore mieux; il met son plaisir à faire des heureux, et ne refuse jamais ce qu'il peut accorder sans honte; mais il y a des choses qu'il ne faudroit pas même lui demander. Ainsi, mon cher Æschine, si ton courage t'inspire de ceindre l'épée, et d'aller de pied ferme affronter l'ennemi, pars pour l'Egypte; ne perds point de tems; chaque pas nous approche de la vieillesse; le tems s'enfuit, nos cheveux blanchissent insensiblement; sachons employer utilement notre vigueur, tandis que l'âge ne fait point encore chanceler nos genoux.

Remarque sur la quatorzième idylle.

CETTE idylle a le ton de la comédie; c'est un dépit amoureux. Le sujet en est probablement tiré de quelque mime ; on ne trouve dans Virgile, aucune pièce de ce genre ; le comique n'en est pas bien noble ni bien délicat; mais on y remarque beaucoup de naturel. L'éloge de Ptolémée est amené avec une finesse et un art, qu'on admireroit même dans notre siècle, et que Boileau n'eût pas désavoué.

C'est sur-tout dans ces sortes d'ouvrages, que Theocrite prodigue les proverbes, et il s'en faut bien que les proverbes siciliens conservent leur grâce en passant dans notre langue.

J'avois réuni à ma table quatre amis. Le texte entre un peu dans le détail des mets. *Nous avions un cochon de lait, deux poules bien tendres; des oignons et des huîtres.* Quand les mets ne sont pas ridicules, comme dans le festin d'Horace et de Boileau, la description en est insipide.

Est-ce Lycus qui vous empêche? Il y a ici une allusion et un jeu de mots, dont un traducteur ne peut se flatter de conserver l'agrément; il faut donc qu'il y renonce.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Les anciens s'imaginoient qu'on perdoit la parole quand on voyoit le loup, si le loup vous appercevoit le premier; et il étoit passé en proverbe de dire de

quelqu'un qui avoit une extinction de voix : *Il a vu le loup.*

Vox quoque mœrim
Vox fugit ipsa, lupi mœrim videre priores. *Virg. Egl.* 9.

L'amant de Cynisque s'appelloit Lycus, en grec Λυκος, qui signifie *loup*, et d'où, pour le dire en passant, vient notre mot de *lycée*, étymologie dont on ne se douteroit guères. Un traducteur de Theocrite s'est imaginé pouvoir conserver la plaisanterie, en donnant à l'amant de Cynisque, le nom français de *le loup;* mais il s'est trompé; car le proverbe *il a vu le loup*, n'a point de sens en français, ou plutôt il en a un tout-à-fait différent de celui de Theocrite; d'ailleurs, ce nom de *loup* a entraîné le traducteur dans quelques phrases ridicules, et d'un mauvais ton de plaisanterie, telles que celles-ci: *Elle est toute entière à son loup : la nuit, la porte est ouverte à son loup.*

J'en suis plus fou que jamais. Le texte dit : *Le rat, comme on dit, a goûté de la poix;* ancien adage grec, pour désigner la situation de ceux qui sont empêtrés dans une mauvaise affaire dont ils ne peuvent se débarrasser.

LES FÊTES D'ADONIS,

IDYLLE XV.

PRAXINOE, GORGO, EUNOE, UNE VIEILLE FEMME, UN ÉTRANGER.

GORGO.

PEUT-ON saluer Praxionë ?

EUNOE.

C'est vous, madame! on vous attend avec impatience; entrez.

PRAXINOE.

C'est un miracle de vous voir! vous avez un siège; Eunoë, apportez un coussin.

GORGO.

Il n'en est pas besoin, ma chère.

PRAXINOE.

Voulez-vous bien vous asseoir!

GORGO.

Ouf! je n'en puis plus, je suis excédée de fatigue; je ne sais pas comment j'ai pu venir jusqu'ici; c'est une foule, un embarras horrible de chevaux, de soldats; on ne voit partout que gens à casaque; et puis c'est un chemin!.... Vous demeurez à une lieue de chez moi!

PRAXINOE.

C'est mon très-digne époux à qui il faut s'en prendre; ce bourru personnage, qui se fait une étude de me contrarier en tout, est venu se loger ici au bout du monde, dans un trou plutôt que dans une maison, pour m'ôter le plaisir d'être votre voisine.

GORGO.

Ne parlez pas ainsi, ma chère, de votre mari devant cet enfant. Voyez comme il vous regarde.

PRAXINOE.

Ne te fâche pas, mon ami, ce n'est pas de ton papa que je parle.

GORGO.

Par Proserpine ! l'enfant se doute de quelque chose. Zopirion, il est beau, ton papa !

PRAXINOE.

Ce papa en question, s'en alla à la foire il y a quelque tems (parlons toujours comme s'il y avoit quelque tems que la chose fût passée) pour acheter du nitre et du rouge, et il revint avec du sel ; son génie ne va pas plus loin que cela.

GORGO.

En ce cas, il faut le mettre avec Dioclides, mon très-honoré mari : que d'argent ne prodigue-t-il pas en emplettes extravagantes ! Hier il acheta pour la valeur de sept dragmes, je vous laisse à deviner quoi : du poil de chien, de la laine, qui sembloit avoir été arrachée de dessus les plus sales haillons; une horreur, ma chère ! Quelle peine n'ai-je pas eue à la nettoyer ! Mais hâtons-nous ; prenez votre manteau et votre voile ; allons voir Adonis, au palais de Ptolémée ; on dit que la reine nous prépare une fête superbe.

PRAXINOE.

Dans une princesse si magnifique, tout doit

se ressentir de sa magnificence : allons, il faut voir cela. Quel plaisir pour moi de raconter à ceux qui n'auront rien vu, et ce que j'aurai vu, et ce que j'aurai dit en le voyant !

GORGO.

Partons donc : qui nous arrête ? Il est toujours fête pour qui n'a rien à faire.

PRAXINOE.

Eunoë ; vîte à laver : m'entends-tu ? Voyez quelle indolence ! pauvre petite ! ne faudroit-il pas la porter ? allons, de l'eau te dis-je ; de l'eau avant toute chose : quelle gaucherie ! Cela ne sait pas présenter à laver ! Allons, verse ; pas si fort donc ; ah ! malheureuse, tu mouilles toute ma robe ! Assez : me voilà lavée comme il plaît à Dieu. Où est la clef de la grande armoire ? donne-la moi.

GORGO.

Praxinoë, vous avez-là une robe plissée qui vous sied à merveille ; à combien vous revient-elle en pièce ?

PRAXINOE.

Ah! ne m'en parlez pas, ma chère; elle me coûte plus de cent francs, sans compter que je me suis tuée à la faire.

GORGO.

Et vous avez parfaitement réussi!

PRAXINOE.

Il est vrai. Allons, mon parasol, mon manteau; arranges-le comme il faut. Mon fils, vous ne viendrez point avec moi; il y a des lutins qui enlèvent les petits enfans, des chevaux qui mordent. Bon, pleures tant que tu voudras, mais je n'irai pas te faire estropier. Partons; et toi, Phrygienne, prends l'enfant, tâche de l'amuser;appelle le chien, et ferme la porte de la cour. O dieux! quelle foule! Comment pourrons-nous jamais nous en tirer? Quelle multitude innombrable! C'est une fourmillière! O Ptolémée! depuis que ton illustre père est au rang des dieux, que de bienfaits n'ont pas signalé ton règne; la sûreté publique est ton ouvrage; autrefois un tas de vagabonds,

d'escrocs et de filoux, vivant de querelles et de rapines, se faisoient un jeu d'abuser cruellement de la simplicité des étrangers; aujourd'hui, on marche tranquillement sans craindre d'être la dupe de quelque fripon. Ah! ma chère, qu'allons-nous devenir? Voilà les chevaux du roi qui passent. Mon cher monsieur, prenez garde, vous allez m'écraser. Vois-tu ce cheval alezan, comme il lève fièrement la tête, comme il est ardent et fougueux? Eunoë, veux-tu te ranger? Malheur à celui qui le monte. Que j'ai bien fait de laisser mon fils à la maison!

GORGO.

Bon! courage, Praxinoë; voilà les chevaux passés, ils sont bientôt arrivés à la place d'armes.

PRAXINOE.

Grâces au ciel, je respire; les choses que je crains le plus, depuis mon enfance, sont les chevaux et les couleuvres. Hâtons-nous, car nous allons être accablées par la foule.

GORGO.

Bonne mère! écoutez; venez-vous du palais?

LA VIEILLE.

Oui, mes enfans : que vous plaît-il ?

GORGO.

Croyez-vous que nous y puissions entrer ?

LA VIEILLE.

C'est après de grands efforts, que les Grecs sont entrés dans Troye, ma chère fille; avec des efforts, on vient à bout de tout.

GORGO.

En vérité, cette bonne mère vient de proférer là des oracles merveilleux. Les femmes n'ignorent rien, pas même l'histoire secrète des amours de Jupiter et de Junon. Voyez vous, Praxinoë, la foule qui se presse autour des portes ?

PRAXINOE.

C'est à faire trembler ! Gorgo, donnez-moi la main ; Eunoë, prends celle d'Eutichide, et ne la quitte pas; prends garde de nous per-

dre ; tâchons d'entrer toutes ensemble. Eunoë, serre-toi contre nous. Ah ! malheureuse que je suis, voilà ma robe déchirée : monsieur, je vous prie en grâce, prenez garde à mon manteau.

L' É T R A N G E R.

Cela ne dépend pas de moi ; j'y ferai cependant mon possible.

P R A X I N O E.

Nous voici au fort de la mêlée ; dieux ! comme chacun se pousse !

L' É T R A N G E R.

Bon ! courage, madame, nous voilà en sûreté.

P R A X I N O E.

Puissiez-vous être à jamais fortuné, homme généreux et humain ! Puisse le ciel vous récompenser du secours que vous nous avez donné ! La pauvre Eunoë est encore dans la presse ; allons, fais un effort ! bon, les voilà dedans, dit celui qui enferme de nouveaux mariés.

G O R G O.

Praxinoë, regarde ces tapisseries; quel éclat! quelle beauté ! c'est un ouvrage divin !

PRAXINOE.

O Minerve ! quelles mains savantes ont formé ces admirables tissus ! quels peintres, rivaux de la nature, ont tracé ces merveilleux portraits ! quelle vérité dans les attitudes de ces figures ! l'art semble leur avoir donné le mouvement et la vie, et le génie de l'homme a su animer la toile insensible ! Mais avec quel plaisir les regards ne s'arrêtent-ils pas sur le bel Adonis couché sur un lit d'argent ! ses joues sont à peines couvertes du premier duvet de la jeunesse. Adonis, jusques dans le sein de la mort, est toujours aimable et toujours aimé.

UN ÉTRANGER.

Maudit babil ! causeuses impitoyables ! vous tairez-vous, avec votre ton criard et votre accent étranger.

GORGO.

A qui en veut donc cet impertinent ? eh ! que vous importe notre babil ? voyez un peu l'original ! Allez commander à vos esclaves ; mais respectez les citoyennes de Syracuse ; apprenez, mon ami, que nous sommes originaires de Corinthe, nobles comme Bellerophon ; nous par-

lons le langage du Peloponèse; il est permis, je crois, à des Doriennes d'avoir l'accent dorien.

PRAXINOE.

Par Proserpine ! je ne reconnois point de maître, du moins je n'en connois qu'un ; pour vous, l'ami, je méprise vos injures autant que votre personne.

GORGO.

Silence, Praxinoë; écoutons la célèbre fille d'Argée, qui a remporté sur Sperchis le prix du chant et de la poésie; elle va chanter en l'honneur d'Adonis des vers dignes de sa réputation ; l'entends-tu qui prélude ?

Déesse des amours, vous qui régnez sur les prés fleuris de Golgos et d'Idalie, et sur le sommet de l'Erix ; ô Vénus, dont les faveurs sont plus précieuses que l'or ! pour vous, Adonis, après douze mois révolus, quitte les sombres bords, et revient plus charmant que jamais, conduit par les heures tardives, les heures, dont les mortels impatiens accusent toujours la lenteur, et dont ils attendent à chaque instant des présens nouveaux. O fille de Dioné ! par toi, Berenice, de la condition des mortels, s'est

élevée aux honneurs de la divinité; c'est toi qui as répandu dans son sein l'ambroisie! ô! déesse, dont tout l'univers adore l'empire, son illustre fille veut aujourd'hui te marquer sa reconnoissance! Arsinoë, aussi belle que le fut jamais l'épouse de Ménélas, fait briller aujourd'hui pour ton cher Adonis toute sa magnificence. Auprès de lui sont étalés tous les fruits que produisent les vergers de Pomone ; les plus beaux dons de Flore, rassemblés dans des corbeilles d'argent, forment autour de lui un agréable jardin; pour lui, des vases d'or exhalent tous les parfums de la Syrie; pour lui, l'art a préparé tout ce qui peut flatter le goût: des mains habiles ont mêlé le plus pur froment avec le suc des fleurs, le nectar de l'abeille, avec la précieuse liqueur de l'olive, pour lui composer les mets les plus exquis: ici se réunissent tous les présens de la terre et de l'air; ici, la rose et le jasmin s'élèvent en berceaux odoriférans; les amours folâtres voltigent à l'entour; semblables aux jeunes rossignols, qui pour essayer leurs aîles naissantes, s'élancent de branches en branches, et n'osent point encore se confier au ciel et aux vents. O! vif éclat de l'or rehaussé par l'ébène! ô! aigles d'ivoire, qui portez aux pieds de Jupiter, son aimable échanson, le

beau Ganimède! là, sont étendus des tapis plus précieux que ceux de Milet et de Samos, des tapis plus doux que le sommeil; là Vénus repose sur la pourpre; près d'elle un autre lit est dressé pour le bel Adonis aux doigts de rose. Ce jeune époux ne compte que dix-neuf aurores, un blond duvet couvre à peine ses lèvres délicates, et n'altère point la douceur de ses baisers. Jouis maintenant, ô Vénus! des caresses d'un époux si cher. Demain au point du jour, lorsque la terre s'humectera des pleurs de l'Aurore, nous le porterons en pompe sur la rive où se brisent les vagues écumantes; là, les cheveux épars, la robe flottante et le sein découvert, nous ferons retentir les airs de nos chants solemnels.

Cher Adonis, habitant tour-à-tour de la terre et des enfers, toi seul, entre les demi-dieux, as mérité une faveur si rare; ni le puissant Agamemnon, ni l'impétueux Ajax, ni Hector, le plus grand des fils d'Hécube, ni Patrocle, ni Pyrrhus, vainqueur de Troye, n'ont pu obtenir le même avantage; avant eux, les enfans de Pirithoüs et de Deucalion, les Pélopides et tous les princes d'Argos avoient subi la loi commune: O! cher Adonis, livre ton âme à la joie; qu'elle t'accompagne pendant tout le cours de l'année! Nos cœurs se

sont épanouis à ton arrivée; ils vont soupirer après ton retour.

GORGO.

Praxinoë, je suis ravie de ce que je viens d'entendre; heureuse femme! quel talent enchanteur! quelle voix douce et harmonieuse! Il faut cependant songer à s'en aller; mon mari est à jeûn, c'est un homme emporté; malheur à ceux qu'il rencontre quand il a faim! Adieu, cher Adonis! puisse le plaisir et la joie suivre par-tout tes pas!

Remarques

Remarques sur la quinzième idylle.

C'est tout-à-la-fois une satyre des femmes de Syracuse, un éloge magnifique de Ptolémée Philadelphe, et d'Arsinoë sa femme et sa sœur, et une description poétique de la fête d'Adonis, telle qu'on la célébroit à Alexandrie, au palais de Ptolémée. Le poëte suppose que des femmes de Syracuse, ont fait exprès le voyage d'Alexandrie, pour jouir du spectacle d'une si belle fête. Le poëte a peint au naturel leur humeur hautaine et impérieuse, leur mépris pour leur mari, leur curiosité, leur pétulance, l'excessive volubilité de leur babil, et ce mêlange singulier de hardiesse et de timidité qu'on remarque dans les femmes : c'est une véritable scène comique, où il y a beaucoup de mouvement et de variété, un dialogue extrêmement vif et naturel ; l'auteur n'y a pas ménagé les proverbes : les savans pensent que c'est une imitation de quelque mime de Sophron. C'est, de toutes les pièces de Theocrite, celle où il a mis le plus de locutions familières, de ces petits agrémens de la conversation, de ces finesses du langage, qui préparent des tortures aux traducteurs, et qu'il faut rendre par des équivalens. Je n'en citerai qu'un exemple. Praxinoë dit à cet impertinent qui les a si vivement apostrophées dans le palais du roi : Je ne crains pas que vous me rasiez une mesure vuide, *ουκ αλεγω μη μοι κενεαν απομαξης*. Pour entendre cette réponse, il faut savoir qu'on donnoit aux esclaves, pour leur nourriture, une certaine mesure de grain, et

les maîtres avares avoient soin de raser la mesure pour ne pas donner plus de grain qu'il ne falloit. Les marchands, qui vendoient le grain en détail, après avoir rempli la mesure, avoient soin aussi de la raser. Or, comme il est impossible et inutile de raser une mesure qui est vuide, on avoit imaginé le proverbe : *Je ne crains pas que vous me rasiez une mesure vuide*, pour dire je ne dépends de vous en rien ; vous ne pouvez me faire aucun mal ; je me moque de vous.

HIERON,

IDYLLE XVI.

Les Muses célèbrent la gloire des habitans de l'Olympe, les poëtes consacrent les exploits des héros ; c'est aux filles de Jupiter, c'est à des voix divines qu'est réservé l'honneur de chanter les dieux ; les sons d'une lyre mortelle ne sont faits que pour éterniser les actions des mortels; mais dans cette multitude innombrable d'hommes que le soleil éclaire, en est-il un seul qui ouvre avec joie sa maison aux enfans du génie, qui lui apportent des couronnes ? par-tout ne sont-ils pas chassés honteusement et sans récompense ? alors ces infortunés, tristes, et les pieds nuds, retournent vers le poëte qui les avoit envoyés, et lui reprochent une démarche inutile et honteuse ; confus et découragés, ils se cachent au fond de son coffre vuide, ils y restent tristement ensévelis, inconsolables de leur disgrace, la tête languissamment appuyée sur leurs genoux glacés. Quel est aujourd'hui le mortel généreux qui daigne accueillir les talens ? Les hom-

mes, dans ce siècle malheureux, ne sont plus sensibles au plaisir d'entendre chanter leurs vertus ; une basse avarice est leur unique passion ; chacun, la main cachée dans son sein, cherche de tous côtés une nouvelle proie pour son insatiable avidité. En vain le mérite se flatteroit-il de lui arracher le plus léger tribut. Qui doit m'être plus cher que moi-même ? dit intérieurement cet avare ; les dieux auront soin des poëtes ; il n'y a que trop de ces vains discoureurs; le seul Homère n'est-il pas suffisant ? C'est le meilleur des poëtes, parce qu'il ne recevra jamais rien de moi.

Insensé! quel plaisir trouves-tu donc à enfouir tes inutiles trésors ? ce n'est pas ainsi que le sage use des richesses ; il sait les faire servir à son bonheur et à celui des autres ; il sait récompenser les talens, et répandre ses dons sur ses parens et sur ses amis ; magnifique envers les dieux, généreux envers les étrangers, toujours sa maison est ouverte aux voyageurs; toujours ils en sortent comblés des présens de l'hospitalité : il honore sur-tout les divins interprêtes des Muses, de peur que la gloire de ses actions ne s'éteigne avec lui ; de peur qu'enséveli dans la nuit du tombeau, il ne se plaigne en vain de l'oubli des vivans, comme le mercenaire, condamné à de pénibles travaux, déplore inutilement la misère

attachée à son sort. Jadis un peuple d'esclaves annonça l'opulence fastueuse d'Antiochus et du roi Alevas; les immenses troupeaux de Scopas, retournant le soir à l'étable, firent retentir les vallées de leurs mugissemens, et les brebis innombrables du magnifique Creondas, couvrirent les plaines de Cranon; mais après avoir passé l'onde noire, ces mortels n'auroient recueilli aucun fruit de tant de richesses; dépouillés de tous les biens qu'ils possédèrent autrefois, ils languiroient aujourd'hui dans la foule des morts; inconnus et oubliés depuis tant de siècles, si la lyre harmonieuse du fameux chantre de Cée, n'eût appris à la postérité leur magnificence royale; si elle n'eût chanté les rapides coursiers qui leur rapportèrent, des jeux sacrés, les palmes de la victoire. Qui connoîtroit aujourd'hui les héros Lyciens, le blond Cycnus et les fils de Priam, si le génie des poëtes n'eût immortalisé les combats antiques? ce fameux roi d'Ithaque, qui erra dix ans chez tous les peuples du monde, qui descendit vivant sur les sombres bords, et sut tromper la cruauté du cyclope, Ulysse n'eût pas joui longtems de sa gloire; le vertueux Eumée, le fidèle Philœtius, et le sensible Laërte lui-même seroient ignorés aujourd'hui, si le chantre d'Ionie n'en eût consacré le souvenir dans ses vers. Les

Muses assurent aux hommes une gloire éternelle, tandis que les richesses des morts sont la proie des vivans; mais vouloir désabuser un avare, c'est entreprendre de compter les flots qui, poussés par les vents, viennent se briser contre le rivage; abandonnons ce malheureux à son erreur, qu'il entasse trésors sur trésors, sans qu'il puisse jamais éteindre la soif de l'or qui le consume; pour moi, je préfère à toutes les richesses de l'univers, l'estime et la bienveillance des hommes. Je cherche un ami des Muses; mais je le chercherois en vain, si Jupiter lui-même ne me montroit celui qui doit être l'objet de mes éloges. Le ciel n'a point encore interrompu la révolution constante qui forme les mois et les années; on verra bien des chars, traînés par des coursiers fougueux, s'élancer encore dans l'arêne; ma lyre trouvera enfin un sujet digne de ses accens; je chanterai un héros, rival de l'invincible Achille et du fier Ajax, un héros qui par ses triomphes rappellera les exploits, dont le tombeau d'Ilus fut autrefois le témoin, dans les plaines qu'arrose le Simoïs. Son nom fait déja trembler les Phéniciens aux extrémités de la Lybie, dans les lieux où le soleil voit finir son cours. Déja les Syracusains aguerris s'avancent armés de la javeline, et couverts du bouclier. Le redoutable Hieron est à leur tête;

Hieron qui nous retrace les miracles des vieux âges. Je vois briller l'aigrette qui décore son casque terrible. O père des dieux, que la gloire environne! redoutable déesse des combats, et vous qui règnez avec votre mère sur la riche et vaste cité d'Ephyre, vénérable Proserpine, puissent nos armes victorieuses repousser bientôt loin de la Sicile nos ennemis éperdus! puisse le foible reste de leurs innombrables bataillons, errant sur les flots de la mer de Sardaigne, aller annoncer la mort de leurs compagnons à leurs femmes et à leurs enfans! puissent nos cités dévastées par une fureur barbare, revoir bientôt dans leur sein leurs antiques habitans! Oui, nos champs ravagés vont refleurir par la culture. Je vois déja les innombrables troupeaux errer dans les gras pâturages; j'entends beler dans les plaines les tendres brebis; les bœufs fatigués revenant aux étables, hâtent la marche du voyageur trop lent; la charrue prépare à la semence la terre renouvellée, dans la saison où la cigale cherche sur la cîme des arbres un asyle contre les pièges des bergers; l'araignée couvre de son frêle tissu les armes sanglantes, et le nom même de la guerre s'efface dans un éternel oubli; les chants des poëtes portent la gloire d'Hieron jusques aux extrêmités de la mer de Scythie, jusqu'aux lieux

où la fameuse Sémiramis cimenta par le bitume les murs de Babylone : ma foible voix osera se mêler aux concerts de ces favoris d'Apollon, et nos efforts réunis éléveront jusqu'au ciel, l'onde sacrée d'Aréthuse, les peuples fortunés de la Sicile, et les victoires d'Hieron. O vous! à qui Eteocle consacra les premiers honneurs! divinités qui habitez les murs d'Orchomène, odieux aux Thébains! Grâces, j'en jure par vous, jamais je n'offrirai bassement mes éloges ! mais si quelqu'un m'invite, j'irai vers lui, accompagné des Muses, et je me flatte que vous daignerez aussi me suivre; car, sans les Grâces, rien ne peut plaire aux hommes; puissent les Grâces ne m'abandonner jamais !

Remarques sur la seizième idylle.

Theocrite passe légèrement de la cour de Thalie à celle de Calliope; aussi fier, aussi sublime dans ses pièces héroïques, qu'il est plaisant et gracieux dans ses ouvrages badins. Si quelque chose dépare ce magnifique éloge du jeune Hieron, ce sont les plaintes sur l'avarice des hommes, qui semblent partir d'une muse trop intéressée, et pour ainsi dire mercenaire; ce défaut de délicatesse, beaucoup plus choquant dans notre siècle qu'il ne l'étoit au tems de Theocrite, est couvert par la richesse du style, par l'éclat des figures poétiques; cette image des enfans du génie qui, rebutés du riche, viennent se cacher tristement au fond d'un coffre vuide, est aussi ingénieuse que pittoresque. Un traducteur s'est imaginé que Theocrite, peu satisfait de la libéralité d'Hieron, lui avoit adressé, dans cette pièce, des reproches indirects. Je ne vois rien dans toute l'idylle qui puisse justifier ce soupçon; au contraire, l'enthousiasme du poëte semble annoncer qu'il n'avoit pas lieu d'être mécontent de son héros.

J'ignore pourquoi il a plu aux commentateurs d'intituler cette pièce *les Grâces,* à moins que par les Grâces, ils n'entendent les bienfaits; l'invocation aux Grâces, qui termine l'idylle, a peut-être donné lieu à cette erreur. Son titre naturel est *Hieron.*

O vous! à qui Eteocle. Eteocle, suivant la fable, fut le premier qui sacrifia aux Grâces, à Orchomène, ville de la Beotie, où elles avoient un temple célèbre.

Odieux aux Thébains. Les anciennes fables des Grecs nous apprennent qu'Orgilus, roi d'Orchomène, ruina la ville de Thèbes, et rendit ses habitans tributaires, pour venger la mort de son père Clymène, tué par les Thébains. Hercule, dans la suite, rétablit la ville de Thèbes, et l'affranchit du tribut.

PTOLÉMÉE,

IDYLLE XVII.

Muses, que tous vos chants commençent et finissent par Jupiter! Jupiter est le plus grand des dieux. Poëtes, que le nom de Ptolémée embellisse le début et la fin de vos vers! Ptolémée est le plus grand des hommes. Des chantres fameux ont célébré les exploits des anciens héros; pour moi, je consacre mes foibles talens à la gloire de Ptolémée; les éloges de la poésie sont un présent digne des dieux mêmes. Le bûcheron qui arrive dans la forêt d'Ida, au milieu de cette multitude d'arbres, ne sait sur lequel tombera d'abord sa coignée : ainsi, je demeure incertain du choix, à l'aspect des vertus innombrables dont les dieux ont décoré le meilleur des rois, vertus héréditaires dans sa famille. Quelle fermeté d'âme! quelle profondeur de génie dans le fils de Lagus! Avec quelle vigueur il savoit exécuter les projets que lui seul étoit capable de former! le père des dieux l'a jugé

digne d'occuper un rang parmi les immortels ; il habite aujourd'hui la voûte dorée du brillant Olympe; Alexandre est assis auprès de lui, Alexandre, dieu terrible pour les Perses écrasés par sa valeur : vis-à-vis, sur un trône de diamant, l'invincible Hercule, qui dompta le lion de Némée, s'enivre de nectar avec les autres dieux, et voit avec joie ses petits-fils, affranchis par Jupiter, des misères humaines, partager avec lui le bonheur de l'immortalité. Tous deux, en effet, sont le pur sang d'Hercule, tous deux honorent Hercule comme le premier auteur de leur race ; et lorsque ce héros enivré de nectar, quitte la table de Jupiter pour voler dans les bras de son aimable épouse, il donne à l'un son arc et son carquois, à l'autre sa massue armée de fer, et parsemée de nœuds. Tous deux portent ses armes, et conduisent leur glorieux père, dans le palais éclatant de la charmante Hébé.

La sagesse unie avec les grâces brilla dans Bérénice, l'honneur de son sexe et la gloire de ses parens. La déesse qui règne dans Chypre, l'auguste fille de Dioné, pressa de ses mains délicates le sein parfumé de cette aimable princesse; jamais femme n'inspira tant d'amour, que Ptolémée en ressentit pour Bérénice ; ja-

mais homme à son tour ne fut plus tendrement aimé que Ptolémée. Heureux époux, heureux père, pendant qu'il se livroit aux plaisirs d'un amour mutuel, il confioit sans crainte à son fils les rênes de l'empire ; le fils semblable à son père, attestoit par ses vertus, la fidélité de sa mère : dans une femme coupable la fécondité est malheureuse, et les enfans dégénèrent. O la plus belle de toutes les déesses, Vénus! vous fûtes toujours sa protectrice fidèle ; par vous, Bérénice n'a point passé l'onde fatale de l'Achéron ; avant qu'elle arrivât sur ses tristes bords, avant qu'elle mît le pied dans la barque funeste, vos généreuses mains l'enlevèrent pour la placer dans votre temple, et l'associer à vos honneurs : c'est-là que Bérénice, divinité favorable aux mortels, n'inspire que des amours heureux, et soulage les infortunés qui l'implorent. L'aimable fille d'Adraste unie avec Tydée, enfanta le héros de Calydon, l'intrépide Diomède ; la charmante Thétis rendit Pelée père du vaillant Achille ; et toi, ô invincible Ptolomée, tu dois la naissance à l'illustre Bérénice ! l'isle de Cos t'a reçu du sein de ta mère ; tes premiers pas ont foulé cette terre fortunée; c'est-là que tes yeux ont vu la première aurore; c'est-là que pressée par les douleurs, la fille d'Antigone invoqua la secourable Lucine. Ses cris furent en-

tendus; la déesse accourut à son aide et calma ses douleurs; l'enfant chéri vint au jour avec tous les traits de son père; l'isle de Cos à sa vue poussa un cri de joie, et le prenant entre ses bras : Enfant s'écria-t-elle, que ta destinée soit heureuse! Puisse ta naissance m'honorer autant que celle d'Apollon honore Délos! que cet honneur rejaillisse sur le promontoire de Triops, et puissent les Doriens nos voisins, éprouver un jour tes faveurs, comme l'isle de Renée, voisine de Delos, ressentit celles d'Apollon. Elle dit; et du sein des airs, l'oiseau qui porte le tonnerre, fit entendre un cri favorable, signe certain de la protection de Jupiter. Oui, le père des dieux luimême, a pris soin des destinées de ce vertueux prince; et le haut dégré de gloire où il est parvenu, annonce que dès son enfance il fut aimé du souverain maître du monde. L'opulence et la prospérité l'accompaguent; son empire s'étend au loin sur la terre et les mers; d'innombrables nations cultivent, à l'abri de son sceptre, des champs fertiles, favorisés encore par la rosée du ciel; mais aucune de ces régions n'égale la richesse et l'abondance de l'Egypte, où les eaux débordées du Nil, amollissent et fécondent la glèbe détrempée. Quel prince a jamais réuni sous sa domination un plus grand nombre de villes

toutes peuplées d'habitans industrieux! qui pourroit compter les cités florissantes qui obéissent au puissant Ptolémée ? Il règne sur ces riches contrées que le soleil éclaire de ses premiers rayons, et son empire s'étend jusqu'aux extrêmités de la brûlante Etiopie. La Pamphilie toute entière, les braves Ciliciens, les peuples belliqueux de la Licie et de la Carie, reçoivent ses loix; les isles Cyclades lui sont soumises, le vaste Océan est couvert de ses flottes invincibles, la terre, la mer et les fleuves, tout rend hommage à l'heureux Ptolémée : autour de lui frémissent de nombreuses armées étincelantes de fer: quel monarque égala jamais sa superbe opulence ! chaque jour d'immenses richesses affluent de toutes parts dans son palais; tandis que ses peuples fortunés cultivent en paix les arts utiles ; jamais, sous son règne, un ennemi téméraire n'osa passer le Nil, et porter la désolation dans les villages de l'Egypte ; jamais pirate, s'élançant sur le rivage, ne vint fondre à main armée sur les troupeaux du paisible Egyptien : la juste terreur qu'inspire le courage de Ptolémée, veille à la sûreté de ses vastes états. Attentif à conserver l'héritage de ses pères, il l'agrandit encore par des conquêtes nouvelles; ses richesses ne ressemblent point à l'or stérile, qu'accumule dans

l'Inde, la fourmi laborieuse; elles ne restent point inutilement entassées dans l'obscurité de son palais; elles brillent dans les temples des dieux, ornés par sa libéralité des plus précieuses offrandes. Sa magnificence éclate dans les présens qu'il fait aux rois, aux villes, et surtout à des amis vertueux; si dans les fêtes solemnelles de Bacchus, un artiste célèbre vient déployer ses talens, il est sûr d'éprouver la générosité de Ptolémée; les prêtres des Muses, comblés de ses bienfaits, expriment à leur tour leur vive reconnoissance par de justes éloges. Le riche peut-il mieux employer ses trésors, qu'à se procurer une gloire durable parmi les hommes? La gloire est le seul bien qui reste aujourd'hui aux fils d'Atrée, tandis que la riche dépouille du palais de Priam est ensévelie avec eux pour jamais dans la nuit du tombeau. Quels chants pourroient célébrer dignement cette piété filiale qui distingue Ptolémée? Peu content de retracer en sa personne l'image vivante des vertus de ses augustes parens, il en a consacré la mémoire par des temples; c'est-là que, par ses soins, leurs traits respirent sur le marbre et l'ivoire; c'est-là que chaque jour sa main brûle l'encens, et fait couler sur les autels le sang des victimes; ces pieux devoirs sont partagés

partagés par la plus digne épouse du plus tendre des époux, unie à Ptolémée par la double chaîne de l'hymen et du sang : ainsi l'Olympe vit autrefois les illustres enfans de Rhée, joindre aux doux noms de frère et de sœur, le nom sacré d'époux, et partager la couche nuptiale préparée par les mains de la jeune Iris. O Ptolémée, reçois favorablement mes hommages. Je consacre ma voix à célébrer tes louanges et celles des héros dont tu suis les traces ; mes chants te procureront peut-être quelque gloire dans la postérité ; mais c'est de Jupiter que tu recevras les vertus.

Remarque sur la dix-septième idylle.

C'est le même style et le même ton que dans l'idylle précédente. Ptolémée, roi d'Egypte, à qui Theocrite prodigue tant d'éloges, étoit fils de Ptolémée *Lagus* ou *Soter*, un des plus illustres généraux du grand Alexandre. Il fut surnommé, par ironie, *Philadelphe*, qui signifie *amateur de ses frères;* car il fit périr ses deux frères, sous le prétexte de quelques conspirations tramées contre lui. Quoiqu'il eût fait la guerre avec succès contre Antigonus, roi de Macédoine, et contre Antiochus, roi de Syrie, il ambitionna peu la gloire des conquêtes, et s'attacha plus particulièrement à faire fleurir dans ses états la tranquillité, l'abondance et tous les arts de la paix. Son goût pour les lettres forma dans Alexandrie, cette fameuse bibliothèque, vaste dépôt de toutes les connoissances humaines depuis l'origine du monde, où l'on comptoit cinq cent mille volumes, et que le fanatisme de l'ignorance employa depuis à chauffer les bains d'Alexandrie. On attribue aussi à ses soins la célèbre version des livres juifs, connue sous le nom de *la version des septante.* Sa cour étoit la plus brillante et la plus magnifique de l'univers, et ce qui en relevoit sur-tout l'éclat, c'étoit cette multitude de savans et de gens de lettres que la libéralité du roi attiroit auprès de lui, et qui faisoient regarder Alexandrie comme le centre des arts et la capitale du monde littéraire. Theocrite tenoit le premier rang parmi les poëtes qui brilloient dans cette cour, et il est le seul que la

postérité ait placé au nombre des écrivains de génie et des auteurs classiques : il n'est pas étonnant que ses ouvrages soient remplis des éloges de Ptolémée, qui étoit alors, pour les poëtes, ce que fut Louis XIV dans le siècle dernier.

Qui pourroit compter les cités florissantes ? Il y a deux vers dans le texte, où le nombre de ces villes est porté à trente-trois mille trois cent trente-neuf.

L'ÉPITALAME D'HÉLÈNE,

IDYLLE XVIII.

Lorsqu'autrefois dans Sparte le plus jeune des fils d'Atrée, le blond Menelas, reçut dans ses bras la charmante Hélène, douze vierges, choisies entre les plus nobles et les plus belles, la fleur des jeunes Lacédémoniennes, le front couronné d'hyacinthes, se rassemblèrent devant l'asyle fortuné qui renfermoit les nouveaux époux; là, formant un chœur, et frappant la terre en cadence, elles firent retentir le palais des chants d'hyménée.

Epoux trop fortuné! pourquoi, lorsque l'astre du soir paroît à peine, nous dérobe-tu si-tôt ta présence? le sommeil a-t-il donc pour toi tant de charmes? Les vapeurs de Bacchus auroient-elles appesanti tes paupières? si tu succombois au pouvoir de Morphée, tu devois du moins laisser ta jeune épouse s'égayer jusqu'à l'aurore, auprès de sa tendre mère avec ses compagnes chéries; n'est-elle pas à toi? ne la posséderas-tu pas, le soir, le matin, tous les jours, tous les instans de ta vie? Heureux Menelas! ce sont les dieux eux-

mêmes qui t'ont conduit à Sparte sous les plus favorables auspices, pour obtenir un prix brigué par tant d'illustres rivaux : seul entre les héros, tu peux te vanter d'être gendre du plus puissant des immortels; tu partages le lit de la fille de Jupiter, qui, dans toute la Grèce, ne voit rien qui l'égale; et l'enfant né de ce glorieux hymen, n'aura rien à désirer, s'il ressemble à sa mère : parmi toutes nos compagnes que les mêmes exercices rassemblent sur les bords de l'Eurotas, dans ce grand nombre de jeunes filles, que pare la fleur de l'âge et de la beauté, il n'en est point qui ne s'éclipse auprès d'Hélène; Hélène paroît, et leurs charmes sont effacés. Ainsi, l'aurore vermeille se montre et fait pâlir les astres de la nuit. Les couleurs de la santé animent son teint de rose, sa taille haute, droite comme le sillon que le soc a tracé, s'élève avec grâce, ainsi que le cyprès au-dessus des jeunes arbrisseaux; Hélène est la gloire et l'ornement de Lacédémone : qui jamais sut manier avec tant d'adresse l'aiguille et la navette ? qui jamais excella comme elle dans les arts de Minerve ? quelle main tira de la lyre des sons plus harmonieux ? quelle voix sut chanter avec plus de grâce les louanges de Pallas et de Diane ? O vous ! dont les yeux sont l'asyle des ris et des amours, Hélène,

c'en est donc fait, vous fûtes la plus belle et la plus aimable des filles; l'hymen a déja dénoué votre ceinture. Demain dès l'aurore nous irons courir dans les prairies pour y cueillir les fleurs nouvelles; nous dirons tristement, où est donc Hélène? nos cœurs chercheront Hélène, comme l'agneau nouveau né cherche sa mère. Empressées à former des couronnes de lotos, nous les suspendrons sous l'ombrage d'un platane; nos mains pencheront sur ses branches fortunées une urne d'argent, remplie des plus doux parfums; et sur son écorce, on lira ces mots gravés par la tendresse: Passant, honore-moi, je suis l'arbre d'Hélène.

Illustres époux que tous vos jours s'écoulent dans la joie! Que Latone, la plus heureuse des mères, fasse naître de vous des enfans qui vous ressemblent! Que Vénus enflamme à jamais vos cœurs d'un amour égal et mutuel! Que le puissant fils de Saturne répande sur votre maison l'abondance et les richesses, et puissent-elles passer de race en race à des successeurs dignes de vous!

Dormez, couple charmant, et respirez sur le sein l'un de l'autre le plaisir et l'amour, mais songez à vous éveiller dès l'aurore. Lorsque le chantre du matin, levant sa tête panachée,

annoncera le retour de la lumière, nous reviendrons vous renouveller nos hommages. O hymen! ô hyménée! fais éclater ta joie dans ce beau jour.

Remarques sur la dix-huitième idylle.

On croit que Stesichore est le premier des poëtes Grecs qui ait composé l'épithalame d'Hélène, et l'on est fondé à croire que Theocrite l'a imité; l'original n'existe plus, mais la copie nous dédommage, et peut-être n'y perdons-nous rien; on remarque dans cette pièce, une douceur, une grâce et une suavité qui semble être le caractère particulier de Theocrite; il est parmi les poëtes ce que le Corrège est parmi les peintres; dessinateur quelquefois peu exact, mais coloriste admirable, s'écartant un peu de la sévère précision de l'art, pour donner plus d'agrément et de moëlleux à ses formes, et beaucoup plus aimable dans ses négligences que les autres artistes dans leur sèche et froide correction.

Il y avoit deux sortes d'épithalames, celui du soir, lorsque les époux se couchoient, et celui du matin, lorsqu'on alloit les réveiller au lever de l'aurore. Les commentateurs nous apprennent avec beaucoup de gravité, que le grand bruit des voix et des instrumens qui accompagnoient l'épithalame du soir, avoit pour objet principal d'étouffer les cris de la jeune vierge aux premières atteintes du trait de l'hyménée. S'ils faisoient toujours des notes aussi galantes, ils ne seroient pas si ennuyeux.

Il nous reste un épithalame de Catulle, dont les formes sont extrêmement antiques, et où ce poëte char-

mant a répandu les plus gracieux tableaux, particulièrement dans ces vers pleins de mollesse, où il compare la virginité à une fleur.

> Ut flos in septis secretus nascitur hortis
> Quem mulcent auræ, firmat sol, educat aer, etc.

L'AMOUR VOLEUR,

IDYLLE XIX.

L'Amour voulut un jour dérober le miel d'une ruche; une abeille irritée piqua le voleur à l'extrémité du doigt, qui enfla sur-le-champ; outré de dépit et de douleur, l'amour frappa la terre du pied, et s'envola vers sa mère; il lui montra sa plaie cruelle, et se plaignit amèrement qu'un si petit animal fît de si grandes blessures. Mon fils, lui dit Vénus en riant, ne ressemblez-vous pas à l'abeille ? vous n'êtes qu'un enfant, cependant quelles blessures ne faites-vous pas!

Remarques sur la dix-neuvième idylle.

Ce petit madrigal, quoiqu'attribué par tous les savans à Theocrite, et inséré dans toutes les éditions de ses ouvrages, paroît tenir beaucoup plus de la manière de Bion, ou de son disciple Moschus. Quel qu'en soit l'auteur, l'idée en est infiniment agréable et ingénieuse.

LE VILLAGEOIS REBUTÉ,

IDYLLE XX.

Je voulois ravir un baiser à la charmante Eunique ; mais elle m'a repoussé avec un ris moqueur, et m'accablant d'injures : Ne m'approche pas, m'a-t-elle dit ; quoi ! un vil pâtre ose espérer de moi un baiser ; ce n'est pas pour toi que sont faites de telles faveurs, elles sont réservées aux galans polis de la ville ; jamais un rustre ne baisera ma bouche, pas même en songe : voyez un peu ce regard stupide, ce jargon rustique, ce lourd et grossier badinage ; ne voilà-t-il pas un homme charmant ! quel ton délicat, quel agréable langage ; que cette peau est douce et unie, que ces cheveux sont élégamment arrangés : retire-toi, te dis-je, avec tes lèvres halées et tes mains noires, et prends garde de me toucher, de peur de me salir. Après ce beau discours, elle m'a donné les marques du dégoût le plus insultant, et me mesurant d'un œil fier, depuis la tête jusqu'au pied, elle a murmuré encore quelques injures entre ses lèvres ; elle paroissoit

se complaire dans sa beauté, et rajustoit sa parure, en me lançant de côté quelques regards dédaigneux, et laissant échapper des éclats d'un rire forcé; cependant mon sang bouillonnoit dans mes veines, et le dépit coloroit mon visage comme la rosée colore la fleur nouvelle; enfin elle a disparu; mais je porte toujours dans mon cœur la honte et la rage que m'inspirent les injustes mépris de cette insolente beauté. Bergers, dites-moi la vérité! ma figure est-elle donc si désagréable? Un dieu jaloux auroit-il opéré dans moi quelque métamorphose soudaine? autrefois la fleur de la beauté ornoit mon visage, comme le lierre orne le tronc qu'il embrasse; mes cheveux bouclés flottoient avec grâce autour de ma tête; des sourcils noirs relevoient la blancheur de mon front; mes yeux avoient plus d'éclat que ceux de Pallas; ma bouche étoit fraîche et vermeille; il en sortoit une voix plus douce que le miel; je sais tirer de la flûte les sons les plus flatteurs; et sur nos montagnes, toutes les bergères vantent ma bonne mine; toutes sont éprises de mes charmes; et cette fière beauté de la ville, m'a dédaigné, parce que je suis pasteur; elle ignore, sans doute, que le beau Bacchus fit paître les genisses dans les vallées; elle ne sait pas que Vénus s'enflamma

pour un berger, et fut elle-même bergère sur les montagnes de Phrygie; qu'elle aima dans les forêts le jeune Adonis, et qu'elle pleura sa mort dans les forêts. Endymion n'étoit-il pas berger, ne gardoit-il pas les troupeaux, lorsque la sœur de Phébus, n'écoutant que son amour, descendit de l'Olympe, et vint dans l'antre de Latmos lui prodiguer ses caresses? et toi, ô Cybèle! ne déplores-tu pas la perte d'un berger chéri! père des dieux, les charmes d'un jeune berger ne te firent-ils pas quitter le séjour de la gloire! la seule Eunique m'a rebuté, parce que je suis berger; Eunique plus noble que Cybèle, plus délicate que Vénus, plus fière que Diane : cesse donc, ô reine de Cythère! de donner des marques publiques de ta tendresse à un amant indigne de toi, et passe de tristes nuits dans ton lit solitaire.

Remarques sur la vingtième idylle.

Ce n'est qu'un monologue sans mouvement, sans variété, et où l'on désireroit plus de précision; ce défaut est moins sensible dans l'original, parce que le poëte semble avoir prodigué les richesses de l'élocution, pour sauver l'insipidité de la répétition des mêmes idées; mais il est à craindre que le style du traducteur ne laisse voir trop à nud la monotonie qui doit régner nécessairement dans un pareil sujet.

Elle m'a donné les marques du dégoût le plus insultant. Pour épargner quelque dégoût aux lecteurs, je me suis un peu écarté de la lettre du texte, qui dit que : *Trois fois la belle cracha dans son sein.*

LES PÊCHEURS,

IDYLLE XXI.

La pauvreté seule, mon cher Diophante, excite les arts, la pauvreté endurcit aux travaux : les soucis dévorans troublent le repos du manœuvre infortuné, et si pendant la nuit il effleure un moment le sommeil, les inquiétudes qui l'agitent le réveillent en sursaut.

Dans une cabane fragile, qui n'avoit pour murs que des feuillages entrelacés, deux vieux pêcheurs étoient couchés ensemble sur des herbes sèches ; auprès d'eux étoient épars les instrumens de leurs travaux ; de petits paniers, des lignes, des hameçons, des filets couverts de mousse et des nasses d'osier ; leur barque toute usée, suspendue sur des rouleaux, étoit attachée au rivage ; une natte de jonc, leurs habits étendus, formoient un oreiller sous leur tête : voilà tout ce qu'ils possédoient dans le monde; c'étoient-là toutes leurs richesses: le produit de leur pêche suffisoit à leurs désirs ; ils aimoient leur douce pauvreté, c'étoit leur compagne fidèle dans ce lieu solitaire, dans

cette

cette humble cabane, battue mollement par les flots : le char de la nuit, n'étoit pas encore au milieu de sa course, lorsque le soin de leurs travaux ordinaires réveilla les pêcheurs; le sommeil s'enfuit de leurs paupières, et ils commencèrent entr'eux cet entretien :

A. Ami, l'on nous trompe assurément, lorsqu'on nous dit que dans la saison où Jupiter donne les plus longs jours, les nuits sont aussi plus courtes. J'ai déja vu une foule de songes, et l'aurore ne paroît point encore : je n'y conçois rien; il faut absolument que les nuits soient plus longues qu'à l'ordinaire.

B. Asphalion, peux-tu te plaindre de la saison charmante de l'été ? crois-moi, le cours des astres n'est point changé, mais les inquiétudes qui troublent ton repos prolongent pour toi les nuits.

A. Dis-moi, sais-tu interprêter les songes? j'en ai vu cette nuit d'excellens, dont je veux te faire part; la pêche est commune entre nous, il faut que les songes le soient aussi : personne n'a plus de sens et d'esprit que toi, et le meilleur interprête des songes est, selon moi, celui qui a le sens le plus droit. Nous avons d'ailleurs du loisir, couchés au bord de la mer, sur un lit de feuillage, et n'y dormant point, que pouvons-nous faire de mieux?

B. Voyons donc ce songe, ami; racontes-moi exactement ce que tu as vu cette nuit.

A. Je me couchai hier au soir, accablé des fatigues de la journée, après un souper fort léger; car, si tu t'en souviens, nous fûmes extrêmement sobres; aussi-tôt que le sommeil eut fermé ma paupière, il me sembla qu'assis sur un rocher, je jettois ma ligne, et d'un œil attentif, épiant les poissons, j'attendois en suspend ma proie, agitant dans les eaux l'appât trompeur; quelle est ma joie, quand je vois un gros poisson le dévorer tout entier ! Les désirs du jour font les rêves de la nuit; un pêcheur rêve de poissons. Il me semble voir encore cet énorme habitant des eaux, attaché à l'hameçon; son sang coule, il se débat, et ma ligne se courbe sous ses efforts redoublés: mes bras tendus la soulèvent avec peine, et il me faut lutter long-tems, pour attirer avec un fer si foible, un si monstrueux poisson; je songeai ensuite qu'il pourroit bien me mordre; mais s'il me mord, disois-je en moi-même, il s'en repentira. Enfin, voyant qu'il ne remuoit pas, j'étends la main, je saisis ma proie, je la considère, et je vois un poisson d'or, tout d'or. J'eus peur d'abord que ce ne fût un favori de Neptune, ou peut-être le trésor d'Amphitrite. Je le détachai doucement de l'hameçon, prenant bien garde que le fer n'em-

portât quelque parcelle de ce métal précieux; je le traînai sur le rivage, à l'aide d'une corde, et je fis serment de renoncer désormais à la mer, de ne plus habiter que la terre, et d'y vivre en roi, avec mon or... Dans ce moment, je me suis éveillé. Rassures-moi donc, ami, par tes conseils; je ne puis penser, sans frémir, que je suis lié par un serment; que faire pour éviter d'être parjure?

B. Bannis tes scrupules; tu n'as point fait de serment; tu n'as ni vu ni trouvé un poisson d'or; ce songe, ami, n'est qu'un mensonge; lève-toi et parcours, bien éveillé, cette côte; tout ton rêve se réduira à chercher de véritables poissons, de peur que tu ne meures de faim avec tes richesses imaginaires, au milieu de tes songes dorés.

Remarques sur la vingt-unième idylle.

« Deux pêcheurs qui ont mal soupé, dit Fontenelle, sont couchés ensemble dans une méchante petite chaumière qui est au bord de la mer; l'un réveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, et son compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une idylle? »

J'avoue que deux hommes pauvres, logés dans une méchante petite chaumière, et sur-tout qui ont mal soupé, ont dû paroître à Fontenelle des personnages d'un très-médiocre intérêt, et fort peu dignes d'attention. Ses bergers ont plus d'élégance et de luxe, et il est à croire qu'ils font de meilleurs repas, quoiqu'on ne parle pas plus de boire, ni de manger dans ses églogues que dans les romans du siècle dernier: mais si on se donnoit la peine d'analyser ainsi chacune de ses pastorales, on auroit souvent pour résultat d'une très-longue pièce, quelque maxime de galanterie métaphysique, quelque niaiserie sentimentale, souverainement ridicule; et c'est alors qu'on pourroit demander avec justice, étoit-ce la peine de faire une églogue?

La peinture naïve de la douce pauvreté de ces pêcheurs est faite pour plaire à toutes les âmes sensibles, et beaucoup plus que les ennuyeuses descriptions de palais magnifiques, qu'on trouve dans les romans; voyez quel charme Ovide a su répandre sur la description de la cabane de Philémon et de Baucis! Le songe du pêcheur est plein de naturel, de vérité, et très-riche de

poésie. L'instruction qui en résulte est beaucoup plus intéressante que tous les apophtegmes du code galant, et

Que tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lully réchauffa des sons de sa musique.

Elle apprend à la classe la plus précieuse, mais non la plus heureuse de la société, à ne point se bercer de vaines illusions qui nourrissent la paresse. On sait en général combien les hommes, condamnés par la fortune à un travail pénible, sont susceptibles d'espérances frivoles, combien ils bâtissent de châteaux en Espagne; avec quelle facilité ils se flattent de gagner *le gros lot*, et quels projets ils forment, sur ce gain imaginaire; toutes ces chimères ne sont que le poisson d'or du pêcheur de Theocrite : son exemple apprend à tous les pauvres, que la véritable source des richesses est l'industrie et le travail. Assurément c'étoit bien la peine de faire une idylle pour donner une pareille leçon.

LES GEMEAUX,

IDYLLE XXII.

Je chante les fils de Jupiter et de Leda, Castor, invincible guerrier; Pollux, athlète redoutable dans les combats du ceste; je chante ces illustres frères que Lacédémone vit naître de la fille de Thestius, Castor et Pollux, dont la bonté propice sauve les malheureux au plus fort de la tempête, dégage de la mêlée sanglante les coursiers épouvantés, et rend l'espoir aux matelots, lorsqu'au sein d'une nuit profonde, ils cherchent en vain dans le ciel obscurci des astres qui les dirigent. Les vents mutinés soulèvent les flots, le vaisseau fracassé par les vagues irritées, s'entr'ouvre de toutes parts; l'antenne gémit, les voiles se déchirent, le mât brisé vole en éclats; des torrens d'eau, lancés du sein de la nue, se joignent à l'horreur des ténèbres; la vaste mer mugit au loin sous les coups redoublés de la grêle et de l'aquilon; le pâle nautonnier n'attend plus que la mort: Di-

vinités tutélaires ! vous paroissez, et le vaisseau sort du fond de l'abîme ; les vents s'appaisent, le calme renaît sur la face des eaux, le ciel sourit, les nuages se dispersent et vont se perdre dans l'horison ; on voit briller sur la voûte azurée des feux propices, présages de la sérénité et du bonheur. O protecteurs des mortels, héros de l'amitié ! ô vous en qui se réunissent tous les talens ! vous dont les mains habiles savent également dompter un coursier et manier une lyre, tour-à-tour vigoureux athlètes et chantres harmonieux, qui de vous tiendra le premier rang dans mes vers; tous deux ont droit à mes éloges ; mais à Pollux appartient mon premier hommage.

Le vaisseau fameux qui portoit les Argonautes, après avoir heureusement franchi les plus redoutables écueils, aborda sur les terres des Bebryciens. Tous les héros qui accompagnoient Jason s'empressent de descendre sur le rivage : les uns dressent des tentes, les autres cherchent la semence du feu, cachée dans les veines des cailloux : cependant Castor et Pollux s'éloignent insensiblement de leurs braves amis, et s'avancent dans les campagnes solitaires ; ils apperçoivent une vaste forêt sur le sommet d'une montagne, et découvrent

dans le creux d'une roche escarpée, des fontaines dont les ondes argentées ont l'éclat et la pureté du crystal. Autour d'eux les pins altiers et les peupliers blancs élèvent leur cime orgueilleuse, les platanes et les cyprès étalent leur chevelure antique. Telle qu'une riante prairie sur la fin du printems, la terre est émaillée de fleurs odoriférantes, toujours picorées par l'abeille industrieuse. Là, sans avoir d'autre toît que le ciel, habitoit un géant farouche et terrible; sa vaste poitrine s'éleve en s'arrondissant comme un globe; son large dos est muni d'une peau plus dure que le fer; tout son corps ressemble à un colosse que l'infatigable marteau a fabriqué; sur ses bras nerveux, à l'extrêmité de l'épaule, des muscles vigoureux se prononcent, semblables à ces cailloux, qu'un torrent a longtems roulés dans ses eaux; son vêtement est une peau de lion, dont les griffes entrelacées forment une agraffe sur sa poitrine. L'intrépide Pollux l'aborde :

P. Etranger, lui dit-il, qui que tu sois, apprends-moi quels sont les habitans de cette contrée; ainsi puisse la joie t'accompagner toujours !

A. Comment puis je éprouver de la joie, quand je vois des inconnus ?

P. Ne crains rien; tu vois des hommes justes et nés de parens vertueux.

A. Je ne crains rien, et ce n'est pas à toi à me l'apprendre.

P. Ton humeur est brusque, et ton orgueil est prompt à s'irriter.

A. Je suis tel que tu me vois; au reste, la terre que je foule n'est pas à toi.

P. Plût aux Dieux que ce fût la mienne, tu n'en sortirois point sans avoir reçu les présens de l'hospitalité !

A. Je ne veux point de tes présens, et quant aux miens, il n'est pas aisé de les obtenir.

P. Quoi donc! ne souffriras-tu pas que je me désaltère à cette fontaine ?

A. Tu le sauras, quand la soif brûlante aura desséché tes lèvres.

P. Faut-il, à force d'argent, acheter cette faveur legère? ou quel autre prix y mets-tu ?

A. Le prix de la force et du courage. Avance-toi l'œil fixe, les bras tendus, les mains armées de gantelets, déploie toute ta vigueur, mets en œuvre toute ton adresse; tu en auras besoin. Ton adversaire t'attend.

P. Et quel est ce fier mortel qui ose me braver ?

A. Il est devant tes yeux ; et ce n'est pas, je crois, un rival méprisable.

P. Et quel sera le gage de la victoire ?

A. Je serai à toi si je suis vaincu ; tu seras à moi si je suis vainqueur.

P. De pareilles conditions ne sont faites que pour les combats de bêtes féroces.

A. Des bêtes féroces ou des hommes, peu m'importe ; nous ne combattrons qu'à ce prix. Il dit, et fit aussi-tôt retentir dans les airs sa trompette marine. A ce signal, les Bebryciens à longue chevelure se rassemblent en foule sous un épais platane.

L'intrépide Castor courut aussi vers le rivage, et revint accompagné des Argonautes ; cependant les deux rivaux arment leurs mains du ceste, et environnent de longues courroies leurs bras robustes ; bientôt ils s'avancent l'un contre l'autre, les yeux étincelans de fureur. Quelque tems ils se disputent l'avantage du poste ; mais, plus souple et plus adroit, Pollux devance son adversaire lourd et pesant ; il met derrière lui le soleil, tandis que ses rayons tombent à plomb sur le visage d'Amycus. La rage du barbare redouble ; il s'efforce, en se

guidant avec ses mains, de joindre son ennemi; mais pendant qu'il s'avance les yeux fermés, le fils de Tyndare lui décharge sur la joue un coup vigoureux qui ne fait qu'augmenter sa fureur; le combat s'anime; le géant irrité marche toujours en avant, le corps penché, la tête baissée. Les Bebryciens frappent l'air de leurs cris; les héros Grecs animent de la voix le vaillant Pollux, et tremblent que l'énorme Amycus, égal aux enfans de la terre, ne l'accable de son horrible masse, dans cette arêne trop étroite. Le fils de Jupiter tourne sans cesse autour de son ennemi, et le frappant tour-à-tour des deux mains, se garantit de ses terribles approches. Le fils de Neptune s'arrête comme enivré de coups; un sang noir sort de sa bouche; ses joues meurtries sont couvertes de blessures; son visage enflé laisse à peine appercevoir ses yeux. A ce spectacle, les Argonautes poussent des cris de joie; Pollux le presse de tous côtés, et le harcelle sans relâche par de fausses attaques; enfin, lorsqu'il le voit incertain de l'endroit qu'il doit défendre, il fait tomber entre ses deux sourcils son redoutable ceste, et lui fracasse le front. Le géant chancelle; il succombe et couvre de sa masse énorme le gazon ensanglanté; mais il se relève bientôt, et le combat recommence avec

plus de fureur; les assaillans se portent des coups terribles; mais le bras du roi des Bebryciens ne tombe que sur la poitrine de son ennemi, tandis que Pollux lui déchire le visage par de honteuses plaies; le corps d'Amycus s'affaisse par la sueur et par la fatigue; cet énorme géant n'est plus qu'un homme ordinaire : mais le roi d'Amiclée semble puiser dans le combat des forces nouvelles; ses membres sont plus vigoureux et plus souples, son visage brille d'un plus vif coloris. Muse, apprends-moi comment le fils de Jupiter terrassa ce féroce mortel ! interprête fidèle de tes oracles, je mets toute ma gloire à répéter les chants que tu m'inspires. Amycus, méditant un grand dessein, saisit de la main gauche, la gauche de Pollux, et le corps penché hors de la portée des coups, il lève la droite pour frapper son adversaire; ce coup, s'il eût réussi, devoit être fatal au fils de Jupiter; mais baissant la tête, et se glissant légèrement sous le bras de son rival, il rend ses efforts inutiles, tandis qu'au même instant son ceste terrible s'appesantit avec fracas sur la tempe d'Amycus, et retombe sur son épaule; un sang noir coule de sa tempe entr'ouverte, lorsqu'un second coup, non moins épouvantable, lui fracasse les dents; le redoutable Pollux

ne le laisse point respirer; sa main robuste et infatigable tombe à chaque instant sur le visage du fils de Neptune, lui meurtrit les joues et lui brise les os. Amycus, étendu sur la terre, et prêt à rendre le dernier soupir, lève ses mains temblantes et avoue sa défaite. Généreux Pollux, ton cœur magnanime n'abusa point de la victoire, content d'avoir fait jurer à ton ennemi, par son père Neptune, d'être désormais plus humain envers les étrangers. Pollux, j'ai chanté ta valeur. O toi ! guerrier redoutable, toujours armé de la javeline et couvert de la cuirasse, Castor, incomparable dans l'art de dompter les coursiers, reçois maintenant le tribut de mes éloges.

Pendant que les frères d'Hélène enlevoient les deux filles de Leucippe, les fils d'Apharée Lyncée et Idas, leurs amans, animés d'une fureur jalouse, voloient sur les traces des ravisseurs : ils étoient arrivés au tombeau qui renferme les cendres de leur père, lorsque tout-à-coup Castor et Pollux, se retournent, et s'élançant de leurs chars, s'avancent contre leurs rivaux, agitant leurs javelines et couverts du bouclier; alors Lyncée s'écrie, du haut d'une colline: « Insensés ! quelle fureur vous fait courir aux armes ? pourquoi ces épées nues brillent-elles

dans vos mains? Pourquoi employer la violence pour nous ravir nos épouses? Vous n'aviez pas encore vu les filles de Leucippe, lorsque leur père nous les a promises; les sermens les plus solemnels nous lient, et vous, sans égard pour des engagemens sacrés, vous venez vous emparer de notre bien, et ravir des richesses qui vous sont étrangères; vous séduisez le foible Leucippe, et vos présens corrupteurs lui font trahir sa foi. Combien de fois ne vous ai-je pas représenté l'injustice d'un pareil attentat? La force de la vérité me tenoit lieu d'éloquence. Ne rougissez-vous pas, vous disois-je, vous, héros fameux dans la Grèce, de venir, comme de vils brigands, enlever des vierges timides des bras de l'époux qui leur est destiné? Allez à Sparte et dans l'Elide; parcourez l'Arcadie; visitez les célèbres cités d'Argos et de Messene; côtoyez les rivages de Corinthe; là croissent, à l'ombre de la maison paternelle, de jeunes Grecques comblées de tous les dons de la nature. Choisissez; il n'est point de famille qui ne soit honorée de votre alliance; quel père ne désirera pas pour gendre les plus illustres princes de la Grèce, les descendans d'une longue suite de héros? Laissez-nous donc accomplir en paix notre hymenée. Et si dans la

suite nos services vous sont utiles pour assurer le succès de vos amours, vous pouvez compter sur notre bras. Vains discours, le vent les emportoit sur les flots! Hommes durs et inflexibles, vous n'en fûtes point touchés! écoutez du moins aujourd'hui la voix de l'équité; songez que nos familles sont unies par les liens les plus sacrés! mais si vos cœurs sont avides de carnage, s'il faut du sang pour assouvir votre haîne, qu'Idas et Pollux mettent bas les armes; nous combattrons, Castor et moi, qui sommes les plus jeunes; ne laissons point à nos parens un deuil inconsolable; c'est bien assez que chaque famille ait un fils à pleurer; les autres iront réjouir, par leur présence, leurs parens affligés; ils tiendront la place des morts auprès des filles de Leucippe, nos amantes ne resteront point sans époux, et du moins cette grande querelle n'aura pas fait couler tant de sang et de larmes. Il dit, et les Dieux permirent que ce conseil fût adopté. Pollux et Idas quittent aussi-tôt leur armure, tandis que Lyncée s'avance, frappant de sa lance l'extrémité de son bouclier; l'intrépide Castor s'élance à sa rencontre, secouant dans sa main sa redoutable pique. Les panaches de leurs casques se balancent au gré des vents. D'abord, ils se mesurent des yeux; chacun cherche le défaut des armes de son en-

nemi ; mais en vain ; leurs lances se heurtent et se brisent contre l'impénétrable bouclier, avant d'avoir pu s'ouvrir un passage; tous deux altérés de sang, tirent leurs épées, leur fureur redouble; ils se portent tour-à-tour des coups terribles, et le fer étincelant retentit au loin sur les casques et sur les boucliers; enfin, au moment où Lyncée dirigeoit la pointe de son glaive contre le genou de son adversaire, Castor recule d'un pas, et lui coupe l'extrémité de la main. Lyncée blessé laisse tomber son épée, et s'enfuit vers le tombeau de son père, où le courageux Idas tristement assis contemploit le combat de deux rivaux que la nature avoit faits pour s'aimer. Castor poursuit le malheureux Lyncée; il l'atteint et lui plonge dans le flanc sa formidable épée; l'homicide acier lui déchire les entrailles; Lyncée expirant mord la poussière, et le sommeil de la mort ferme ses yeux pour jamais. Sa mère infortunée n'eut pas même la consolation de voir un de ses fils revenu dans la maison paternelle, achever ce fatal hyménée; Idas furieux, arrache une colonne du tombeau d'Apharée; et d'un bras vigoureux, s'apprête à lancer cette masse sur le meurtrier de son frère; mais Jupiter tonne du haut des cieux; le marbre tombe des mains d'Idas, et la foudre vengeresse écrase, au même instant, cet audacieux guerrier.

audacieux. Tel est le sort des téméraires qui osent se mesurer avec les redoutables fils d'un père plus redoutable encore.

Je vous salue, ô fils de Léda! de vous mes chants attendent toute leur gloire. Les poëtes furent toujours chers aux Tyndarides, à Hélène, à tous les héros vengeurs de Ménélas et destructeurs de Troye. Vos noms vivront à jamais dans les vers immortels, où le chantre de Chio célèbre la ville de Priam, la flotte des Grecs, les combats Phrygiens et l'invincible Achille. J'ose encore, après lui, vous offrir le foible hommage d'une muse vulgaire. J'ose vous consacrer ces hymnes, tels qu'Apollon me les inspire. Les vers sont le plus beau présent qu'on puisse faire aux dieux.

Remarques sur la vingt-deuxième idylle.

C'EST la plus belle pièce de Theocrite dans le genre épique : on y voit que cette muse rustique et villageoise savoit emboucher la trompette héroïque aussi bien que le flageolet. La première partie de l'idylle, sur-tout, est un morceau digne d'Homère et de Virgile ; le combat de Pollux et d'Amycus peut soutenir la comparaison avec celui de Darès et d'Entelle.

Il est triste que, dans la seconde partie d'un hymne, destinée à célébrer la gloire de Castor et de Pollux, le poëte nous présente ces illustres frères comme des ravisseurs et des brigands qui ne font usage de leur divinité et de la puissance de Jupiter, que pour arracher impunément deux filles des bras de leurs amans. Le discours de Lincée, très-intéressant et très-pathétique, couvre de honte et d'infamie ces deux fameux gémeaux; il nous les montre comme des barbares, sourds à la voix de la justice et de l'humanité : la victoire de Castor est horrible ; Lincée massacré, en défendant ses droits et son épouse; Idas foudroyé, en voulant venger son frère, sont des tableaux qui, contre l'intention du poëte, ne sont propres qu'à faire détester ses héros. Supposer que Jupiter lance sa foudre sur un innocent, pour protéger le crime de son fils, c'est une monstrueuse impiété, dont Theocrite s'est rendu coupable, par une aveugle superstition.

LE DÉSESPOIR AMOUREUX,

IDYLLE XXIII.

Un homme tendre et passionné aimoit avec fureur un jeune insensible qui, sous les traits les plus doux, cachoit une âme cruelle et féroce. Le barbare haïssoit l'amant dont il étoit adoré, et s'armoit contre lui d'une impitoyable rigueur; il ignoroit l'amour; il ne connoissoit ni son arc, ni les flèches amères dont il perce les cœurs. Inflexible dans ses discours, farouche dans son abord, il n'accordoit jamais la faveur la plus légère; jamais un sourire, un coup-d'œil, une douce parole; jamais un baiser qui pût soulager l'amoureux tourment. Il fuyoit les soins et les empressemens, semblable à l'hôte sauvage des forêts, qui se dérobe à la poursuite des chasseurs. A l'aspect de son amant, ses lèvres exprimoient le mépris et l'horreur, ses yeux irrités ne lançoient que des regards terribles, la colère altéroit tous ses traits, les lys et les roses s'enfuyoient, et ne laissoient sur son visage que l'indignation et la fureur; mais il n'en étoit pas moins beau, et sa

colère sembloit irriter les désirs; enfin, succombant à sa douleur, l'amant infortuné vint exhaler son désespoir à la porte de cet ingrat; il en baisa le seuil, et fit entendre ces tristes plaintes :

Barbare, qu'une lionne en fureur allaita sans doute! cœur plus dur que les rochers, cœur indigne d'être aimé! je t'apporte ma vie! c'est le dernier présent qui me reste à te faire; je veux dérober à tes yeux un objet d'horreur et de colère; je vais subir l'arrêt que ta bouche a prononcé; je vais dans ces lieux où l'on dit que les amans trouvent le terme de leurs peines : je verrai bientôt les rives du Léthé; hélas! je crains que mes lèvres n'en tarissent la source avant de pouvoir éteindre ma flamme : reçois donc aujourd'hui mes derniers adieux. Je lis dans l'avenir : La rose est belle; mais sa beauté n'a qu'un jour; la violette embellit le printems, mais un moment la flétrit; le lys charme par sa blancheur, mais il se fane et vieillit dès qu'on le cueille; la neige éblouit par son éclat, mais elle se fond dès qu'on la foule; la fleur de la jeunesse est brillante, mais elle est fragile et passagère. Un jour viendra que tu aimeras à ton tour; ton insensible cœur sera la proie d'un feu dévorant, et des larmes amères couleront de tes yeux. Jeune homme trop chéri, ah! du moins, ne me refuse pas une dernière faveur.

Lorsque tu sortiras, et que ton amant suspendu à ta porte frappera tes regards, ne passe point sans t'attendrir sur mon sort ! arrête-toi, donne à un malheureux quelques soupirs, qu'une larme s'échappe de tes yeux ; détache-moi du nœud fatal, couvre mon corps de tes habits, et embrasse-moi pour la dernière fois ; ne crains rien, le plaisir même d'un si doux baiser ne pourra me rendre à la vie ; que tes mains me creusent un tombeau où mon amour s'ensévelisse à jamais, et répète trois fois, avant de t'éloigner : *Ami, tu n'es plus.* Ajoute, si tu le veux : *J'ai perdu un ami fidèle.* Grave sur ma tombe ces vers que je vais te tracer :

L'amour causa sa mort ; passant, arrête-toi, et dis : Il eut un ami cruel !

Il dit ; et roulant contre le mur une pierre qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur de la porte, il y monta pour attacher l'instrument de son supplice puis environnant son col d'un funeste nœud, il renverse du pied la pierre qui le soutenoit, et reste tristement suspendu. Cependant, le jeune homme ouvre sa porte, il voit, quel horrible spectacle ! il voit sa victime attachée à l'entrée de sa maison, il la voit, et n'en est point ému ! A l'aspect de ce funeste cadavre, une larme ne s'échappe pas de ses yeux ! Il court vers la palestre où s'exerçoient les jeunes

gens de son âge, il s'avance vers les bains; l'audacieux ose approcher du dieu qu'il a outragé : l'amour, sur une base de marbre, l'attendoit au bord des eaux; sa statue s'élance sur le téméraire, et le renverse mourant. Son sang vermeil arrose la terre; on l'entend s'écrier d'une voix expirante : Amans, réjouissez-vous, l'insensible n'est plus; aimez ceux qui vous aiment, un Dieu vengeur, un Dieu sait punir les ingrats.

Remarques sur la vingt-troisième idylle.

C'est une véritable élégie, extrêmement touchante et même tragique; c'est dommage qu'elle porte sur une espèce de sentiment désavoué par la nature. Il est évident qu'Ovide, dans la fable d'Iphis et Anaxarete, a voulu imiter cette pièce de Theocrite; c'est la même situation, le même fond d'idées, et presque la même catastrophe; mais le discours qu'Ovide met dans la bouche d'Iphis, avant qu'il se pende à la porte de sa maîtresse, est bien moins pathétique et moins fort que celui qui se trouve dans l'idylle de Theocrite. J'ai cru que mes lecteurs ne seroient pas fâchés d'en faire la comparaison.

Vincis Anaxarete; neque erunt tibit ædia tandem
Ulla ferenda mei: lætos molire triumphos,
Et pæana voca, nitidâ que incingere lauro:
Vincis enim; moriorque libens; age, ferrea, gaude,'
Certe aliquid laudare mei cogeris, eritque
Quo tibi sim gratus, meritum que fatebere nostrum.
Non tamen ante tui curam cessisse memento
Quam vitam, geminâque simul mihi luce carendum:
Nec tibi fama mei ventura est nuncia lethi;
Ipse ego ne dubites adero, præsensque videbor,
Corpore ut exanimi crudelia lumina pascas:
Si tamen ô superi mortalia fata videtis,
Este mei memores; nihil ultra lingua precari
Sustinet, et longo facite ut memoremur in ævo;
Et quæ dempsistis vitæ, date tempora famæ!
Dixit et ad postes ornatos sæpe coronis
Humentes oculos et pallida bracchia tendens,
Cum foribus laquei religaret vincula summi,

Hæc tibi serta placent, crudelis et impia, dixit!
Inseruitque caput, sed tum quoque versus ad illam,
Atque onus infelix, elisa fauce, pependit.

C'est-à-dire :

« Tu triomphes, Anaxarète; prépare des fêtes » pompeuses, entonne l'hymne de la victoire, que » la palme ceigne ton front radieux, tu triomphes! » ma mort volontaire va te délivrer d'un amant im- » portun; barbare, ouvre à la joie ton cœur d'airain! » J'aurai donc enfin trouvé l'art de te plaire; j'em- » porterai du moins la consolation d'avoir une fois » mérité tes éloges, et tu seras forcé d'avouer que » tu me dois quelque reconnoissance: mais apprends » que je n'ai cessé de t'aimer, qu'en cessant d'exister; » et qu'un même coup m'arrache à-la-fois une double » vie. Ce ne sera point la renommée qui te portera » la nouvelle de mon trépas; moi-même je t'en » donnerai le spectacle, et tes yeux cruels pourront » se repaître à loisir de l'aspect de mon cadavre. » Si cependant, ô dieux! vous daignez abaisser vos » regards sur les destinées des mortels, prenez pitié » du malheureux Iphis; ma bouche n'a pas le courage » d'étendre plus loin ses vœux; faites que ma funeste » aventure soit l'entretien de la postérité, et que les » jours retranchés de ma vie soient ajoutés à ma » mémoire! » Il dit, et tournant ses yeux humides et ses mains tremblantes vers cette porte inexorable, qu'il avoit souvent couronnée de fleurs, il y attache le nœud homicide : « Voilà, s'écria-t-il, beauté farouche, voilà les guirlandes qui te plaisent! » Il environne son col du fatal tissu, n'oubliant pas même alors de se tourner vers l'ingrate, et far-

deau malheureux, il reste suspendu sans mouvement et sans vie.

La Fontaine, dans la fable de Daphnis et d'Alcimadure, nous a donné aussi une traduction libre de cette idylle; on y remarque des traits dignes d'un si heureux génie, et qui n'appartiennent qu'à lui seul; mais, cependant, en examinant avec attention ces deux pièces, on se convaincra que le fabuliste Français a trouvé dans le poëte Grec un rival plus redoutable que Phèdre, et ce n'est pas une médiocre gloire pour Theocrite, de n'avoir été ni surpassé par Virgile, ni même égalé par deux imitateurs, tels qu'Ovide et La Fontaine.

L'ÉDUCATION D'HERCULE.

IDYLLE XXIV.

La fille de Midée, la tendre Alcmène, prodiguoit les soins maternels à ses deux enfans, Hercule et Iphicle, l'un âgé de dix mois, l'autre plus jeune d'une nuit; elle étend ces nourrissons chéris sur un bouclier d'airain, dont autrefois Amphytrion vainqueur avoit dépouillé Pterelas; elle les caresse tour-à-tour: Dormez, mes enfans, leur dit-elle, dormez d'un sommeil tranquille suivi d'un doux réveil; dormez, couple innocent, délices de mon âme; enfans, que rien ne trouble votre repos; vous vous endormez heureux, heureux revoyez l'aurore. Elle dit; et sa main attentive agitant doucement le vaste bouclier, appelle auprès d'eux le sommeil. Au milieu de la nuit, lorsque l'ourse sur son déclin semble abandonner l'Olympe au brillant Orion, Junon, toujours implacable, envoie au palais d'Amphytrion deux monstres énormes hérissés d'écailles azurées: Partez, dit-elle, d'un ton menaçant, aux terribles ministres

de sa vengeance, pénétrez jusqu'aux lieux où repose le fils odieux de ma rivale, et dévorez au berceau cet enfant abhorré. A ces mots, les serpens s'élancent avec des sifflemens horribles, et rasant la terre, se développent et se recourbent en replis tortueux ; leurs yeux étincelans de fureur répandent au loin un feu pâle et lugubre ; de leur gueule empestée découle un noir venin ; mais Jupiter veille sur ces précieux enfans. Au moment où ces monstres, dardant leurs langues empoisonnées, s'approchent du bouclier, les fils d'Alcmène se réveillent, et une vive clarté dissipe les ténèbres. Iphicle apperçoit près de lui ces horribles serpens dont la gueule ouverte menace de l'engloutir; il fait retentir le palais de ses cris, il se débat, il s'agite et renverse avec ses pieds la toison qui le couvre; mais Hercule ne connoît déja d'autre défense que son courage; de ses mains enfantines il saisit ces affreux reptiles ; il presse leur col gonflé d'un noir venin ; c'est en vain qu'ils entrelacent de mille replis les membres délicats de cet enfant intrépide; Hercule, même au berceau, ne connoît point les foiblesses et les pleurs de l'enfance. Ils se fatiguent et s'épuisent en efforts inutiles, et ne peuvent échapper à l'invincible main qui les écrase. Cependant les cris d'Iphicle viennent frapper les oreilles

d'Alcmène; inquiète elle s'éveille la première : Cher époux, dit-elle à Amphytrion, levez-vous promptement; tous mes sens sont glacés de frayeur; levez-vous et volez à nos chers enfans; n'entendez-vous pas les cris du plus jeune? ne voyez-vous pas cette lueur extraordinaire qui éclaire ces murs au milieu de la nuit, avant que l'aurore ait chassé les ténèbres ? Cher époux! ah! je n'en doute point, un malheur étrange nous menace. Elle dit; et Amphytrion, ému de ses discours, se lève et se jette sur son épée, toujours suspendue au dessus de son lit. D'une main, il prend son magnifique baudrier; de l'autre, il tire l'épée du fourreau. Dans ce moment, la chambre est replongée de nouveau dans les ténèbres. Amphytrion appelle ses esclaves alors ensevelis dans un profond sommeil. Réveillez-vous, s'écrie-t-il, esclaves fidèles, forcez les portes, brisez les verroux! des torches, des flambeaux! A ses cris, les esclaves accourent, portant en main des lampes allumées. L'allarme et la confusion règnent dans le palais. Ils approchent, ils regardent; ô surprise! ô prodige! Le jeune Hercule tient les deux serpens étroitement serrés dans ses mains victorieuses; il présente à son père ses ennemis captifs. Dans les transports de sa joie enfantine, il les agite en l'air d'un bras triomphant.

Il jette ensuite, en riant, aux pieds d'Amphytrion, ces deux monstres étouffés et sans vie, pendant que la sensible Alcmène ranime dans son sein Iphicle pâle et tremblant. Amphytrion, après avoir remis dans son lit l'intrépide Hercule, retourne se livrer au sommeil.

Le chant du coq annonçoit pour la troisième fois l'aurore nouvelle, quand Alcmène fait appeller le devin Tiresias : Interprête fidèle de la vérité, que nous annonce, lui dit-elle, le prodige étonnant qui vient de frapper mes yeux? Qu'un faux respect n'enchaîne point vos oracles. Si les dieux nous présagent quelque malheur, parlez librement, ne craignez point d'affliger mon cœur. L'homme voudroit en vain se dérober à la destinée que la parque lui file. Vous ne l'ignorez pas, vous en qui réside la divine sagesse. Ainsi parloit la reine. Tiresias prenant la parole : Rassurez-vous, lui dit-il, illustre rejeton du sang de Persée, ô vous, la plus heureuse des mères ! j'en jure par cette douce lumière qui n'éclaire plus mes yeux ; les femmes de la Grèce, occupées le soir à tourner le fuseau, charmeront leurs travaux en chantant les louanges d'Alcmène. Les citoyennes d'Argos béniront à jamais l'instant fortuné qui vit naître de votre sein ce héros appelé dans l'Olympe par ses vertus. Les ani-

maux les plus féroces, les guerriers les plus redoutables tomberont sous ses coups; il purgera la terre des brigands et des monstres. Un jour viendra que le loup affamé voyant le jeune faon dans sa retraite, n'osera se jetter sur une proie assurée. Après avoir accompli douze travaux, il laissera sur le bûcher de Trachine sa dépouille mortelle, et conduit par ses glorieux destins au palais de Jupiter, il deviendra le gendre de cette même déesse dont le courroux avoit conjuré sa perte au berceau. Maintenant, ô reine! ordonnez que la nuit prochaine, le feu conservé vive sous la cendre; qu'on prépare des branches d'arbrisseaux desséchés; et lorsque la déesse des ténèbres promènera son char au milieu de l'Olympe, à l'heure même où les serpens sont entrés dans le palais, qu'ils soient livrés aux flammes; qu'on recueille avec soin leurs cendres; que demain dès l'aurore une esclave les porte au bord d'un fleuve, et les abandonne au vent, le long des rochers; qu'elle s'en retourne ensuite sans jetter un regard derrière elle. Mais dans ce moment, que la vapeur du soufre chasse l'air impur qui souille votre palais; qu'une urne couronnée de verds feuillages y répande l'eau pure mêlée avec le sel; ainsi la loi sacrée le prescrit. Immolez des victimes à Jupiter, et priez le souverain maître du

monde d'écraser tous vos ennemis sous vos pieds.

Il dit; et malgré le fardeau des ans, il remonte légèrement sur son char d'ivoire, et s'éloigne du palais. Cependant, le jeune Hercule, toujours regardé comme le fils d'Amphytrion, croît sous les yeux de sa mère, tel qu'un tendre arbrisseau dans un riant verger. Le vieux Linus, fils d'Apollon, maître vigilant et infatiguable, orna son esprit de la fleur des beaux arts. Eurytus, fameux par les immenses domaines qu'il avoit hérités de ses pères, lui apprit à tendre un arc et à diriger vers le but une flèche assurée. Eumolpe lui donna les premières leçons de l'harmonie, et plaça ses doigts enfantins sur les cordes de la lyre. Toutes les ruses qu'inventa la souplesse des lutteurs d'Argos pour terrasser un rival, toutes les finesses de l'art du pugilat et du ceste lui furent enseignées par l'illustre Phanopée, fils de Mercure, dont les sourcils épais et le regard terrible faisoient trembler dans l'arêne les spectateurs eux-mêmes. Amphytrion lui apprit, avec un soin paternel, à conduire un char dans la carrière, à le faire tourner sûrement autour de la borne; Amphytrion, célèbre par son adresse à faire voler sur l'arêne des coursiers écumans; Amphytrion, dont le palais étoit rempli

des palmes qu'il avoit cueillies dans Argos, et dont les chariots résistoient, par leur structure, aux injures du tems. Castor lui montra l'art de s'avancer sur l'ennemi la lance en arrêt, le bouclier sur le dos; de parer les coups de l'épée meurtrière, de ranger une armée, de disposer une embuscade, et de conduire un escadron; Castor, cavalier fameux, qui se réfugia dans Thébes, lorsque les riches domaines du roi d'Argos passèrent entre les mains de son gendre Tidée; Castor qu'aucun héros n'égala dans les exercices de la guerre, tant que la vigueur de la jeunesse seconda son courage.

Ainsi se formoit le jeune Hercule sous les maîtres les plus habiles. Il passoit la nuit auprès de son père. Son lit étoit une peau de lion, et il n'en connoissoit point de plus agréable. Sa nourriture étoit simple et grossière, mais abondante et propre à développer les forces extraordinaires dont la nature l'avoit doué. Il ne porta jamais d'habits riches et précieux. . . . . .

. . . .

. . . . (*Le reste manque.*)

Remarques

Remarques sur la vingt-quatrième idylle.

HERCULE est un personnage éclos du cerveau des poëtes ; sa naissance, son éducation, ses exploits, sa mort, toutes ses aventures, en un mot, sont un des plus riches domaines de la mythologie. Il n'y a point dans toute l'antiquité de sujet plus bannal et plus usé. La première ode pythique de Pindare offre un morceau assez poétique sur cette première victoire d'Hercule au berceau. Il est probable que Theocrite l'avoit en vue lorsqu'il composa cette idylle ; mais il me semble que l'imitateur a fort embelli son modèle ; afin que le lecteur puisse en juger, je vais mettre sous ses yeux la traduction du passage de Pindare.

« Hercule s'élançoit du sein de sa mère vers la lumière éclatante du jour, suivi de son frère Iphicle ; mais il n'échappa point à l'œil vigilant de Junon. La reine des dieux, assise sur son trône d'or, vit l'objet de sa colère étendu sur des langes de pourpre ; aussi-tôt elle envoie contre lui deux serpens, ministres de sa fureur ; ils s'avancent sans trouver d'obstacle jusqu'au berceau des deux frères, avides d'enfoncer dans ces corps délicats leurs dents meurtrières. Hercule lève alors fièrement la tête, et commence le premier de ses combats. De ses mains enfantines, il saisit le col des deux serpens ; malgré leurs efforts pour s'échapper, il les presse, il les étouffe, et force la vie d'abandonner leurs membres énormes.

L'épouvante a dispersé les femmes qui environnoient Alcmène ; elle-même se précipite hors de son lit, presque nue, et se dérobe à la vue de ces monstres cruels. Cependant les généraux Thébains s'arment à la hâte et ac-

courent en foule. Amphytrion, agitant dans sa main son épée nue, arrive le cœur percé de douleur; mais tout-à-coup il s'arrête, immobile d'étonnement et de joie, à l'aspect de ce prodige de force et de courage dans un enfant au berceau. Il voit, grâces aux dieux ! qu'on lui a fait un rapport infidèle. L'interprète des volontés de Jupiter, l'oracle le plus sûr des destinées, Tiresias est appelé; alors, en présence d'Amphytrion et de ses généraux, il annonce les différentes épreuves que le sort prépare à cet enfant, de combien de monstres funestes son bras doit purger la terre et les mers. Le scélérat dont les crimes outragent l'humanité recevra de sa main un juste châtiment, et dans les plaines de Phlegra lorsque les dieux combattront contre les géans; ces mortels audacieux tomberont sous ses flèches rapides, et souilleront dans la poussière leur chevelure superbe. A ces longs et pénibles travaux doit succéder enfin une éternelle paix. Une épouse jeune et belle, l'aimable Hébé, digne prix de sa valeur, embellira sa demeure fortunée. Son auguste hymen sera célébré dans le palais de Jupiter, et, nouvel habitant de l'Olympe, il chantera la gloire et l'éclat du séjour des dieux. »

J'ai supprimé dans la traduction, pour l'honneur de Pindare une réflexion bien commune et bien froide que le poëte lyrique a jugé à propos d'insérer dans l'endroit le plus vif du récit. Après avoir dit qu'Amphytrion, agitant dans sa main son épée nue, arrive le cœur percé de douleur, Pindare ajoute gravement : *Tout homme sent vivement ses maux personnels; les disgraces d'autrui effleurent à peine notre âme.* Je conçois en effet qu'un grand nombre de bourgeois Thébains s'embarrassoient fort peu du bâtard d'Amphytrion, et dormoient tranquillement, tandis que tout étoit en confusion au palais;

mais le poëte n'auroit pas dû prendre la peine de descendre des nues pour une sentence aussi triviale; c'est même une singularité très-étrange, qu'un enthousiaste tel que Pindare, toujours perdu dans les plus hautes régions de l'air, conserve assez de flegme au milieu de ses plus grands écarts, pour débiter très-fréquemment des axiomes et des apophthegmes à la glace. Ceux qui ne connoissent que de nom ce fameux lyrique seront très-étonnés d'apprendre qu'avec sa fougue et son désordre, c'est un poëte extrêmement sentencieux, et que ses odes les plus hardies sont parsemées de maximes philosophiques.

Sa nourriture étoit simple, etc. Le texte dit : *Des viandes rôties, un large pain dorique qui eût suffi au plus robuste journalier, c'étoit là son premier repas; le soir, on lui servoit des alimens crus et légers.* Je le répète, c'est être fidèle à Theocrite que de lui sauver dans la traduction, ces détails qui n'ont rien d'ignoble dans sa langue; mais dont la délicatesse française est blessée. Les traducteurs scrupuleux, qui n'ont d'autre mérite que de se traîner honteusement sur les syllabes de leur auteur, et de les travestir en jargon trivial et burlesque, peuvent s'applaudir tant qu'ils voudront, de leur exactitude servile. Pour moi, persuadé que traduire ainsi, c'est déshonorer et défigurer son modèle, je me fais gloire de suivre les principes de traduction que l'orateur Romain se proposa, lorsqu'il voulut enrichir sa langue des fameuses harangues d'Eschine et de Demosthènes sur la couronne. (Voyez Cicéron *de optimo genere oratorum.*) Les copies grossières et ridicules des Grecs et des Latins, que nous ont donnés des savans, sans goût et sans délicatesse, ont plus fait de tort aux anciens que les railleries et les sophismes de Fontenelle et de Lamotte.

HERCULE VAINQUEUR DU LION DE NÉMÉE, *OU* L'OPULENCE D'AUGIAS,

IDYLLE XXV.

Le tems nous a ravi les premiers vers de cette idylle. Hercule, envoyé par Euristhée, pour nétoyer les étables d'Augias, s'adresse à un vieux pasteur, et lui demande où il pourra trouver le roi des Epeens.. . . . . Alors le vieux pasteur, interrompant son ouvrage : Etranger, lui dit-il, je vais satisfaire votre curiosité. Je révère le dieu qui préside aux chemins, Mercure, qui dans sa colère, punit ceux qui refusent de guider le voyageur incertain. Les brebis du roi Augias ne sont pas toutes réunies dans le même lieu, ni dans les mêmes pâturages; les unes paissent sur les rives de l'Helysonte; les autres le long des bords sacrés de l'Alphée; quelques unes couvrent les côteaux de Buprase; plusieurs sont répandus dans ce canton, et chacun de ces troupeaux se rassemble dans une bergerie séparée. Les bœufs, quoiqu'innom-

brables, trouvent dans ces lieux des pâturages toujours verds, autour des vastes marais de Menius; ici les prairies toujours fraîches, toujours humectées des pleurs de l'aurore, leur fournissent une herbe tendre qui nourrit et augmente leurs forces. A droite, au delà du fleuve, vous découvrez leurs immenses étables, dans l'endroit où ces platanes antiques étendent leurs rameaux, où s'élève cet olivier sauvage, auprès de ce temple consacré au dieu puissant qui fut jadis pasteur. Vous voyez aussi la vaste demeure des ministres vigilans à qui le roi confie le soin de ses vastes domaines. Chacun s'occupe des fonctions qui lui sont assignées; les uns ensemencent les terres, après que la charrue a déchiré trois ou quatre fois son sein; les autres plantent des arbres et les disposent dans un bel ordre; quelques uns sont chargés du soin d'exprimer le doux jus des raisins mûris par les ardeurs de l'été. Enfin, toutes ces belles plaines qui vous environnent, ces champs fertiles, ces rians vergers, appartiennent à l'heureux Augias, jusqu'à ces montagnes lointaines qui font jaillir de leur sein mille sources d'eau vive. Nous nous occupons, pendant tout le jour, à cultiver cet immense terrein, comme il convient à de bons et fidèles esclaves que leur maître emploie aux travaux champêtres. Mais, ô étranger!

dites-moi quel besoin vous amène en ces lieux ; peut-être puis-je vous être utile. Cherchez-vous ici le roi Augias ou quelqu'un de ses serviteurs ; je connois son immense famille, et je puis vous donner les instructions nécessaires. Qu'il me sera doux d'obliger un homme, dont l'air noble et majestueux annonce l'auguste naissance, et qui ressemble moins à un mortel qu'à un dieu descendu sur la terre. Généreux vieillard, répondit le fils de Jupiter, c'est Augias que je cherche ici ; c'est pour voir le roi des Epéens que je viens en ces lieux. Si donc il est encore à la ville, occupé du bonheur public et du soin de rendre la justice à ses peuples, donnez-moi, pour me conduire vers lui, le plus ancien et le plus considérable des esclaves qui habitent ces campagnes, un guide sûr et fidèle, capable de m'entendre et de me répondre. Les dieux ont voulu que les hommes fussent unis par des besoins mutuels. Etranger, lui répondit le champêtre vieillard, un dieu favorable vous a sans doute inspiré de venir en ces lieux : tous vos souhaits se trouvent accomplis au moment même que vous arrivez. Hier, le fils du soleil, l'illustre Augias, est parti de la ville, accompagné de son fils, le vaillant Phylée, pour visiter ses vastes domaines, persuadé que l'œil et les soins du maître font croître et prospérer

ses biens. Venez donc, je vais vous conduire vers notre habitation où vous trouverez sûrement ce prince.

Il dit, et se met en marche : la peau de lion qui couvre les épaules de l'étranger, l'énorme massue qu'il tient en main, excitent la curiosité du vieillard. A chaque instant, il ouvre la bouche pour l'interroger; mais la crainte de l'offenser, arrête sur ses lèvres les paroles prêtes à s'échapper; qui peut lire en effet dans la pensée d'autrui! Cependant ils approchent, et déja les chiens attentifs ont entendu leurs pas et pressenti leur arrivée. L'air retentit aussi-tôt de longs hurlemens; de toutes parts, ils s'élancent sur le fils d'Amphytrion, tandis qu'ils caressent et flattent doucement son conducteur. Le vieillard se baisse comme pour ramasser des cailloux, et ce seul mouvement arrête leur furie; il les gourmande, il les menace d'un ton sévère, et parvient à les écarter, joyeux en secret de ce qu'ils faisoient si bonne garde en son absence; puis s'adressant à l'étranger : Quel présent, lui dit-il, les dieux n'ont-ils pas fait aux hommes, en leur donnant cet animal fidèle et vigilant? S'il avoit autant de discernement que de zèle; s'il pouvoit distinguer quels sont ceux qu'il doit attaquer, aucun animal ne pourroit lui être comparé; mais, aveugle dans sa co-

lère, il se jette indifféremment sur tous les inconnus.

Il dit, et les chiens obéissans rentrèrent promptement, et se couchèrent dans leur loge. Cependant le soleil tournoit vers l'occident ses coursiers fatigués, et l'étoile du soir brilloit dans l'Olympe, lorsque les brebis rassasiées quittèrent les pâturages, et revinrent vers leurs étables. On vit ensuite arriver des troupeaux innombrables de bœufs, qui se succédoient sans cesse, les uns aux autres; ainsi, les nuages humides, chassés par le souffle impétueux de l'auster ou de l'aquilon, se suivent et se succèdent en foule; le vent les pousse les uns sur les autres; et l'œil, qui ne peut les compter, confond celui qui disparoît avec celui qui le remplace. Telle étoit la multitude infinie des troupeaux d'Augias; toutes les plaines en étoient couvertes, tous les chemins en étoient remplis; l'air étoit fatigué de leurs mugissemens redoublés. Lorsque les bœufs furent rentrés dans leurs étables et les moutons dans leur bergerie, on ne vit point, dans cette foule innombrable, un seul esclave oisif; les uns s'empressent de traire les genisses et les brebis; les autres approchent les veaux et les agneaux des mamelles pendantes de leurs mères; ceux-ci reçoivent le lait

dans des urnes; ceux-là pressent les laitages, d'autres séparent les taureaux des genisses. Augias se trouve par-tout, et d'un œil attentif, contemple les travaux de ce peuple immense; il est suivi de son fils et de l'illustre inconnu. Hercule, quoiqu'il eût un cœur ferme et inébranlable que rien ne pouvoit étonner, ne put se défendre d'un mouvement de surprise à l'aspect d'une si excessive opulence; jamais on n'eût imaginé qu'il fût possible à un seul homme de réunir tant de biens; dix rois les plus riches en troupeaux n'auroient pu, en joignant leur fortune, égaler celle d'Augias. Il en étoit redevable à son illustre père. Le soleil avoit voulu que son fils, entre tous les mortels, possédât le plus grand nombre de troupeaux. Il prenoit soin lui-même de les faire croître et prospérer; il en écartoit les maladies funestes qui dépeuplent les étables et détruisent la douce espérance des pasteurs. L'heureux Augias voyoit ses troupeaux se multiplier sous ses yeux, et acquérir, chaque année, un nouvel embonpoint. Trois cents taureaux, distingués par leurs pieds blancs et leurs cornes recourbées; deux cents autres, d'un rouge éclatant, étoient destinés à entretenir la fécondité des mères. Parmi ces taureaux, on en remarquoit douze spécialement consacrés au soleil, leur corps

avoit la blancheur des cignes, et ils surpassoient en grandeur le reste du troupeau. Fiers de leur beauté, ils dédaignoient de paître avec les autres, et formoient une troupe séparée. Si du fond d'un bois, quelque bête féroce s'élançoit dans la plaine pour se jetter sur les troupeaux, ils voloient les premiers à sa rencontre, et lui présentoient le combat; d'horribles mugissemens annonçoient leur colère, et leurs yeux enflammés respiroient le carnage: l'un d'eux, nommé Phaëton, l'emportoit sur tous les autres en force et en courage. Dès qu'il apperçut la peau de lion dont Hercule étoit couvert, il s'élance sur lui tête baissée, et s'apprête à lui percer le flanc. Le héros, qui se tenoit sur ses gardes, saisit d'une main robuste la corne gauche du taureau qui s'avance, la penche vers la terre, malgré ses efforts, et se jette sur lui; le taureau est renversé sur le dos; ses pieds tendus et droits restent élevés en l'air.

Le roi et son fils, ainsi que tous les pasteurs qui étoient présens furent étrangement surpris de la force prodigieuse du fils d'Amphytrion. Cependant Phylée quitta bientôt les champs et reprit le chemin de la ville, accompagné de l'étranger. Ils suivirent un sentier fort étroit, qu'on découvroit à peine au milieu des feuilles de pampre qui le couvroient, et qui se prolon-

geoit à travers les vignes, jusqu'à la grande route. Alors le fils d'Augias, se penchant vers l'inconnu qui marchoit derrière lui : Etranger, lui dit-il, j'ai lieu de croire que c'est vous dont la renommée a déja publié les exploits dans ce pays. Dernièrement, un jeune Grec venu d'Argos en ces lieux, raconta devant plusieurs Epéens, qu'un brave guerrier avoit tué en sa présence un lion énorme qui désoloit tout le pays, et dont la retraite ordinaire étoit la forêt de Némée, consacrée à Jupiter. J'ignore si celui dont il parloit étoit natif d'Argos, de Tyrinte, ou de Mycènes; mais si ma mémoire est fidèle, je me rappelle qu'il le dit être issu du sang de Persée. Quel autre que vous pourroit être l'auteur d'un si fameux exploit. La peau de lion qui vous couvre annonce que vous ne devez qu'à la force de votre bras ce glorieux vêtement. Fixez donc, je vous prie, mon incertitude; apprenez-moi si je ne m'abuse point dans mes conjectures; et s'il est vrai que vous soyez le héros dont ce Grec vouloit parler; racontez-moi comment vous avez pu terrasser ce monstre affreux, et par quelle aventure il vint dans les bois de Némée; car on chercheroit en vain dans la Grèce un si prodigieux animal; elle ne produit point de pareils monstres; on n'y trouve guère que des ours, des sangliers et des loups; c'est pour-

quoi le discours de ce Grec nous parut fort étonnant; on le regarda même comme un de ces voyageurs qui se plaisent à conter des fables, pour se jouer de la crédulité de ceux qui les écoutent. Phylée, en parlant ainsi, s'écarte du milieu du chemin, et se place à côté de l'étranger, pour mieux entendre son récit. Fils d'Augias, lui répondit ce héros, vous ne vous trompez pas dans vos conjectures, je suis prêt à vous faire le récit de mon combat, puisque vous le désirez; mais je ne puis vous apprendre d'où ce lion étoit venu. Je ne crois pas qu'aucun des Grecs le sache; nous jugeâmes seulement qu'un dieu irrité avoit envoyé ce fléau aux Argiens pour punir leur négligence à lui offrir des sacrifices. Ce monstre terrible, semblable à un torrent débordé, ravageoit les champs de Pise. Il exerçoit sur-tout d'horribles dégâts dans le territoire des Bembiniens, plus voisins de sa retraite, lorsqu'Euristée m'ordonna de lui ôter la vie: c'est le premier des travaux qu'il m'a imposés. Je pars aussi-tôt avec un carquois plein de flèches, portant d'une main mon arc flexible, de l'autre une longue et forte massue, dont le bois étoit encore couvert de son écorce. Je l'avois faite d'un olivier que j'arrachai tout entier avec ses racines, sur le mont Hélicon. Ar-

rivé au repaire du lion, je bande mon arc; je place sur la corde une flèche meurtrière; mes yeux, se portant de tous côtés, cherchent à découvrir l'ennemi avant qu'il m'apperçoive. Le soleil étoit au milieu de sa course; aucune trace du monstre ne s'offroit à mes regards; je n'entendois point ses rugissemens; et je ne pouvois interroger personne. Aucun laboureur ne paroissoit dans les campagnes désertes. La pâle crainte les retenoit tous dans leurs cabanes. Je résolus cependant de ne point cesser de parcourir la forêt, sans avoir rencontré l'animal que je cherchois, et sans avoir essayé contre lui mes forces; enfin, vers le soir, je le vis revenir vers son antre, rassasié de carnage; sa tête, sa crinière et sa poitrine étoient couvertes de sang, et sa langue avide léchoit encore ses lèvres ensanglantées. Je l'observe, posté sur un côteau et couvert d'une touffe d'arbrisseaux. Au moment qu'il s'approche, je lui lance un dard qui l'atteint dans les flancs, mais en vain, le fer ne peut percer sa peau impénétrable, et le javelot repoussé tombe inutile sur le verd gazon; aussi-tôt le lion étonné lève sa tête affreuse, promène de toutes parts des yeux étincelans, ouvre la gueule et montre ses dents horribles. Indigné du mauvais succès de ma première attaque, j'essaie un second

trait qui le frappe au milieu de la poitrine; mais il ne put encore entamer sa peau de bronze, et sans lui faire aucun mal, le dard tombe à ses pieds. Confus et désespéré, je me préparois à lui décocher une troisième flèche, lorsque ses yeux errans çà et là me découvrent enfin; aussi-tôt il fait siffler sa queue autour de ses flancs, et s'apprête à fondre sur moi; son col s'enfle de fureur; sa crinière enflammée se hérisse; son dos élevé se voûte et prend la forme d'un arc; son corps se replie sur les reins et sur les flancs : tel qu'un figuier sauvage qu'un artiste essaie de courber, en l'amollissant par le feu, pour en former la roue d'un char; si le rameau, plié avec effort, s'échappe de ses mains, il bondit au loin, et d'un seul jet se redresse : tel et plus impétueux, le lion s'élance sur moi avide de me dévorer. Alors, le bras enveloppé de mon manteau, je m'avance couvert de mon carquois, comme d'un bouclier; et levant de l'autre ma lourde massue, je la fais tomber avec violence sur la tête du lion. L'olivier, malgré sa dureté, éclate et se fend sur ce crâne de fer. Le monstre qui, dans son élan, ne touchoit plus la terre, y retombe lourdement avant de m'atteindre; il se soutient à peine sur ses pieds tremblans; sa tête fracassée, par un coup si rude, chancèle

et se penche; un nuage épais couvre ses yeux. Alors le voyant étourdi et accablé par la violence de la douleur, je jette mon arc et mon carquois, et sans lui donner le tems de reprendre ses esprits, je m'élance sur lui; d'une main robuste, je lui serre le col par derrière, dans la crainte qu'il ne me déchire le corps avec ses griffes; je presse ses pieds avec mes talons, et mes cuisses compriment ses flancs; enfin, ce monstre affreux exhale son âme féroce; ses membres immobiles sont étendus et sur la terre; je le soulève; il retombe roide et sans mouvement. Je songeai aussi-tôt par quels moyens je pourrois le dépouiller de sa peau; ni le fer, ni les coins, ni la pierre ne pouvoient l'entamer, et l'entreprise me paroissoit au dessus des forces humaines, lorsqu'un dieu favorable m'inspira la pensée de me servir des griffes même du lion pour déchirer sa peau; cet expédient me réussit, et je me couvris aussi-tôt de la dépouille de mon ennemi, rempart assuré contre les traits les plus perçans. Ainsi périt le fameux lion de Némée, après avoir fait dans l'Elide un carnage affreux des troupeaux et des hommes.

Remarques sur la vingt-cinquième idylle.

Cette pièce se rapproche beaucoup du genre bucolique. On y voit un fameux roi de l'Elide dont toute l'opulence consistoit en d'immenses troupeaux, et qui n'étoit pas moins occupé à gouverner ses bœufs et ses moutons que ses peuples. Le récit même du combat d'Hercule contre le lion de la forêt de Némée n'est point étranger à la nature du poëme pastoral. Tuer un animal féroce qui dévaste les campagnes et dévore les troupeaux, c'est une action qui convient à un berger, et qui honore son courage, sans être au dessus de son état. Un pareil combat est plus intéressant que les combats de la flûte ou du chalumeau. Les récits de victoires aussi utiles, feroient souvent plus de plaisir, dans une idylle, que les entretiens frivoles de bergers, qui roulent sur leurs amours ou sur leurs querelles.

Theocrite, en plusieurs endroits de cette pièce, semble avoir pris le ton et le style de l'Odyssée d'Homere; il a sur-tout imité la scène d'Ulysse déguisé avec Eumée.

Un nouvel embonpoint. Le texte ajoute : *Le veau sortoit toujours vivant du sein de sa mère, et les vaches, heureusement fécondes, donnoient toujours plus de femelles que de mâles.*

Surpassoit les autres en force et en courage. Après cette phrase, on lit dans le texte : *Les pasteurs lui avoient donné le nom d'*Aster, *astre, parce qu'il brilloit comme un astre entre tous les autres.*

LES

LES BACCHANTES,

IDYLLE XXVI.

Les filles de Cadmus, Autonoë, Ino et Agave, avoient conduit sur le mont Cytheron trois chœurs de bacchantes. Aussi-tôt elles s'empressent d'arracher les rameaux sauvages d'un chêne touffu; elles moissonnent le lierre et l'asphodéle, dont la terre est couverte, et dans une vaste prairie élèvent douze autels, trois à Semelé, neuf à Bacchus; puis tirant d'une corbeille les instrumens sacrés, préparés pour la fête, elles les placent religieusement sur ces autels de feuillages, en prononçant les paroles solemnelles; ainsi l'ordonne Bacchus. Telles sont les cérémonies qui lui plaisent. Cependant, du haut d'une roche solitaire, Penthée, caché dans le tronc d'un vieux lentisque, portoit sur ces mystères un regard curieux. Autonoë l'apperçoit la première; elle frappe l'air d'un cri perçant, s'élance sur les autels, bouleverse du pied

les symboles sacrés de cette redoutable orgie, et s'efforce de les dérober aux yeux des profanes. Une fureur soudaine s'empare de ses sens; les mêmes transports animent ses compagnes. Penthée épouvanté prend la fuite; les Bacchantes échevelées volent sur ses traces. Femmes, quel est votre dessein ? s'écrioit Penthée. Tu vas l'éprouver avant de l'entendre, lui répond Autonoë: sa propre mère lui arrache la tête, en rugissant comme une lionne à qui l'on a ravi ses petits. Ino, pressant du pied les flancs du profanateur, lui déchire une épaule. Autonoë, animée de la même rage, lui emporte l'autre. Leurs compagnes se disputent les membres qui lui restent; toutes reviennent dans Thébes, souillées de sang, et rapportant de la montagne les lambeaux affreux de l'infortuné Penthée. Téméraires mortels, gardez-vous d'accuser de cruauté la juste vengeance de Bacchus. Pour moi, toujours plein de respect pour la divinité, je m'efforcerai de plaire aux hommes religieux; la piété est l'heureux présage des faveurs de Jupiter. L'homme qui craint les dieux voit prospérer sa famille, tandis que les enfans de l'impie périssent dans l'infortune. Je vous salue, ô Bacchus ! à qui le fils de Saturne donna une seconde vie, sur le sommet glacé du mont Dracanus. Recevez aussi mes hommages, belle

Semelé, et vous, filles de Cadmus, héroïnes célèbres! Bacchus lui-même dirigea vos mains contre un coupable; votre colère fut juste; qui oseroit condamner l'ouvrage des dieux?

Remarques sur la vingt-sixième idylle.

Cette pièce, dont le mérite est assez médiocre, n'offre aucune beauté qui puisse excuser l'horreur du sujet. Une mère qui met en pièces son propre fils, parce qu'il n'a point de dévotion pour Bacchus, est assurément le dernier dégré de l'atrocité et de la fureur; mais, ce qui révolte peut-être encore plus que le récit dégoûtant de ce meurtre, c'est l'abominable superstition du poëte, qui ne rougit pas d'offrir son hommage à ces bacchantes dénaturées, souillées du sang d'un fils et d'un neveu; qui a la bassesse de s'écrier : *Votre colère fut juste*, et qui nous présente le plus exécrable de tous les crimes comme l'ouvrage des dieux. Rien ne prouve mieux quel empire exercent les préjugés sur les hommes les plus sages, et à quel point la superstition dégrade l'esprit le plus noble. Il paroît que ces mystères de Bacchus couvroient des infamies que les femmes avoient le plus grand intérêt de dérober aux regards des hommes, puisque ce fut pour punir l'indiscrète curiosité de Penthée que sa mère et ses tantes le déchirèrent par morceaux. On découvrit à Rome, dans les plus beaux tems de la république, que ces cérémonies de Bacchus servoient de voile aux plus affreuses débauches, et même à des conspirations dangereuses; le sénat proscrivit ces assemblées. On peut porter le même jugement sur les mystères de Cérès, auxquels les femmes seules étoient admises; et l'aventure de Clodius nous montre quel parti les jeunes Romains savoient tirer de ces institutions religieuses : mais

il faut convenir que les femmes qui célébroient les mystères de la bonne déesse, n'étoient pas si méchantes que les prêtresses de Bacchus. Clodius en fut quitte pour être chassé de l'assemblée : le procès qu'on lui intenta fit rire les juges, et il ne lui fut pas difficile de les corrompre. Peut-être aussi ne dût-il son salut qu'au bonheur qu'il eut de ne rien voir. Si le secret de tant de dames illustres eût été entre les mains de ce jeune étourdi, peut-être l'honneur les eût-il rendu cruelles, et il est probable qu'elles l'auroient sacrifié à leur réputation qui, dans tous les tems, leur fut plus chère que la vertu.

Les bacchantes échevelées. Le texte dit : *Relevant sur le genou leurs longues tuniques qu'attache une ceinture.*

Gardez-vous d'accuser de cruauté. J'ai adouci l'atrocité du texte, qui dit crument : *Peu m'importe ; et je n'irai pas m'attirer la colère de Bacchus, par ma censure, quand même le coupable auroit encore été, s'il est possible, plus cruellement traité, et quand c'eût été un enfant de neuf à dix ans.*

Donna une seconde vie. Le texte dit : *Que Jupiter enferma dans sa cuisse.*

L'AMOUREUX ENTRETIEN,

IDYLLE XXVII.

DAPHNIS, UNE BERGÈRE.

DAPHNIS.

Le ravisseur de la belle Hélène étoit un berger comme moi; mais la bergère qui vient de m'accorder un baiser est, à mes yeux, plus belle qu'Hélène.

LA BERGÈRE.

Cesse de te vanter; un simple baiser n'est rien.

DAPHNIS.

Un simple baiser a pour moi mille charmes.

LA BERGÈRE.

Eh bien! j'essuie ma bouche, et j'en efface ce baiser.

DAPHNIS.

Puisqu'il est effacé, que je t'en donne un autre.

LA BERGÈRE.

Va baiser tes genisses; mais respecte une jeune et innocente bergère.

DAPHNIS.

Ne sois pas si fière de ta jeunesse; elle passera comme un songe.

LA BERGÈRE.

Le raisin desséché ne perd pas tout son prix; on cueille encore la rose flétrie.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers; j'ai un secret à te dire.

LA BERGÈRE.

Non, non, tu m'as déja trompée sous ce prétexte perfide.

DAPHNIS.

Viens sous ces ormeaux, les sons de ma flûte amuseront ton loisir.

LA BERGÈRE.

Garde pour toi tes amusemens ; je n'aime pas des plaisirs dangereux.

DAPHNIS.

Farouche bergère, crains la colère de Vénus.

LA BERGÈRE.

Vénus m'inquiète peu, que Diane seulement me soit propice.

DAPHNIS.

Prends garde qu'elle ne punisse ces discours insolens; crains de tomber dans ses filets.

LA BERGÈRE.

Je brave son courroux ; Diane saura m'en défendre; retire ta main, ou la mienne te déchirera le visage.

DAPHNIS.

Tu subiras la loi de l'amour; est-il un cœur qui puisse lui échapper ?

LA BERGÈRE.

Oh! je lui échapperai, j'en jure par le dieu Pan! Tu cherches en vain à m'effrayer.

DAPHNIS.

Je crains que l'amour ne te livre à un époux indigne de toi.

LA BERGÈRE.

Plusieurs m'ont recherchée, aucun d'eux ne m'a plu.

DAPHNIS.

Je me mets aussi au nombre de tes amans; je viens demander ton cœur et ta main.

LA BERGÈRE.

Ah! cher berger, que faire? l'hymen cause bien des chagrins.

DAPHNIS.

Non, crois-moi, non, l'hymen n'a point de peines, il n'a que des plaisirs.

LA BERGÈRE.

Ne dit-on pas que les femmes tremblent devant leurs maris?

DAPHNIS.

Dis plutôt qu'elles règnent sur eux : tout cède à l'empire de la beauté.

LA BERGÈRE.

Mais les douleurs de l'enfantement, le trait cruel de Lucine ?

DAPHNIS.

Diane, ta souveraine, ne soulagera-t-elle pas tes tourmens ?

LA BERGÈRE.

Mais si je deviens mère, je perdrai ma beauté.

DAPHNIS.

Tu la retrouveras dans tes enfans.

LA BERGÈRE.

Et si je me rends à tes vœux, quel présent me feras-tu, qui soit digne de moi ?

DAPHNIS.

Je te donne tout, mes troupeaux, mes bois, mes pâturages,

LA BERGÈRE.

Jure-moi de ne jamais m'abandonner, après notre hymen.

DAPHNIS.

Oui, je jure, par le dieu Pan lui-même, de ne jamais t'abandonner, quand même tu voudrois me bannir d'auprès de toi.

LA BERGÈRE.

Me donneras-tu un lit, une maison, une bergerie ?

DAPHNIS.

Oui, et c'est encore pour toi, que je fais paître ce beau troupeau.

LA BERGÈRE.

Que dirai-je à mon vieux père ?

DAPHNIS.

Il approuvera notre hymen, quand tu lui auras nommé ton époux.

LA BERGÈRE.

Répète-moi ton nom ; le nom de ce qu'on aime est toujours agréable.

DAPHNIS.

Je suis Daphnis; mon père s'appelle Lycidas; ma mère, Nomeé.

LA BERGÈRE.

Ta famille est honnête; mais la mienne ne lui cède point.

DAPHNIS.

Elle n'a cependant rien de fort distingué; n'es-tu pas fille de Ménalque?

LA BERGÈRE.

Montre-moi les bois qui environnent ta cabane.

DAPHNIS.

Viens, suis-moi sous ces berceaux de myrthes et de lauriers.

LA BERGÈRE.

Paissez, mes chèvres, tandis que je m'enfonce dans les bocages du berger!

DAPHNIS.

Taureaux, broutez l'herbe tendre; je vais montrer mes bois à la bergère!

LA BERGÈRE.

Que fais-tu donc, téméraire? où s'égare ta main?

DAPHNIS.

Je veux offrir à l'amour ces belles pommes que ton sein nous cache.

LA BERGÈRE.

Dieux! quel trouble me saisit! retire donc ta main.

DAPHNIS.

Rassure-toi, bergère trop timide, pourquoi trembler?

LA BERGÈRE.

Ah! tu me jettes sur la terre humide! tous mes habits sont perdus!

DAPHNIS.

Non, non, vois cette toison que j'étends dessous pour les garantir?

LA BERGÈRE.

Eh bien! eh bien!..... Pourquoi donc dénouer ma ceinture?

DAPHNIS.

Je consacre à Vénus ce don, prémices de nos amours.

LA BERGÈRE.

Arrête, malheureux ! quelqu'un vient, j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est le murmure des jeunes arbrisseaux qui s'entretiennent entr'eux de notre hymen.

LA BERGÈRE.

Ah ! tu déchires ma robe; ciel ! me voilà nue.

DAPHNIS.

Console-toi, je t'en donnerai une autre plus belle.

LA BERGÈRE.

Oui, tu me promets tout, et peut-être qu'après tu ne me donneras rien.

DAPHNIS.

Ah ! que ne puis-je faire passer dans ton sein mon âme toute entière !

LA BERGÈRE.

Pardonne, ô Diane! cette bergère si farouche n'est plus fidèle à tes loix.

DAPHNIS.

J'immolerai une genisse à l'amour, et un taureau à Vénus.

LA BERGÈRE.

Je suis venue dans ces lieux, innocente et pure, je m'en retournerai coupable et déshonorée.

DAPHNIS.

Non, mais épouse, mais bientôt mère, et non plus fille triste et inutile.

Ainsi murmuroient entr'eux ces amans, tandis qu'ils jouissoient, dans des plaisirs mutuels, de la fleur de leur âge; mais il fallut enfin se lever et terminer cet entretien secret. La bergère retourna vers ses brebis, la honte dans les yeux, la joie dans le cœur; et Daphnis, fier du succès de ses amours, rejoignit gaiment son troupeau.

Remarques sur la vingt-septième idylle.

Ce petit drame pastoral, d'un genre tout-à-fait neuf et original, est une des pièces les plus curieuses et les plus singulières que l'antiquité nous ait transmises. On y trouve la simplicité, le naturel et la naïveté des anciens, réunis avec l'esprit, l'agrément et la finesse des modernes. On seroit tenté de croire que ce n'est pas un ouvrage de Theocrite, si l'on n'y reconnoissoit absolument le caractère de son style. On ne peut d'ailleurs soupçonner, ni Bion, ni Moschus, ni aucun des poëtes de leur école, d'être les auteurs de cette idylle; la manière en est trop franche, et le ton trop vrai.

Je serois surpris que Fontenelle, dans son Traité sur la Pastorale, n'eût point fait mention de cette pièce, si je ne savois qu'il n'écrivoit pas dans l'intention de louer Theocrite. On ne parle presque point, dans ce charmant dialogue, de genisses, de moutons et de chèvres. On n'y retrouve presqu'aucun des objets qui sont la matière des églogues ordinaires. C'est le détail d'une séduction filée avec tout l'art que la nature inspire: il ne s'agit point ici d'une querelle entre deux bergers qui se disputent le prix du chant; c'est un combat bien plus intéressant, et dont le prix est beaucoup plus doux; c'est la lutte de l'amour contre la pudeur et l'innocence; c'est une bergère simple et ingénue qu'un amant rusé, conduit dans un bois sombre.... Toutes les nuances de

de sa défaite sont marquées avec une délicatesse infinie. Le dénouement est en action. Le poëte a osé mettre en scene ce que les autres se bornent à décrire; ce n'est pas une imitation, c'est la réalité même; et on ne peut reprocher à ce tableau si hardi, qu'un excès de vérité.

Tout cède à l'empire de la beauté. Je crains d'avoir substitué une galanterie fade à un trait de satyre un peu grossier; car le berger dit, dans Theocrite : *Les femmes craignent-elles quelqu'un?* pour désigner leur caractère hautain et impérieux. Mais il m'a semblé qu'un berger qui vouloit séduire devoit être plus galant que satyrique.

Les myrthes et les lauriers, etc. Dans le texte ce sont des cyprès, et l'on sait que le cyprès est un arbre triste et funèbre. Theocrite fait dire tout simplement à Daphnis : *Viens voir comment fleurissent mes cyprès.*

LA QUENOUILLE,

IDYLLE XXVIII.

Don précieux de la sage Minerve, toi qui, dans les mains d'une respectable mère de famille, es l'instrument du travail et de l'économie, viens, suis-moi avec confiance dans les riantes campagnes de Nilée, près de cette grotte ombragée de myrthes, asyle cher à Vénus. Vents favorables, enflez mes voiles! portez-moi promptement sur ces bords désirés! J'y verrai mon hôte et mon ami fidèle, mon cher Nicias, l'élève et le favori des muses. Je volerai dans ses bras; il me serrera contre son sein, et nos cœurs seront enivrés d'une joie mutuelle. Pour toi, que l'ivoire, artistement travaillé, embellit et décore, tu seras présentée à l'épouse de Nicias, et dans ses mains laborieuses, tu prépareras ces riches tissus dont les hommes se couvrent, ces robes ondoyantes, qui relèvent les grâces des femmes. Oui, quand deux fois dans l'année, les brebis se dépouilleroient de leur toison, en faveur de la belle

Theugenide, elles suffiroient à peine à son infatigable activité, à cet amour du travail, qui, dans les femmes, est le caractère de la vertu. Je n'aurois pas voulu te conduire dans le séjour de la mollesse et de l'oisiveté, toi qui naquis dans ma patrie, dans cette ville fameuse, l'orgueil de la Sicile, que fonda jadis Archias, exilé d'Ephire. La demeure qui t'est réservée est celle d'un sage dont la science profonde écarte des humains les tristes maladies. Tu brilleras au sein de l'Ionie, dans les murs fortunés de Milet; Theugenide te montrera avec complaisance à ses compagnes, et tu recevras de ses mains une grâce nouvelle. Retrace sans cesse à sa mémoire le souvenir d'un hôte qui fut honoré et chéri dans sa maison. Qu'on dise, en te voyant : Le présent est modique, mais la reconnoissance est sans bornes; les dons de l'amitié sont toujours précieux.

Remarques sur la vingt-huitième idylle.

Nos petits almanachs sont remplis de petites pièces composées par de petits auteurs, pour accompagner l'envoi de quelques petits cadeaux à leurs amis. L'esprit est ordinairement prodigué dans ces bagatelles; et si l'on compare l'idylle de Theocrite à ces brillans colifichets, je crains qu'elle ne paroisse bien nue et bien insipide. Le style du poëte Grec est de la même nature que son présent; l'un et l'autre se ressentent un peu trop des mœurs du bon vieux tems. Si l'un de nos merveilleux s'avisoit d'envoyer une quenouille à une de nos jolies femmes, il lui feroit mal sa cour. Il auroit l'air de vouloir la *claquemurer aux choses du ménage*, comme le seul emploi qui lui convienne. La morale et le ton de cette petite pièce, il faut l'avouer, sont extrêmement surannés. On n'y remarque ni esprit, ni enjouement, ni galanterie, ni finesse; mais on y trouvera un sentiment doux, le langage de la véritable amitié, et ce charme de la simplicité antique, si touchant pour les cœurs faits pour le sentir.

Tu recevras de ses mains une grâce nouvelle. Theocrite n'est pas si galant; il dit tout bonnement : *Aucune de ses compagnes ne pourra se vanter d'avoir une plus belle quenouille.* Je suis bien honteux de me voir condamné, par mon siècle, à être plus joli que Theocrite.

L'AMANT VOLAGE,

IDYLLE XXIX.

La vérité, dit-on, se trouve dans le vin. Puisque nous sommes à table, bannissons donc la feinte et l'artifice. Je commence par t'ouvrir mon cœur; je vais déposer en ton sein mes peines secrètes. Tu ne m'aimes pas, je le vois; non, tu ne m'aimes pas sincèrement; cependant il ne me reste plus que la moitié de mon âme, et cette moitié ne vit, ne respire que par le plaisir de te voir. Quand tu veux, je suis plus fortuné que les dieux; mais aussi, quand tu veux, mon sort est plus cruel que celui des habitans du Tartare. Quoi de plus contraire à la nature, que d'affliger celui qui nous aime? Crois-moi, jeune homme, l'âge m'a donné de l'expérience; tu t'applaudiras un jour d'avoir suivi mes conseils. Imite l'oiseau qui n'a qu'un seul nid, et qui le place sur un seul arbre, dont n'approche aucun reptile venimeux. Pourquoi voltiger de rameaux en rameaux, et changer chaque jour de demeure? Un inconnu te voit pour la première fois; il fait l'éloge de ta beauté; tout-à-coup, il obtient la préférence sur un ancien ami; et ton âme

insensible à la tendresse n'écoute que l'orgueil. Veux-tu faire le bonheur de ta vie, reste uniquement attaché à un ami fidèle. Ta constance t'honorera aux yeux de tes citoyens, et l'amour adoucira pour toi son joug, l'amour qui dompte à son gré les cœurs les plus rebelles, et qui a su amollir mon âme dure et fière : songe que chaque année t'enlève quelques charmes, que la vieillesse et les rides s'avancent, et viennent nous saisir avant que nous y pensions. La jeunesse, une fois envolée, ne revient plus; elle a des aîles, et nos pas sont trop lents pour que nous puissions l'atteindre dans son vol. Puissent ces utiles pensées tempérer l'orgueil de tes caprices, et t'engager à payer mon amour d'un amour sincère! Ainsi, lorsque l'âge mûr couvrira tes joues d'un poil plus noir et plus rude, notre union constante retracera l'amitié d'Achille et de Patrocle; mais si mes discours se perdent en l'air, et te trouvent inflexible, si tu dis dans ton cœur irrité : Triste censeur, tu m'importunes ! un jour viendra que cet amant rebuté, prêt à braver aujourd'hui, pour te plaire, le dragon des Hespérides et l'affreux gardien des enfers, enfin délivré d'un joug insupportable, te laissera l'appeller en vain à sa porte, sans même daigner sortir pour te répondre.

Remarques sur la vingt-neuvième idylle.

Des plaintes sur la coquetterie et l'inconstance des femmes sont aujourd'hui bien usées et bien rebattues ; mais lorsque ces plaintes sont adressées par un homme à un jeune garçon, elles nous paroissent tout-à-fait ridicules et bizarres. Ces amours à la Grecque sont du plus mauvais ton en France, et doivent inspirer plus de dégoût que d'intérêt. La pièce ne nous est pas parvenue tout entière, et ce fragment ne nous fait pas regretter beaucoup ce qui manque.

LE SANGLIER PÉNITENT,

IDYLLE XXX.

Adonis n'étoit plus; la pâleur de la mort défiguroit son visage; ses cheveux sanglans traînoient dans la poussière; Vénus peut à peine le reconnoître. Dans son désespoir, elle ordonne aux amours de lui amener l'auteur de ses maux. Aussi-tôt ces enfans aîlés voltigent dans toute la forêt, et rencontrant cet odieux sanglier; ils l'enchaînent et le garottent de mille nœuds. L'un lui passant une corde au col, traîne après lui son captif; l'autre hâte sa marche, en le frappant avec son arc. Le sanglier, redoutant la colère de Vénus, s'avançoit tristement, et la tête baissée: O le plus féroce de tous les monstres! lui dit la déesse de Cythère; c'est donc toi qui as blessé le plus beau des mortels; c'est toi qui as frappé mon époux. Le sanglier lui répondit: O Vénus! j'en jure par vous, par votre époux, par ces liens qui m'enchaînent, et par ces jeunes chasseurs dont je suis le captif; je ne voulois pas offenser l'aimable Adonis; j'admirois sa beauté supérieure à tous les chefs-d'œuvres de l'art. Ebloui de sa blancheur éclatente, je cède à la violence de mes feux, je

m'élance sur lui pour imprimer un baiser sur sa cuisse découverte. Hélas ! ce transport a causé mon malheur. Punissez donc, ô Vénus ! brisez ces dents meurtrières, ces dents si funestes à mon amour et au vôtre ; qu'en ferois-je désormais ? et si ce châtiment ne vous suffit pas, coupez aussi mes lèvres coupables. »

Son repentir toucha Vénus ; elle commande aux amours de lui ôter ses liens. Depuis ce jour, il renonça aux forêts pour suivre la déesse, et dans son désespoir, il brûla lui-même ses dents.

Remarques sur la trentième idylle.

Je ne conçois pas pourquoi ce madrigal se trouve dans toutes les éditions parmi les idylles de Théocrite, avec lesquelles il n'a aucun rapport. Il est impossible que l'aimable berger de Syracuse soit l'auteur d'une pièce où la fausse galanterie est portée à l'excès, et dont l'invention est aussi fade et aussi peu naturelle. Nos anciens romanciers se contentoient de peindre Caton galant et Brutus dameret. Mais notre auteur fait bien pis, il nous présente un sanglier galant, un sanglier doucereux et pleureur. Je ne crois pas que le ridicule puisse aller plus loin; je ne puis même me persuader que Bion ou Moschus aient été capables d'une affectation aussi impertinente; et je soupçonne que c'est l'ouvrage d'un bel esprit ou peut-être d'un grand seigneur de la cour de Ptolémée, qui, fier du suffrage de quelques nymphes d'Alexandrie, ne voulant pas compromettre ses titres en y joignant la qualité d'auteur, se sera avisé de masquer cette sottise du nom de Theocrite. Mais il est bien plus aisé d'emprunter le nom que le style et le génie d'un grand poëte.

FIN.

